

L'Exécuteur [133]

– Justice au Montana

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



JUSTICE AU MONTANA

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

JUSTICE AU MONTANA



CHAPITRE PREMIER

Il faisait un froid à peine croyable. Malgré sa combinaison de combat traitée pour résister aux basses températures, Mack Bolan ressentait la morsure de l'air gelé qu'il respirait lentement tout en observant son objectif.

La petite fenêtre éclairée – presque une lucarne – qu'il examinait depuis un bon moment dans la façade de l'immeuble délabré lui paraissait irréaliste, comme appartenant à une autre dimension. De temps en temps, une silhouette s'y profilait fugitivement et un homme jetait de brefs regards à l'extérieur.

Assez loin derrière l'Exécuteur, les lumières de Great Falls ressemblaient à de minuscules lucioles tremblotantes et, de l'autre côté de la misérable bâtisse, c'était l'obscurité. Le noir insondable. Il n'y avait pas non plus le moindre bruit, le plus petit témoignage d'une vie quelconque dans cette banlieue éloignée et pouilleuse tapie quasiment au centre de l'État du Montana. À part le petit rectangle lumineux qui abritait une présence humaine, ce coin paumé paraissait mort, pétrifié dans une immobilité glaciale.

Et pourtant, Bolan était certain qu'il n'était pas seul à surveiller l'endroit. Une heure plus tôt, il s'était discrètement infiltré dans un entrepôt désaffecté et avait pris position sur le toit qui lui procurait un excellent poste d'observation. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour déceler le danger. Les jumelles à infrarouges dont il s'était équipé lui avaient d'abord permis de découvrir une silhouette tapie dans l'encoignure d'une porte. Le type se tenait immobile et était vraisemblablement paralysé par le froid. Un peu plus loin, un autre était recroquevillé sous une couverture. Seuls son visage, ses mains gantées et le pistolet-mitrailleur qu'il tenait étaient visibles.

Une observation plus approfondie montra à Bolan une voiture dans laquelle étaient entassés quatre hommes aux carrures imposantes. D'après la couleur du capot, à travers le système de vision thermique, le moteur était froid, preuve que le véhicule stationnait là depuis assez longtemps. Puis l'Exécuteur aperçut un 4x4 aux vitres couvertes de condensation. Il ne put apercevoir ses occupants, mais estima leur nombre à trois ou quatre. Enfin, il repéra trois autres guesseurs qui s'étaient planqués au premier étage d'un petit immeuble en ruines, à l'opposé de la chaussée qui les séparait de la fenêtre

éclairée. Ceux-là se tenaient frileusement en retrait d'une baie sans vitres et l'un d'eux avait allumé une cigarette.

La montre-chrono de Bolan marquait 9 heures du soir. La nuit hivernale était déjà bien avancée, mais l'Exécuteur ne tenait pas à entrer trop tôt en action. Pas avant d'avoir une certitude. Il y avait au moins une bonne douzaine de buteurs qui attendaient quelque chose ou quelqu'un et qui, visiblement, étaient armés de tout autre chose que de bonnes intentions.

Qui attendait-on ? L'Exécuteur n'avait averti personne de sa virée au Montana, à part Harold Brognola qui en était à l'origine. À son retour de Rome, le Numéro Deux du Justice Department lui avait fait part d'une information téléphonique obtenue par l'un de ses indicateurs : un certain David Lansky, un *sotto-capo* du Nevada, était prêt à se lancer dans des confidences au sujet des grosses magouilles mafieuses sur la côte Ouest. D'après lui, des « choses » super-importantes étaient en train de s'accomplir au Montana.

Mais, curieusement, Lansky avait laissé entendre qu'il ne se confierait qu'à un certain aventurier en combinaison noire recherché par toutes les polices du pays... Et il excluait toute éventuelle rencontre avec la police officielle.

C'était ainsi que Brognola avait brièvement exposé la nouvelle, sans fioriture ni commentaire. Pour une information passée à travers le dédale de la grande pègre et celui de la police, c'était plus que bizarre. Mais Bolan connaissait bien le cheminement de pensées tordu des mafiosi.

Il avait d'abord songé à un traquenard. Puis il s'était dit que s'il y avait un piège à la clé, il fallait aller vérifier quelle en était la nature et ce qui se cachait derrière. Il aviserait ensuite sur place. D'autre part, renseignements pris, David Lansky semblait être tombé en disgrâce auprès de ses pairs à la suite de certaines magouilles qu'il aurait opérées pour son propre compte. Baiser *Cosa Nostra* est évidemment un crime impardonnable en regard des grosses têtes criminelles qui mènent la danse.

Occultement, à travers la taupe fédérale, un rendez-vous avait été organisé au Montana. Et, à présent, l'Exécuteur était à pied d'œuvre. Fidèle à sa tactique, il s'était introduit en douce dans la zone sensible pour en examiner méticuleusement l'aspect.

Ce n'était sûrement pas Lansky qui était visé. Si tel avait été le cas, les flingueurs de *Cosa Nostra* lui auraient déjà réglé son compte. Alors, que signifiait ce traquenard dont l'Exécuteur avait détecté les rouages camouflés tant bien que mal dans cette petite agglomération déserte ?

Au terme d'une patiente observation, un autre groupe de *mobsters* lui apparut encore dans sa visée thermique : cinq buteurs armés jusqu'aux dents qui occupaient une position retranchée sur un terrain vague, à une centaine de mètres de l'entrepôt. Ils se tenaient assis ou accroupis à même le sol gelé et l'un d'eux était muni d'un gros talkie-walkie dont le témoin de fonctionnement était allumé.

Maintenant, cela faisait près d'une vingtaine de malfrats prêts à fondre sur une éventuelle proie dès qu'elle se pointerait.

Ouais, il s'agissait bien d'une embuscade. Une chausse-trape organisée dans les règles de l'art par les cannibales de la mafia.

L'Exécuteur demeura encore une bonne demi-heure en observation, notant les moindres mouvements de la troupe éparpillée, écoutant l'écho des rares échanges radio qui intervenaient brièvement. Un petit rictus lui étira les lèvres. Les vermines mafieuses l'attendaient, ou attendaient quelqu'un d'autre, ce qui en l'occurrence revenait au même. Il allait leur donner satisfaction.

Se repliant silencieusement, il descendit de son poste d'observation le long d'une échelle rouillée puis, ombre parmi les ombres, il se glissa le long des façades lugubres pour rejoindre son véhicule. C'était une Transamerica noire qu'il avait dissimulée au milieu de carcasses de véhicules abandonnés pêle-mêle. Il retira plusieurs armes du coffre : d'abord « Big Thunder », son gros automatique .44 magnum, puis un gros combiné de combat M.16/M.79 capable de tirer des balles de calibre .223 ainsi que des grenades de 40 mm. Une arme extraordinairement efficace et décisive dans un combat d'embuscade.

Le Beretta 93-R muni d'un gros silencieux était déjà fixé sous son aisselle gauche et un poignard d'assaut complétait son équipement guerrier, logé dans une gaine de cuir accrochée à son ceinturon. Il lui fallait aussi des munitions en abondance pour ses diverses armes, qu'il accrocha sur des clips à sa combinaison noire.

Il manquait encore à Bolan un élément passif mais qui allait compter beaucoup dans l'offensive qu'il envisageait : un radiotéléphone dont il plaça le mini-boîtier dans une poche. Puis, passant la bretelle du M.16/M.79 autour de son cou, il entreprit de refaire le chemin en sens inverse jusqu'à l'entrepôt qui lui avait servi de poste d'observation. Aussi discrètement qu'il l'avait quitté, il s'y installa et plaça de nouveau les jumelles à infrarouges devant ses yeux.

Apparemment, le dispositif ennemi n'avait subi aucune modification. Ces gars-là n'étaient sûrement pas de petits voyous, ils étaient beaucoup trop calmes et disciplinés malgré les conditions difficiles dans lesquelles ils effectuaient leur planque. Il s'agissait plus

vraisemblablement de tueurs chevronnés triés sur le volet. Des professionnels. Pas question, donc, de les prendre de face. D'ailleurs, leur dispersion ne permettait pas une telle manœuvre. Bolan misait sur un triple atout pour opérer son blitz : la diversion qu'il allait créer, la rapidité d'exécution de son plan d'attaque, et le froid atroce qui devait engourdir l'ennemi et ralentir sa capacité de réaction.

David Lansky avait été contacté téléphoniquement à trois occasions en des endroits différents ; il possédait donc un poste mobile sur lequel il devait être encore possible de le joindre.

Bolan poussa mentalement un petit soupir après qu'il eut composé le numéro sur son radiotéléphone et qu'une voix méfiante lui eut répondu :

— Oui, qui est-ce ?

— C'est moi, ton contact au bout de la chaîne, répliqua l'Exécuteur.

— Ah !

L'exclamation étouffée pouvait témoigner aussi bien d'un soulagement que d'une appréhension.

— C'est bien David L. ?

— Ça se pourrait, oui, enchaîna la voix prudente dans l'appareil. Je vous attendais plus.

— Tu es seul ?

— Ouais, comme convenu. Où est-ce que vous êtes ?

— Quelque part au nord de Sand Coulee. Tu vois où ça se trouve ?

— Bien sûr, mais vous deviez venir ici.

— À Stockett ?

— C'est ce qui était convenu...

— D'abord, il était question d'une rencontre à Helena. Tu déménages un peu trop souvent.

— Je peux pas rester trop longtemps à la même place, y a des gens qui cherchent à m'avoir.

L'Exécuteur était presque certain que la voix dans le téléphone n'appartenait pas à David Lansky.

— Il y a contrordre. Ce rendez-vous ne me plaît pas.

— Qu'est-ce que vous craignez, Bo... heu...

— Je suis prudent, c'est tout.

— Merde ! Vous n'avez rien à craindre avec moi. J'aurais pas passé ce message avec tous les risques que je cours et...

— C'est à prendre ou à laisser, David. Tu viens vers moi ou tu vas

te faire foutre.

— Vous êtes un vrai salaud. Il fait un froid abominable dehors.

Bolan ricana :

— Mets-toi une petite laine et rapplique. Il y a une cabine téléphonique à la jonction de la 226 et de Cascade Road. Le terrain est dégagé, je saurai si tu es vraiment seul.

— Bon, heu... J'y serai dans une vingtaine de minutes.

— Je t'en laisse cinq. Passé ce délai, tu pourras essayer de vendre tes salades aux flics. Magne-toi le train, David.

CHAPITRE II

Il éteignit aussitôt l'appareil qu'il rempocha et reprit les jumelles. Pendant une quinzaine de secondes, rien ne bougea alentour puis, de l'autre côté de la rue, une première silhouette sombre se détacha d'une porte. Ensuite, le 4x4 démarra, commençant à rouler tous feux éteints dans le ronronnement à peine perceptible de son gros moteur. Un peu plus loin, des hommes quittaient le bâtiment aux vitres brisées pour s'engouffrer dans un second véhicule qui s'ébranla aussitôt, laissant derrière lui un panache de vapeur.

Un mouvement d'ensemble s'amorçait après un temps d'incertitude. À travers l'optique de ses jumelles, l'Exécuteur aperçut bientôt les autres équipes qui à leur tour quittaient rapidement leurs positions pour s'acheminer dans une direction identique.

Il eut un bref sourire de satisfaction. La diversion jouait. On déplaçait vivement la troupe pour une souricière improvisée. Pourtant, quelques hommes restaient sur les lieux, trois buteurs qui s'étaient répartis dans l'ombre autour de l'immeuble minable.

L'un d'eux portait un casque de vision nocturne qui lui englobait toute la tête : un Startron à amplification de lumière. Ainsi accoutré, le type ressemblait à une sorte de cyborg comme on en voit dans les films de science-fiction.

Le Startron permettait une vision de nuit assez bonne mais ne possédait pas l'avantage du système thermique capable de détecter la chaleur d'un être humain. Un avantage pour l'Exécuteur.

C'était ce type-là le plus dangereux pour Bolan, celui dont il allait falloir se débarrasser en premier.

Dès que la meute mafieuse se fut éloignée de quelques centaines de mètres, Bolan quitta son perchoir et se glissa comme un fauve dans l'obscurité environnante. Il lui fallut une minute pour contourner la position ennemie en décrivant un arc de cercle, une autre pour effectuer une approche silencieuse, et seulement deux secondes pour prendre le « cyborg » dans la ligne de mire de son Beretta silencieux. Un chuintement rauque quasi imperceptible marqua le départ d'une balle de 9 mm Parabellum vers sa cible qui vacilla d'un coup avant de s'effondrer comme une chiffie.

Dix secondes plus tard, la seconde sentinelle subit un sort identique et rendit l'âme en poussant un petit cri étouffé. Le dernier « soldat » devait avoir l'ouïe fine car il se raidit aussitôt et assura son pistolet-mitrailleur dans ses mains en se tournant de côté. Un instant plus tard, il se mit prudemment en marche.

— Ray ? appela-t-il doucement.

Bolan s'était tapi derrière l'angle d'un mur.

— Ray ? Qu'est-ce que tu branles, réponds !

N'obtenant aucune réponse, il braqua son arme devant lui et avança encore avec méfiance. Puis il buta sur le corps de son copain, jura et se pencha vers le sol.

— Putain de merde !

Un court instant s'écoula en silence avant qu'il donne de nouveau de la voix :

— Mike ! Rapplique ici, Ray s'est cassé la gueule. Je sais pas ce qu'il a.

— Il a sûrement pris un coup de froid, rétorqua une voix toute proche mais qui semblait venir d'outre-tombe.

— Tu parles ! Je...

Le *mobster* s'interrompit brusquement avec une très sale impression au creux de l'estomac. Devant lui, à quelques mètres, il entrevoyait vaguement une silhouette qui semblait faire partie intégrante de la nuit glaciale. Non, en réalité, c'était encore plus sombre que la nuit. Plus sombre et infiniment plus menaçant. Il n'eut pas le temps de se poser la moindre question à ce sujet pas plus que celui de relever le canon de son P.M. Une minuscule flamme fut visible durant un dixième de seconde au centre de la silhouette effrayante et son front s'étoila comme sous l'impact d'un coup de bélier.

Dédaignant le corps qui s'affalait Bolan partit au pas de course vers l'arrière de l'immeuble et repéra une porte branlante qui s'ouvrit sous sa poussée en émettant une protestation lugubre.

Le vieux bâtiment puait le moisi et toutes sortes d'odeurs infectes. Pour un mafioso en cavale, c'était de circonstance. Bolan pensait qu'on s'était donné beaucoup de mal pour la mise en scène.

Il se guida en silence par rapport à l'emplacement de la fenêtre éclairée dans la façade, traversa deux pièces vides, un couloir, puis s'arrêta doucement devant une porte mal jointe qui laissait filtrer une lumière jaunâtre. D'un coup d'épaule, il la fit sauter. Le battant claqua violemment contre la cloison, découvrant une scène à laquelle il s'attendait.

Meublée sommairement, la chambre était éclairée par une ampoule sale qui pendait du plafond et un poêle à pétrole ronflait doucement. Celui qui pouvait être David Lansky avait les poignets attachés à la tête d'un lit par un cordon de Nylon. Il était assis sur un matelas crasseux et paraissait broyer de sombres pensées. À l'écart, deux malabars jouaient sans conviction aux dominos. L'un d'eux était un immense Noir à la mâchoire de cannibale et aux épaules proéminentes ; l'autre, un Blanc osseux au visage boutonneux présentait une similitude certaine avec Quasimodo. Tous deux portaient sur eux des armes apparentes et un riot-gun était posé contre un mur, à portée de main. Sur la table, il y avait un talkie-walkie voisinant avec un radiotéléphone dont le voyant vert clignotait lentement, preuve qu'il était en service. Une bouteille de bourbon et trois verres complétaient le tableau.

Ce fut le grand Black qui réagit le premier en lançant sa main vers son holster d'épaule. Ce fut lui qui écopa le premier. Une balle toute chaude lui fit éclater la mâchoire et une seconde confirma la besogne en se frayant un passage à travers son crâne épais, occasionnant au passage d'irréversibles dégâts. Quasimodo avait réagi avec un léger temps de retard mais compensait en se protégeant de sa chaise pour tenter d'atteindre une porte contiguë, tout en extrayant un revolver de sa ceinture. Une ogive de 9 mm l'aida à y arriver un peu plus vite et il boula comme un lapin, s'effondrant contre le chambranle, la nuque transformée en un magma sanguinolent. Puis Bolan considéra l'homme au teint grisâtre qui s'était redressé sur le lit, l'air terrorisé.

— Lansky ? s'enquit-il d'une voix de glace.

— Oui... oui, je suis Lansky, répliqua l'autre, visiblement mort de trouille.

CHAPITRE III

Les yeux exorbités, le *sotto-capo* semblait partagé entre une peur viscérale et un certain soulagement. Il fixait la combinaison noire d'un air incrédule.

— Vous... Vous avez réussi ! ânonna-t-il en dodelinant de la tête.

— Ouais. C'est toi qui as convié tes potes à la réunion ?

— Ça, non, j'veous jure !

— Et le troisième verre de bourbon, c'était pour qui ? grogna Bolan en désignant la table bancale.

— Y avait un troisième mec qui est sorti après votre coup de téléphone.

L'explication se tenait mais l'Exécuteur restait sceptique. Il tenait à interroger Lansky rapidement et à chaud avant le retour de la troupe ennemie.

— Qui les a mis au courant, alors ?

— J'en sais rien, Bolan. Peut-être quelqu'un de chez vous.

— Négatif. Il n'y a personne chez moi. Ce n'est pas toi qui m'as répondu tout à l'heure ?

— Non. C'est le mauvais connard avec la bosse.

Bolan trancha les liens de Lansky avec son poignard tout en l'examinant. Celui-ci ne portait aucune trace de violence apparente et ses vêtements étaient propres. Depuis combien de temps ses copains le retenaient-ils prisonniers ? En tout cas, il ne semblait pas avoir souffert de sa détention.

Il le fouilla brièvement avant de questionner :

— Tu leur as dit avec qui tu avais rendez-vous ?

— Bien sûr que non, je suis pas dingue ! Vous croyez que je serais encore en vie si je leur avais raconté ça ?

— C'est toi qui connais la réponse, David. Si j'apprends que tu me racontes des histoires, je te liquide aussitôt. Pigé ?

— Je vous jure que...

— Tu as assez juré pour ce soir. Lève-toi.

Lansky se coula hors du lit infect en se frottant les poignets puis

précisa :

— Je leur ai dit que j'avais un contact avec une grosse tête de Manhattan. Un type qui connaissait ma situation et qui voulait m'embaucher.

— Et ils t'ont cru ? railla Bolan.

— J'crois, oui...

Plusieurs éléments ne cadraient pas avec le tableau que l'on présentait aux yeux de l'Exécuteur : d'abord l'une des phrases de Quasimodo, à travers le radiotéléphone, au cours de laquelle ce dernier avait commencé à prononcer le mot « Bolan ». La mafia savait exactement qui allait se pointer à Stockett. Ensuite, si Lansky n'était pas de mèche avec ses potes de *Cosa Nostra*, ceux-ci auraient d'abord commencé à le passer sur le grill pour lui faire avouer ce qu'il manigançait. D'évidence, il n'en était rien. Et puis, l'atmosphère des lieux puait le coup monté. Bolan le ressentait d'instinct.

Il fit pourtant un bref examen des étapes qui avaient préludé à son apparition dans le Montana. Quant à la taupe fédérale qui avait servi d'intermédiaire pour combiner le rendez-vous, l'Exécuteur ne pouvait la mettre en doute. Il connaissait bien Frank Vitali qui depuis plus de deux ans avait infiltré la mafia. Jamais celui-ci ne se serait laissé aller à commettre une telle erreur, sa propre vie en dépendait.

Mais Bolan n'avait plus le temps de s'éterniser à faire des spéculations. Il décida de remettre les questions à plus tard.

— Passe devant ! ordonna-t-il à Lansky en lui désignant la porte d'un petit mouvement de la tête.

L'autre ne se fit pas prier. Après avoir traversé une entrée sombre, il ouvrit la porte donnant sur l'extérieur et s'arrêta d'un coup devant l'obscurité glacée.

— Ils ne vont pas tarder à revenir, commenta-t-il. Cascade Road est à moins de deux kilomètres.

Il ne se trompait pas. Déjà, le bruit de plusieurs moteurs se faisait entendre à une certaine distance. La vermine mafieuse avait fait vite. Beaucoup trop vite pour que Bolan puisse se replier en souplesse.

— Avance, dit-il en poussant le mafioso dans le dos.

Le tenant par une épaule, il l'obligea à marcher rapidement jusqu'à l'entrepôt qui lui avait servi de poste d'observation et le fit s'accroupir.

— » On pourra pas s'en sortir ! gémit Lansky. Ils sont beaucoup trop nombreux et trop bien armés. J'vous dis qu'ils auront notre peau...

Sans se soucier des protestations du mafioso, Bolan engagea une

grenade explosive dans la culasse du M.79, vérifia que le chargeur de trente cartouches de .223 était correctement verrouillé, et commença mentalement un compte à rebours.

Seize secondes plus tard, les cannibales de la mafia surgirent en trombe et sans se soucier de la moindre discrétion. Ils avaient évidemment compris qu'ils s'étaient fait berner et optaient pour un retour en force.

Ouais, Lansky avait raison d'avoir la trouille, mais il ne connaissait pas la force de contre-attaque de l'Exécuteur. Ce dernier vit d'abord apparaître le 4x4 qui déboucha en grondant dans la rue truffée de nids-de-poule, puis les deux autres voitures qui le suivaient à une trentaine de mètres, presque pare-chocs contre pare-chocs. À moins de cent mètres de la maison délabrée, il y eut un break et les trois véhicules se séparèrent pour se répartir autour de la façade.

Bolan n'attendit pas qu'ils aient mis pied à terre pour passer à l'offensive. Une première grenade gicla du M.79 et fila vers le 4x4 qui encaissa de plein fouet. Une grosse boule de lumière tonitruante mit en évidence plusieurs silhouettes humaines qui furent éjectées de la carrosserie éventrée. Le corps d'un mafioso pirouetta un instant à hauteur du premier étage avant de retomber brutalement sur le trottoir. Un autre se disloqua, perdant une jambe et un bras dans l'explosion, et ses restes s'éparpillèrent alentour tandis que les deux autres occupants du 4x4 disparaissaient dans un énorme nuage de fumée.

La grenade suivante atteignit le plus proche véhicule alors que ses passagers commençaient à l'évacuer précipitamment pour tenter de trouver un abri illusoire. L'un d'eux, pourtant, réussit à échapper à la déflagration meurtrière et se mit à courir désespérément au milieu de la chaussée. L'onde de choc le rattrapa, l'envoya valdinguer par terre et il se releva en braillant, tirant des coups de feu à travers la nuit. Une giclée de .223 le coucha pour de bon au sol à l'instant où le chauffeur du troisième véhicule effectuait nerveusement une manœuvre improvisée pour se soustraire au déluge de feu et de plomb qui s'abattait sur les lieux.

Bolan n'avait plus le temps de recharger le M.79, la grosse caisse sombre allait disparaître dans quelques instants de son champ visuel. Un genou au sol, il fit une visée rapide et expédia une longue rafale en direction des fuyards, eut la satisfaction de voir le véhicule décrire de brutales embardées avant d'escalader un trottoir et de percuter une façade. Le choc fut violent mais insuffisant pour neutraliser la vermine qui grouillait à l'intérieur de la carrosserie à moitié pliée. Dans la lueur du 4x4 qui flambait joyeusement, l'Exécuteur distingua une portière qui s'ouvrait d'un coup avec un affreux grincement de tôles.

Une forme humaine apparut, courbée en deux, puis une deuxième, et d'autres encore. Il les arrosa copieusement d'une nuée de petits projectiles de .223, prit ensuite deux secondes pour engager une grenade incendiaire dans le M.79 et appuya sur la détente. Avec un bruit sourd, l'engin traça sa mortelle trajectoire jusqu'à son point d'impact. Une lueur blanche insoutenable se développa en une fraction de seconde, faisant reculer d'un coup le froid glacial de la rue. Une seconde déflagration plus molle se fit entendre, probablement le réservoir d'essence qui venait d'exploser.

Toute la rue et le terrain vague qui la séparait de l'entrepôt étaient éclairés comme en plein jour. Des ombres dures et longues se découpaient en tremblotant.

Dans le crépitement du brasier multiple, Bolan entendit tout près de lui comme un bruit de castagnettes. C'étaient les dents de Lansky qui s'entrechoquaient.

— Terminé ! grogna-t-il doucement.

Il ne subsistait plus en effet aucune opposition ennemie.

— Me... merde ! bégaya le *sotto-capo*. Vous... Comment avez-vous... fait ?

— Amène-toi, lui dit laconiquement Bolan en l'entraînant vers la sortie du village.

Ils mirent un peu plus de deux minutes pour rejoindre la Transam dans laquelle l'Exécuteur poussa Lansky en place passager. Le puissant moteur démarra au quart de tour, émit un bruit sourd et rassurant, puis se mit à rugir lorsque Bolan accéléra en direction de la nationale 87 pour gagner Great Falls. Il n'en était plus qu'à quelques centaines de mètres quand une vive lumière de phares fut reflétée par son rétroviseur. Un véhicule venait de s'accrocher à son sillage.

Donnant un peu plus de gaz pour vérifier s'il s'agissait d'un éventuel poursuivant ou d'un automobiliste anodin, il freina sec tout de suite après quand un double faisceau lumineux jaillit devant lui.

L'embuscade avait été montée de main de maître. Il y avait une seconde ligne de feu gardée en réserve en cas d'échec de la première. Les tueurs du Crime Organisé avaient mis tout le paquet pour lui régler son compte.

Il fallait envisager encore une ou deux voitures bourrées de buteurs, qui n'allaient sûrement pas tarder à se manifester. Il eut confirmation de ses craintes quand une grosse calandre noire bardée de chromes déboucha d'un chemin perpendiculaire et s'immobilisa en travers de la chaussée pour lui barrer le passage. Et, derrière lui, un véhicule supplémentaire s'amenait en renfort.

Immobilisant complètement la Transam, Bolan saisit le gros

combiné de combat sur le plancher et engagea un nouveau chargeur de .223. Les quatre caisses de la mafia s'étaient arrêtées également à bonne distance. Quatre monstres soufflant de la vapeur, qui paraissaient estimer leurs chances avant de fondre sur leur proie.

— Vous feriez mieux de passer la main, bredouilla Lansky qui cherchait à s'incruster dans son fauteuil.

— À tes potes ?

— Ça vaut mieux que de se faire trouer la peau.

— Tu crois qu'ils te remercieraient pour ton boulot ?

— Ne dites pas ça, Bolan, je vous assure que je suis propre.

— Aussi propre qu'un balai à chiottes, gronda l'Exécuteur qui lui aussi calculait ses chances de survie.

Il avait préalablement étudié le terrain en s'aidant d'une carte routière et savait qu'il lui était encore possible de trouver une issue pour forcer la souricière. Une petite chaussée prenait naissance à moins de cent mètres de sa position, donnant au bout de deux, trois cents mètres, sur l'esplanade d'une usine abandonnée. Il était peu probable que la vermine mafieuse ait songé à barrer ce passage.

C'était une voie en terre battue qui ne rejoignait aucune autre route. Mais Bolan n'avait pas l'intention de prendre la fuite, seulement d'en donner l'impression.

— Accroche-toi, grinça-t-il à l'adresse de David Lansky tout en embrayant sèchement.

Phares allumés en grand, la Transam dérapa brutalement, se mit de travers, puis s'élança comme un bolide fou dans une succession d'embardées. Aussitôt, des coups de feu retentirent de partout plusieurs rafales se mirent à crépiter et quelques impacts se découpèrent dans le haut du pare-brise.

— Bon Dieu, vous êtes givré ! hurla le *sotto-capo*.

Mâchoires soudées, Bolan mettait toute sa science de la conduite dans la balance, lançant le véhicule à droite et à gauche dans un rythme aléatoire pour dérégler le tir adverse. Encore une quarantaine de mètres et il serait provisoirement tiré d'affaire.

Déjà, deux voitures mafieuses avaient démarré plein pot et continuaient à accélérer, l'une voulant manifestement lui couper la route, l'autre survenant en tampon. Vingt mètres... Cinq... Il donna un coup de volant sec et la Transam vira dans un hurlement de pneus pour s'engager dans la petite chaussée transversale. Cinq secondes plus tard, il freina à mort, ouvrit sa portière d'un coup d'épaule et s'éjecta, accomplissant un roulé-boulé qui l'amena tout près d'un talus de terre.

S'il avait bien calculé son coup, l'Exécuteur avait une chance de se tirer du guêpier. Sinon, le petit village de Stockett serait pour lui un tombeau froid et lugubre.

Mais qu'importe l'endroit où l'on meurt ? songea brièvement Bolan. Tous les tombeaux sont froids et lugubres. Et s'il devait périr sous les balles de la mafia, il préférerait que ce soit sur un champ de bataille en poursuivant jusqu'au bout son combat contre la racaille mafieuse, comme il l'avait toujours fait jusqu'alors.

CHAPITRE IV

Le premier véhicule, une grosse Lincoln, déboucha comme un char d'assaut dans la petite voie. Tout de suite derrière survenait la voiture à la calandre bardée de chromes, moteur poussé en surrégime.

L'Exécuteur avait déjà pris sa ligne de visée avec le lance-grenade et exerçait une petite pression sur la détente, larguant un projectile explosif de 40 mm. Un quart de seconde plus tard, la Lincoln disparut dans un grand soleil aveuglant. Réverbérée par les murs bordant la chaussée, la déflagration produisit un vacarme effroyable. Pris au dépourvu, le chauffeur de la seconde voiture freina à mort et son véhicule partit dans un bruyant dérapage qui se termina par un télescopage sur le coffre arrière de la Lincoln.

Tout de suite après l'ouverture des hostilités, Bolan s'était élancé à travers le champ de bataille improvisé et mitraillait les rescapés, leur balançant de courtes rafales de .223. En quelques secondes, quatre corps pantelants jonchaient le sol et deux autres répandaient leur sang dans la seconde voiture.

Mais le reste de la troupe arrivait à grand renfort de hurlements de moteurs. Le véhicule qui se pointa à l'angle de la rue décrivit une embardée brutale et la rafale tirée par une mitraillette qui dépassait d'une ouverture latérale se perdit dans le ciel. Une nouvelle grenade tirée avec précision passa à travers le pare-brise et transforma la voiture en un immense barbecue roulant qui vint à son tour percuter les deux premiers tas de ferraille incendiés.

L'Exécuteur lâcha dessus ce qui restait de son chargeur, l'éjecta et en plaça un neuf sous la culasse du M.16, engagea également une grenade dans le M.79. Puis il partit au pas de course vers l'extrémité de la rue.

Le dernier véhicule ennemi, un mastodonte de métal à la carrosserie luisante, s'était arrêté une dizaine de mètres avant le croisement, flairant le danger, paraissant piaffer dans le grognement syncopé de son moteur. Trop près pour un tir de grenade dont les éclats auraient également arrosé l'Exécuteur. Il commençait à appuyer sur la détente du M.16 quand le véhicule fit une brutale marche arrière en dérapage et la première rafale ne toucha que le capot avant. La caisse mafieuse réussit à prendre près de cent mètres de recul

malgré la multitude de petits frelons de plomb et de cuivre qui s'enfonçaient dans sa carrosserie, stoppa de nouveau, et plusieurs armes se mirent à aboyer rageusement par les ouvertures latérales. Des balles ricochèrent en miaulant autour de Bolan qui dut se retrancher derrière l'angle du mur.

Il envisagea un instant que la carrosserie et les vitres étaient à l'épreuve des balles mais révisa son jugement en voyant le pare-brise s'étoiler sous les impacts des trois derniers projectiles qu'il décocha. Le chargeur du M.16 était de nouveau vide. Comme s'ils l'avaient compris, les assaillants repartaient en marche avant dans un rugissement de moteur, tiraillant à tout va par les portières.

Pour stopper un tel monstre, les munitions de .223 ne suffisaient pas. L'AutoMag Big Thunder apparut alors dans la main de Mack Bolan qui s'élança au milieu de la chaussée et s'immobilisa, un genou au sol, l'énorme .44 magnum tendu devant lui. Il avait calculé sa position et son angle d'attaque en fonction du tir adverse et de la difficulté pour le chauffeur de maintenir son axe de conduite avec un pare-brise presque opacifié.

L'AutoMag se cabra violemment dans sa main lorsque la première ogive monstrueuse gicla dans un bruit de tonnerre qui couvrit les pétarades de la mafia. Cette fois, la moitié gauche du pare-brise vola en miettes et Bolan aperçut un court instant des silhouettes affolées qui se recroquevillaient dans l'habitacle. Le conducteur n'était plus visible derrière son volant, ayant sans doute encaissé la dragée brûlante vomie par Big Thunder.

Les deux balles suivantes s'enfoncèrent dans la grosse calandre avec un bruit d'acier éclaté qui fut aussitôt suivi par un abominable grincement. Et l'engin commença à bringuebaler de gauche et de droite, le hurlement de ses pneus s'ajoutant au vacarme ambiant. Bolan largua encore trois ogives tonitruantes de .44 magnum en visant l'habitacle, puis il dut faire un saut de côté pour éviter d'être happé par le tombeau roulant lancé dans une course folle. Moins de trois secondes plus tard, celui-ci heurta une façade en béton dans une gerbe d'étincelles, se renversa sur le côté et se retourna complètement en tournoyant, puis s'immobilisa.

Mais le monstre n'était pas encore définitivement neutralisé. Son moteur s'emballa en grinçant abominablement comme dans un grand cri d'agonie tandis que deux silhouettes s'extrayaient frénétiquement de l'habitacle retourné, rampant, se contorsionnant, semblables à des bêtes immondes et venimeuses. L'un des tueurs tenait encore un P.M. qu'il essayait de brandir devant lui.

Froidement, Bolan leur dépêcha une grenade incendiaire qui mit un terme au spectacle écœurant dans un jaillissement de lumière.

Après un bref coup d'œil au brasier, il rejoignit rapidement la chaussée transversale où un autre incendie faisait rage. Un *soldato* qui avait été éjecté d'une voiture était encore vivant. Le visage ensanglanté, un bras pantelant, il se traînait misérablement le long d'un mur. Bolan l'y adossa d'une poigne d'acier et lui mit l'AutoMag devant les yeux.

— Tu cherches quelque chose ? lui dit-il.

L'autre le fixa d'un regard torve et un mauvais rictus lui tordit la bouche.

— Ouais... J'te cherche, toi.

— Bon, tu m'as trouvé. Tu as quelque chose à dire ?

— On t'aura, Bolan... J'te jure qu'on aura ta putain de peau de merde... Y a plus de vingt soldats qui sont après toi, t'en as plus pour longtemps !

— Tu te goures. Tous tes potes sont morts.

— C'est pas vrai. Tu sais pas combien il y en a qui vont te tomber dessus. Je rigole en pensant qu'on va te couper les couilles et te les foutre dans ta bouche de merde avant de...

— Rien d'autre ?

— Si. Je t'emmerde.

— Moi aussi, répliqua doucement Bolan en lui faisant exploser la tête d'une balle de .44 magnum.

Lâchant le corps du mafioso, il continua son chemin tout en examinant les alentours, s'attendant à une éventuelle velléité d'un rescapé. Mais toute opposition était maintenant neutralisée. Une odeur de poudre, de feu et de mort planait sur les lieux. Un silence relatif s'était installé dans la rue, ponctué du ronflement des flammes qui mangeaient joyeusement deux carcasses de métal imbriquées l'une dans l'autre.

David Lansky n'avait pas bougé de sa place dans la Transam. Lorsque l'Exécuteur reprit place au volant, le *sotto-capo* se tassa contre sa portière sans prononcer le moindre mot. Il était gris de trouille et, dans la lueur du double incendie, Bolan vit que ses mains étaient agitées d'un incoercible tremblement.

Le moteur tournait toujours au ralenti. Il débraya, passa une vitesse et manœuvra pour quitter le champ de bataille.

Un peu plus loin, il vit des fenêtres éclairées dans des façades, dans le cadre desquelles des silhouettes s'effaçaient à l'approche de la Transam. Des gens effrayés tentaient de comprendre ce qui s'était passé dans ce quartier pouilleux, et certains d'entre eux avaient sans doute déjà téléphoné aux flics. Mais Bolan serait loin avant que ceux-

ci n'arrivent. Il n'en conduisit pas moins prudemment, essayant d'anticiper une nouvelle offensive des mafiosi. Pourtant, il atteignit la nationale 87 sans avoir croisé autre chose que quelques banals véhicules civils.

Les tueurs du Crime Organisé avaient raté leur coup, mais l'Exécuteur ne s'était sorti du guêpier que d'extrême justesse. Il avait mésestimé l'importance des forces lancées contre lui dans ce guet-apens et il se remémora une phrase prononcée par le dernier porteflingue qu'il avait liquidé : « Tu sais pas combien il y en a qui vont te tomber dessus ! » Qu'est-ce que le malfrat avait voulu dire par là ?

Peut-être Lansky lui apporterait une réponse à ce sujet. Un bon point pour ce dernier qui n'avait pas cherché à s'enfuir de la Transam. Mais son cas n'était pas clair pour autant.

Il y avait toujours une prime de plus d'un million de dollars promise par la *Commissione* pour la tête de l'Exécuteur. Le *sotto-capo* avait-il eu l'idée de se l'approprier ? Un coup d'œil de son côté lui montra un homme complètement vidé de toute volonté agressive, avec en plus une peur immonde aux tripes. Mais il connaissait bien ce genre d'individus, lâches lorsqu'ils ont affaire à plus fort et plus déterminé qu'eux. Dès qu'ils s'imaginent voir une faiblesse chez les autres, ils redeviennent instantanément les bêtes nuisibles qu'ils n'ont jamais cessé d'être.

Il fallait maintenant s'occuper très vite de tirer les vers du nez de David Lansky avant qu'il reprenne du poil de la bête. Il prétendait en connaître long sur les magouilles criminelles de la côte Ouest, il devrait donc vider son sac jusqu'au fond.

CHAPITRE V

La température était encore tombée de quelques degrés et la nuit s'annonçait comme l'une des plus rigoureuses de la saison. Mais, par chance, il n'y avait aucune plaque de verglas sur la route. L'air était glacial mais sec.

Avant de déclencher les hostilités dans le Montana, l'Exécuteur avait loué deux pied-à-terre sous des noms d'emprunt. L'un d'eux était situé à Black Eagle, au nord de Great Falls, un bungalow vieillot mais qui possédait l'avantage d'être isolé. Il y avait amené David Lansky sans prendre de précaution particulière mais il n'avait pas non plus l'intention d'utiliser deux fois la même planque.

Il alluma le chauffage à gaz, vérifia que les volets étaient tous fermés et les rideaux tirés, puis ôta sa combinaison de combat pour enfiler des vêtements civils. Ensuite, il déboucha une Thermos contenant du café chaud et disposa deux tasses sur une table.

Lansky s'était laissé tomber dans un fauteuil en rotin, l'œil dans le vide et avec la même attitude prostrée qu'il avait eue dans la Transam.

— Bois un peu de café, lui conseilla Bolan. Ça risque d'être long.

— Qu'est-ce qui risque d'être long ?

— La discussion que nous allons avoir. C'est bien pour ça que je me suis déplacé, non ?

— Peut-être. Je n'en suis pas très sûr.

L'Exécuteur lui jeta un regard glacé.

— Que veux-tu dire, David ?

— La situation n'est plus la même. Vous m'avez fait risquer gros.

— Tu as un certain humour. Curieux, n'est-ce pas, que je sois tombé dans un traquenard tendu par tes copains, alors que je venais te voir, et que maintenant tu prétendes que je t'ai fait courir des risques.

— Il y a eu une fuite, rétorqua Lansky avec une pointe de hargne.

— Ferme-la. Il n'y a aucune fuite de mon côté. Si une indiscretion a eu lieu, c'est du tien qu'il faut regarder. Et je crois plus volontiers qu'il ne s'agit pas d'une fuite mais d'une opération montée avec ton aimable concours.

— C'est pas vrai !

— Prouve-moi le contraire. Toutes les apparences sont contre toi.

— Merde ! Si j'étais pas clair, je me serais cassé en vitesse pendant que vous étiez en train d'assassiner tous ces mecs !

L'argument était valable mais pouvait aussi être compris d'une autre manière. Par exemple, la mafia aurait pu envisager l'éventualité d'un échec et se ménager une seconde manche. Un raisonnement tordu mais réaliste.

L'Exécuteur trancha durement :

— Mets-toi à table, David. Raconte-moi ce que tes potes fabriquent au Montana. Et fais bien gaffe. Si je m'aperçois que tu essaies de me berner, je te colle une balle dans la tête. Vu ?

— J'ai pas l'intention de vous mener en barque, Bolan.

— Alors, vas-y, je t'écoute. Quelle est la magouille ?

— C'est pas vraiment une magouille. Ils se sont réunis au Montana pour définir un plan de coopération entre l'est et l'ouest. Il est question d'arrêter les vieilles querelles et de s'associer pour mettre au point de grosses entreprises internationales.

— Le gros business, c'est pas nouveau. Ça fait une éternité qu'ils font des tonnes de gros pognon.

— Mais ils veulent beaucoup plus. Jusqu'ici, Castellano a toujours mené une politique de clan. Il voulait se payer la part du lion mais il s'est aperçu qu'il passait à côté du gâteau le plus important. En provoquant une association de toutes les familles, ça permettra le contrôle non seulement du pays mais aussi de l'Italie et d'une bonne partie de l'Europe.

Bolan eut un froid sourire.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Lansky se versa du café dans la tasse en face de lui et en but une gorgée. Se torchant les lèvres du revers de la main, il enchaîna :

— J'en pense pas grand-chose. Moi, je ne suis qu'un tout petit pion, Bolan.

— Ouais, j'ai déjà entendu ça. Dis-moi pourquoi tes amis en voulaient à ta peau ?

— Ça remonte à deux mois. J'avais une affaire qui tournait rond depuis pas mal de temps et...

— Tu veux parler de ton trafic de came ?

— Ah, vous êtes au courant ?... Bon, je servais d'intermédiaire à travers une société d'import-export qui couvrait la manœuvre. La blanche arrivait par gros paquets de la Floride et je ne faisais que la rediriger en Californie par une filière différente. Vous comprenez, avec

les fédés on est obligé de prendre un max de précautions et de tout cloisonner.

— Je connais la musique. Continue.

— Bon. Ça fonctionnait bien, mais Falconeti me ponctionnait beaucoup trop de fric sur cette affaire et j'arrivais même pas à faire mes frais.

— Gus Falconeti de San Diego ?

— Ouais.

— Je croyais que tu bossais pour Andy Sangallo.

— C'est vrai, mais Andy avait passé complètement la main à Falconeti pour cette affaire. Il se sucrait à travers lui en s'imaginant que j'avais pas compris.

— Et tu as décidé de prélever toi-même ton bénéfice, c'est ça ?

— Mettez-vous à ma place, Bolan ! Ils m'escroquaient alors que je faisais tout le boulot en prenant un max de risques, je...

— Je ne suis pas à ta place. N'essaie pas de m'attendrir, tu n'as aucune chance.

— Bon Dieu ! Vous me posez des questions et j'y réponds, c'est tout.

— Alors continue, mais sans en rajouter. Comment se sont-ils aperçus que tu les baisais ?

— Quelqu'un de chez moi a mouchardé, un enculé que j'avais sorti du caniveau et à qui j'avais donné sa chance. Ce porc est allé lécher le cul de Falconeti pendant que moi j'étais obligé de me planquer.

Là encore, les aveux de Lansky tenaient debout. Ce genre d'incident n'était pas rare dans le milieu de la pègre. Mais Lansky était suffisamment malin pour avoir inventé une fable capable de passer pour vraie, et de la raconter avec toute la sincérité voulue. Il ne faisait certes pas partie des colombes. Sa vie n'était faite que de saloperies et de montages machiavéliques. Bolan n'avait en aucune façon pitié de lui mais il voulait écouter jusqu'au bout son récit, même si celui-ci n'était qu'un immonde mélange de vérité et de mensonges.

En admettant l'éventualité de la sincérité, si ses *amici* ne s'étaient pas acharnés sur le *sotto-capo* en disgrâce, cela signifiait peut-être qu'ils n'attendaient aucune information spéciale de sa part. Cela voulait sans doute dire, aussi, que depuis un certain temps ils étaient déjà parfaitement informés du rendez-vous entre David Lansky et l'Exécuteur. Et une implication sautait alors aux yeux : quelqu'un les avait renseignés. Mais qui ? La question tournait en rond dans la tête de Bolan sans qu'il parvienne à formuler un semblant de réponse.

Restait donc l'hypothèse d'un coup monté, dans lequel Lansky aurait joué le rôle de la chèvre consentante. C'était beaucoup plus vraisemblable, mais là aussi certains éléments apparents ne collaient pas avec le contexte.

— Comment as-tu fait passer le message ? questionna Bolan.

— Vous voulez dire, la proposition de rendez-vous ?

— Je ne parle pas d'autre chose.

— Eh ben... Un gars que je connais m'a dit qu'il y avait une possibilité pour ça. Il était en contact avec un type qui faisait copain-copain avec les fédés.

— Donne-moi des noms, David. Comment s'appelle ce gars et qui est l'intermédiaire ? Dépêche-toi.

— Vous ne le connaissez sûrement pas, c'est un mec qui bosse de temps en temps pour l'Organisation sans vraiment en faire partie. Il s'appelle Garcia. Carlo Garcia.

En effet, Bolan n'en avait jamais entendu parler.

— Et l'autre, celui qui est en combine avec les fédés ?

— Je n'ai entendu son nom qu'une fois, lorsque Carlo lui a passé un coup de fil pour lui refiler le tuyau. Il l'a appelé Frank. J'ai noté le numéro de téléphone qu'il avait composé, ça correspond à un immeuble appartenant à Ange Castellano à New York, et l'abonné s'appelle Vitali.

Les mâchoires de Bolan se soudèrent et il éprouva une brusque sensation de froid dans le dos. Frank Vitali n'était autre que la taupe fédérale qui avait infiltré l'organisation de Castellano, deux ans auparavant. Et c'était effectivement par son intermédiaire que Bolan avait été contacté pour le rendez-vous de Stockett.

Lansky était peut-être de bonne foi, après tout. Sans cela, il aurait évité de mentionner Frank Vitali. Mais là encore, il pouvait s'être dit qu'il fallait lâcher un peu de lest pour accréditer son histoire.

En tout cas, ce que l'Exécuteur venait d'entendre était catastrophique. Frank Vitali était complètement grillé. Et ça signifiait aussi que les cannibales connaissaient les rapports secrets qui liaient Harold Brognola et l'Exécuteur !

— Et comment t'est venue l'idée que le message parviendrait jusqu'à moi ?

— Eh bien... J'avais d'abord pensé à lâcher tout ce que je sais aux flics, en exigeant une protection. Puis je me suis dit que ce serait la pire des choses. Même si les poulets m'avaient planqué et refilé une nouvelle identité, les hit-men de l'Organisation m'auraient retrouvé, ça c'est sûr ! Alors j'ai pensé à vous.

— C'est sympa, fit Bolan. Tu t'es dit que je pourrais peut-être résoudre ton problème ?

— Rigolez pas, pendant près de deux mois j'ai vécu un enfer. Je m'attendais à chaque instant à ce qu'ils me mettent la main dessus. Vous savez ce qu'ils font à ceux qu'ils considèrent comme des endoffeurs, vous avez déjà entendu parler des turkeys ?

Bolan ne le savait que trop. Plusieurs fois, il avait eu l'occasion de voir un « turkey », un dindon qui était passé entre les pattes de mafieux et qu'on avait charcuté pendant des heures ou des jours, voire des semaines entières. À chaque occasion une impression affreuse s'était emparée de lui et il n'était pas près d'oublier l'ignoble spectacle. Mais il n'avait pas envie de débattre le sujet avec une ordure comme David Lansky.

— Je me fous de ce que tes potes t'auraient fait, t'es en train de gaspiller les chances que je t'ai données. Je t'ai posé une question. Tu réponds sans détour ou je te liquide tout de suite.

— Oui !... Oui, voilà... J'ai commencé à tâter le terrain auprès de quelques mecs en qui je pensais pouvoir encore faire confiance et c'est comme ça que je suis tombé sur Carlo Garcia. Il m'a dit que ça pouvait peut-être s'arranger mais qu'il fallait que je ferme ma gueule, que sa sécurité était en jeu.

— Ça s'est passé quand ?

— Y a cinq jours.

— Et à quel moment ces buteurs t'ont-ils retrouvé ?

— C'est avant-hier matin qu'ils me sont tombés dessus, peu de temps après que j'ai rappelé Carlo pour prendre des nouvelles.

— Et ils t'ont traité gentiment, hein ?

— J'ai juste pris quelques claques dans la tronche, mais ça n'a pas été plus loin. Ils m'ont dit de me tenir pénard et qu'ensuite les affaires s'arrangeraient pour moi. Ils m'ont amené ici et m'ont obligé à rappeler Carlo pour lui préciser que j'avais changé de planque... Ils savaient exactement ce qu'ils voulaient, ils étaient vachement sûrs d'eux et rigolaient en parlant de vous. J'ai bien compris qu'ils me liquideraient ensuite. Ou sans doute pire.

— Et tu n'as eu aucun doute quant à ce Carlo ?

— Non, j crois pas qu'il m'ait fait un enfant dans le dos. Sans ça, ces mecs ne m'auraient pas demandé de le rappeler pour renouer le contact. Et puis, il a bien fait passer le message, puisque vous êtes là !

— Ouais...

Bolan fit quelques pas dans la grande pièce boisée, réfléchissant aux déclarations du *sotto-capo* et les comparant avec ce qui s'était

passé à Stockett. Il vint ensuite s'asseoir sur l'accoudoir d'un fauteuil, en face de Lansky.

— Revenons à la réunion au Montana. Donne-moi des détails.

— C'est beaucoup plus qu'une réunion, on pourrait parler d'une assemblée générale ou d'un congrès. Y a plein de grosses têtes qui sont venues sur place pour y participer.

— En vue d'une fusion des divers clans nationaux ?

— C'est ce que j'ai entendu dire.

Bolan ricana :

— Pendant que tu étais en cavale ?

— Les bruits arrivent toujours quand on sait tendre l'oreille, vous savez. Je vous ai dit que j'avais gardé des contacts.

— Qui participe à ce rassemblement ?

— Presque tout le monde. Gino Forgesse, Bob Greco, Rick Staccio, Natale Testa, et plein d'autres encore.

— Castellano aussi ?

— Bien sûr.

— C'est ce que tu sais, ou ce que tu as entendu dire ?

— Ça revient au même, Bolan. Vous comprenez ce que je veux dire...

— Je comprends surtout que tu ne te mouilles pas trop. Parle-moi maintenant de l'endroit où se tient cette belle assemblée de cloportes.

— Attendez... Qu'est-ce que vous allez faire de moi ensuite ?

— Je n'ai pas encore décidé de ton sort. Ça dépend de ce que tu as encore à me dire.

— Posez-moi des questions, j'y répondrai. Vous voyez bien que je suis de bonne volonté.

— Tu n'as pas tellement le choix. Réponds. Où a lieu le rassemblement ?

— J'ai entendu parler de Teton Peak, dans les Rocheuses.

L'Exécuteur savait approximativement où se situait l'endroit, entre Flathead et Lewis and Clark National Forest. Une zone sauvage et quasi désertique, surtout en cette saison.

— Tu veux dire qu'ils se sont réunis au sommet de Teton Peak ? grinça Bolan.

— Sûrement pas. Mais c'est par là-bas que ça se passe, dans la montagne, quoi ! Ne me demandez pas de précisions à ce sujet, j'en sais pas plus.

Une nouvelle fois, l'Exécuteur resta songeur. Tout ce qu'il

entendait était vraisemblable, depuis l'état de disgrâce du *sotto-capo* jusqu'au rassemblement des grosses têtes de la mafia. Juste avant son départ pour le Montana, le bruit avait couru que de nombreux pontes de *Cosa Nostra* s'étaient éclipsés de leurs fiefs habituels pour des destinations inconnues. Tout concordait.

À présent, Lansky marquait une pause en finissant de boire son café. Il clapa, renifla et enchaîna d'un ton nerveux :

— Vous allez faire un tour par là-bas ?

— Ce n'est pas ton problème. Essaie simplement de rester en vie et ne triche pas. Comment as-tu été mis au courant au sujet de la venue de Castellano ?

— Mais je vous l'ai déjà dit, par des contacts que j'ai gardés dans l'Organisation.

— Des noms ! Je veux encore des noms.

— Bon, d'accord... Y a Stefano Stacci, Max Pradler, Dave Marsala...

Pendant plus d'une heure, Bolan continua de le questionner, lui faisant répéter ce qu'il avait déjà déclaré et le pressant sur des points de détail. Enfin, Lansky cessa de parler, la gorge sèche, et se mit à bafouiller des paroles incompréhensibles entrecoupées de jurons. Puis il demanda d'un ton presque suppliant :

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

Sans lui répondre, Bolan le contourna et lui ramena les bras dans le dos.

— Hé ! Qu'est-ce qui vous prend ? Je vous ai pas raconté de conneries !

— Une simple précaution, mon pote.

En quelques secondes, il l'attacha solidement à un radiateur et le mafioso cracha :

— Vous croyez que je tenterais de m'enfuir ? J'aurais déjà pu le faire à Stockett.

— Peut-être que tu attendais de m'avoir fait tes confidences bidon.

— Vous ne me croyez toujours pas ?

— Je te croirai quand j'aurai confirmation de ce que tu dis.

Lui adressant un petit sourire ironique, Bolan passa un épais trench-coat sur ses vêtements, se coiffa d'un feutre et quitta le bungalow pour rejoindre la Transam. Il avait un coup de fil d'une extrême importance à lancer en direction de Washington. Un appel téléphonique dont dépendait une vie humaine, celle d'un ami qui luttait à sa façon contre le Crime Organisé en prenant lui aussi un

maximum de risques.

Il soupira en espérant qu'il ne soit pas trop tard.

CHAPITRE VI

— Est-ce que quelqu'un de chez toi est au courant, Hal ?

Il était 11 heures du soir et Bolan avait appelé Harold Brognola chez lui. Les deux hommes avaient branché le système scrambler de codage téléphonique dont ils étaient chacun équipés.

— Qu'est-ce qu'il y a, Striker ? Ça ne s'est pas déroulé comme prévu ?

L'Exécuteur eut un ricanement.

— Pas vraiment non. J'ai eu droit à un comité de réception des plus réussis.

— Merde. On t'a déroulé le tapis rouge ?

— Ouais, en grande pompe.

— Personne d'autre que moi n'est informé de cette affaire, Mack. Sauf Frank, bien entendu, mais je ne peux pas imaginer un seul instant qu'il en ait parlé à qui que ce soit, sa survie en dépend.

— C'est ce que je pense aussi. Je voulais simplement une confirmation de ta part. Sais-tu comment et par qui il a eu l'information ?

— Non, il ne s'est pas étendu sur ce sujet Heu... Et Lansky ?

— Je l'ai mis au chaud et j'ai eu une discussion avec lui. D'après ce qu'il prétend, il y aurait un colloque secret au Montana. Dans les Rocheuses. Beaucoup de grosses légumes mafieuses y sont conviées, il paraît que Castellano propose une réconciliation entre les clans de l'Est et de l'Ouest en vue d'une sorte de fédération.

— Ça me rappelle quelque chose...

— Oui, Marinello junior avait le même projet. C'est logique, ce qui fait la force de la mafia c'est l'énorme toile d'araignée qu'elle étend partout où c'est possible. Ces types n'arrêtent jamais de penser à ça et il y aura toujours de grosses têtes vicelardes qui voudront prendre le contrôle total de l'Organisation. Bon, je voulais surtout te parler de Frank. Pour moi, il est grillé, sa couverture a forcément sauté.

Un silence passa, puis le haut fonctionnaire de Washington répondit d'un ton morne :

— C'est aussi mon sentiment. Tu crois qu'ils se sont servis de lui ?

— Ça me paraît évident. Je ne sais encore de quelle façon les *amici* ont été mis au parfum, mais dès qu'ils ont su, ils ont eu l'idée d'utiliser Frank sans lui donner l'éveil.

— La tactique de la longue corde...

— Ouais. Tant qu'ils pensent pouvoir l'utiliser, ils n'y touchent pas. Il est en sursis, Hal, c'est une affaire de quelques jours ou même de quelques heures. Retire-le du circuit.

Brognola soupira :

— D'accord avec toi, Mack. Seulement, il y a un hic.

— Quoi ? Tu ne peux pas le contacter ?

— Le dernier coup de fil qu'il m'a donné remonte à ce matin, 11 heures. Il m'annonçait qu'il prenait l'avion pour Las Vegas en compagnie de plusieurs lieutenants de Castellano, pour une affaire de gros sous. Il devait me rappeler dès son arrivée sur place, vers 3 heures de l'après-midi, mais je n'ai plus eu aucune nouvelle.

Ce fut au tour de l'Exécuteur de se ménager un temps de silence.

— Tu m'as entendu ? fit Brognola au bout de quelques secondes.

— Oui, Hal. Je réfléchissais. C'est bizarre que le staff de Castellano se rende dans le Nevada alors qu'un rassemblement de tous les gros cannibales est en train de se tenir au Montana. D'après Lansky, Castellano participe à la réunion, peut-être même est-il déjà là-bas, dans la montagne. Et sa troupe le suit toujours.

Le super-flic de Washington suggéra :

— Peut-être s'agit-il d'une diversion. L'énorme requin ne tient évidemment pas à ce qu'on sache où il va...

— Logique. Ce qui signifie aussi que Frank Vitali est déjà sur la touche. Ils l'ont laissé passer le faux renseignement, et maintenant ils le coinent. Et tu veux que je te dise aussi, Hal ?... Toi aussi tu es grillé. Les *amici* savent que nous sommes en connexion tous les deux.

— Non, c'est quasiment impossible. Il n'a jamais prononcé mon nom au téléphone, nous avons un code pour communiquer et nous avons toujours utilisé un scrambler. Ils ne peuvent pas être informés de nos contacts.

— Sauf s'ils l'obligent à parler. Tu sais aussi bien que moi qu'ils emploient des méthodes très persuasives. Personne n'y résisterait plus de quelques heures.

— Bon Dieu !

— En tout cas, même s'ils ne savent pas encore exactement qui est le contact de Frank, ils sont au courant qu'un agent fédéral à haut niveau est en relation avec moi. Comment expliquer autrement la petite fête qu'ils m'ont réservée à Stockett ?

— Ça ne prouve rien. On peut supposer aussi que les *amici* ont monté le coup depuis A jusqu'à Z et qu'ils ont répandu le bruit un peu partout en se disant que ça finirait forcément par aboutir dans les bonnes oreilles.

— Ça ne cadre pas avec ce que prétend David Lansky, rétorqua Bolan.

— Après ce qui s'est passé, tu accordes du crédit à ce type ?

— Dans une certaine mesure. Le baratin s'appuie toujours sur une part de vérité.

— Et tu crois vraiment à ce grand rassemblement dans la montagne ?

— Je ne formule aucune hypothèse, Hal. Je verrai sur place.

— Et si c'était une opération montée pour te coincer ?

— Uniquement pour me piéger ? Ça me paraît disproportionné.

— Pas pour moi. Ça fait très longtemps qu'ils cherchent à t'avoir. Tu sais quel est actuellement le montant de la prime promise pour ta tête ?

— Je suis au courant.

— Penses-y. Penses-y très fort, Striker. J'ai une très sale impression.

— Je ferai gaffe. Autre chose : as-tu entendu parler d'un certain Carlo Garcia ?

La réponse fut immédiate :

— Oui. C'est un malfrat qui nous refile de temps en temps des tuyaux sur l'Organisation. Quand je dis « nous », je parle du département 128.

Le département 128 était spécialement chargé de recueillir des informations dans le cadre de la lutte contre le Crime Organisé. Bolan demanda :

— Est-il en rapport avec Frank ?

— Ça, je l'ignore. Si c'est le cas, il ne m'en a jamais parlé. Pourquoi ?

— Apparemment, c'est par ce type que le message a abouti chez toi à travers Frank. Curieux, hein, qu'il n'ait pas contacté directement le département 128...

— Oui, fit Brognola, dubitatif. Plus je réfléchis et plus je me dis que cette affaire sent très, très mauvais, si tu vois ce que je veux dire. Apparemment, les *amici* savaient précisément par quel canal diriger leur démarche. S'ils t'attendaient à Stockett, ils penseront évidemment que tu vas remonter le courant jusqu'à eux. À ta place, je laisserais

tomber. Ces types sont d'immondes salauds, mais ils ne sont pas stupides.

— Je ne les mésestime pas. Je vais d'abord jeter un coup d'œil prudent du côté de Teton Peak.

— Toi, prudent ?

— Bien sûr, tu me connais, sourit Bolan.

— Teton Peak, c'est quoi ?

— Un sommet dans les Rocheuses, à un peu plus de deux mille sept cents mètres de hauteur.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Lansky m'en a parlé. S'il dit vrai, je ne peux pas laisser passer l'occasion.

— Et dans le cas contraire ?

— J'ai ma petite idée sur la question, Hal. Ne te casse pas les méninges.

Brognola toussota et enchaîna d'un ton badin :

— Quel temps fait-il au Montana ?

— Ça ressemble à la banquise.

— Tu te sens chez toi, quoi !

Bolan eut un petit rire glacé :

— Je vais m'efforcer de faire monter la température. Et de ton côté, ça va ?

— Avant ton appel, ça allait à peu près. J'arrivais à dormir trois ou quatre heures par nuit, c'était Byzance !

— Les jours passent et ne se ressemblent pas.

— Comme tu dis. Je me demande quand on pourra enfin vivre des jours meilleurs. Indépendamment de la mafia, tout va de travers et pas seulement chez nous. C'est le monde entier qui semble pris d'hystérie. Plein de petits pays se cognent dessus, des scandales éclatent partout, les politicards de tous crins se remplissent les poches au détriment des contribuables et les gens ne croient plus en rien. Il y a plein de SDF qui crèvent de faim, de froid ou de désespoir, de gens qui ne savent même plus comment donner à manger à leurs gosses...

— Ouais, je sais. Le temps des loups et des vaches à lait arrive bientôt à son apogée. C'est assez cauchemardesque.

— Tu crois aux prédictions de malheur qu'on entend parfois ?

Bolan ricana.

— Pas plus que toi. L'arrivée de l'an 2000 ne changera pas grand-chose à la folie de la société, Hal. Ce qu'il faudrait changer, c'est la

façon de penser et de vivre de certains cannibales qui se goinfrent au détriment des gens normaux. Mais ça, je crois hélas que ce n'est pas possible.

— Tu sais... Il m'arrive de croire que ce ne serait pas forcément un mal que la société actuelle s'effondre complètement. Elle ressemble un peu trop à un château de cartes prêt à s'écrouler et dont on maintient constamment l'équilibre avec des bouts d'allumettes.

— Tu n'as pas l'air d'avoir le moral.

— Ça va passer. Mais parfois je me dis que j'ai un peu trop de chance par rapport à certains qui vivent dans la merde et qui imaginent leur lendemain comme un enfer. Bon, parlons d'autre chose...

— Je n'ai plus tellement le temps de parler, Hal.

— Tu ne vas quand même pas foutre ton nez dans les Rocheuses en pleine nuit ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Alors ?

— Alors rien. Je vais tenter de voir un peu plus clair dans la situation avant d'escalader la montagne.

— Essaie de me tenir au courant, de mon côté j'aurai peut-être du nouveau.

— J'essaierai... J'ai aussi un service à te demander au sujet de Lansky.

— Tu veux que je le mette en conserve ?

— Ça m'arrangerait. Mais tâche que ce soit fait discrètement.

— Je vais m'en occuper. Où est-ce ?

— À la sortie de Black Eagle, une centaine de mètres en retrait de la Nationale 87 et tout près de Sulphur River. C'est un bungalow de bois avec une vieille charrette abandonnée sur le chemin d'accès.

— O.K.

— N'informe pas tes gars de la nature du colis qu'ils auront à prendre en charge.

— Il me faudra bien un nom...

— Eh bien... Prattler, par exemple. Andy Prattler.

— C'est tout à fait dans le ton, rigola Brognola.

— Ne traîne pas. Et si Frank t'appelle, dis-lui qu'il se casse en vitesse avant que la gueule du fauve se referme sur lui. Bye.

Bolan éteignit son radiotéléphone et réintégra le bungalow. Lansky était assis à même le parquet contre le radiateur où son bras

était attaché, l'œil morne et la bouche amère.

— On va venir te chercher, David.

— Pour aller où ?

— Dans une planque où tes copains ne pourront pas te retrouver.
Ça te va ?

— Tout ce que je demande, c'est d'être en sécurité.

— Tu as des papiers d'identité sur toi ?

— Dans la poche de ma veste.

L'Exécuteur se pencha pour le fouiller et inspecta brièvement une carte d'identité libellée au nom de David Lanzman. L'empochant, il précisa :

— Désormais, tu t'appelles Andy Prattler. C'est ce que tu répondras aux types qui vont t'embarquer.

— Vous trouvez ça drôle ?

— Prattler te convient particulièrement, non ?

— Mon cul ! Vous faites une grossière erreur en croyant que je vous ai raconté des conneries.

— Je te laisse le chauffage, ajouta Bolan avec un sourire. N'oublie pas de l'éteindre en partant.

Il quitta la maison de bois pour aller lancer le moteur de la Transam. Le pot d'échappement cracha un énorme nuage de condensation lorsqu'il accéléra pour rejoindre la Nationale 87.

Contrairement à ce que craignait Harold Brognola, Bolan n'allait pas se lancer à corps perdu dans la gueule puante du monstre. Même si un second traquenard l'attendait dans la montagne, il devait malgré tout s'y rendre, mais il avait l'intention de mettre un maximum d'atouts de son côté.

Le sanglant affrontement de Stockett lui avait fait comprendre l'importance des forces mafieuses dans le Montana. Qu'est-ce que les cannibales avaient à cacher de si important, au point de tendre une embuscade à l'Exécuteur ? Ils n'avaient quand même pas monté toute cette combine dans le seul but de piéger l'Exécuteur ! Et si cela était ?...

C'était paradoxal : le Syndicat du Crime organisait une rencontre au sommet, choisissait un coin tranquille pour y être à l'abri, et en même temps on attirait Bolan sur les lieux dans un guet-apens !

Tout en conduisant la Transam vers Great Falls, l'Exécuteur fit une petite grimace dans l'obscurité de l'habitacle. Paradoxe, la situation ? Non, elle était carrément invraisemblable. En tout cas, il était bien décidé à l'examiner de tout près, crédible ou pas.

CHAPITRE VII

David Lansky avait été le principal lieutenant d'Andy Sangallo, un *capo* mafioso qui avait survécu aux guerres rivales, aux descentes de police et aussi à l'Exécuteur lorsque celui-ci était venu à Los Angeles au début de sa guerre contre le Crime Organisé. À cette époque, Sangallo s'était sagement mis au vert pour reparaître ensuite sur le théâtre de ses anciennes crapuleries. Assez vite, il avait rebâti un petit royaume en faisant tout d'abord du fric avec le plus vieux métier du monde, recrutant des prostituées ou les piquant à des maquereaux de second ordre qui avaient profité de son absence pour faire leurs choux gras.

Sangallo était ensuite passé au régime supérieur en s'attaquant au trafic de la came, puis il avait installé plusieurs sociétés d'apparence légale : agences immobilières et de financement, cabinets d'assurance, bureaux de courtage. Toutes ces officines n'avaient pour but véritable que de flouer les clients aisés qui avaient eu la malchance de venir se jeter dans ses filets.

Selon une fiche du FBI que Brognola avait lue à Bolan, David Lansky bossait avec Sangallo depuis au moins six ans et l'avait accompagné dans la plupart de ses magouilles. C'était lui qui était chargé de rabattre les plus gros clients potentiels, de les séduire en les emmenant dans des clandés de luxe ou des boîtes à partouze, puis de les menacer lorsqu'ils se montraient récalcitrants après avoir découvert qu'ils avaient été escroqués.

Bolan s'était fait une opinion assez précise de la psychologie des deux truands. Il lui apparaissait donc invraisemblable que Sangallo ait roulé son *sotto-capo* puis cherché à s'en venger, alors que celui-ci lui était tout dévoué et lui rapportait gros.

Avant de pénétrer sur un terrain vraisemblablement truffé de mines, il voulait en savoir un peu plus sur la nature du danger. Aussi décida-t-il d'envoyer un ballon-sonde du côté d'Andy Sangallo.

À l'approche de Great Falls, il stoppa sa voiture sur le parking d'un restaurant routier et composa sur son radiotéléphone le numéro du *capo*. Après plusieurs sonneries, une voix rocailleuse se manifesta :

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

— Andy ?

— Qui le demande ?

— David. C'est toi, Andy ? fit Bolan en imitant les intonations de Lansky.

— Merde ! Où es-tu ?

— Y a eu un gros problème.

— Ouais, je sais.

Il y eut un temps mort pendant lequel Sangallo respira bruyamment puis toussota avant de demander d'un ton méfiant :

— Comment tu t'en es sorti ?

— Je me suis cassé à la sortie de Stockett pendant que ce fumier se castagnait avec les autres. J'ai eu un putain de bol.

— Heu... Il t'a posé des questions, bien sûr ?

— Évidemment.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Ce qu'il fallait, rien d'autre.

— T'es sûr ?

— Enfin, merde !

— Dis donc, t'es enrôlé ?...

— Je m'en suis pas vraiment tiré indemne, tu sais.

— Bon, d'où est-ce que tu m'appelles ?

— D'un routier entre Tracy et Great Falls, ça s'appelle Sunny Lounge. Mais y a un problème. Je me suis tiré à pied, j'en ai plein les pompes et je suis sûr que ce salaud est sur ma trace.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? fit Sangallo.

— J'ai revu sa bagnole à Tracy. Il roulait doucement comme s'il cherchait quelqu'un. J'ai eu que le temps de me planquer.

— O.K. Tu bouges surtout pas, hein ! J'vais envoyer quelqu'un pour te récupérer.

— D'accord, mais faut pas traîner. J'ai pas envie qu'il pointe ses sales pattes par ici.

— Joue pas au con, David. Je fais tout ce qu'il faut, ça va pas traîner.

La communication fut coupée. À présent, il suffisait d'attendre pour voir ce qui allait se passer. Relançant le moteur du véhicule, Bolan le conduisit jusqu'à l'embranchement d'un chemin de terre qu'il avait remarqué en venant, y engagea la Transam en marche arrière et s'arrêta de façon à pouvoir observer le petit restaurant et ses abords.

La discussion qu'il venait d'avoir avec Sangallo le confortait dans

son opinion. Lansky était bien de mèche avec les autres gros requins et tout avait été savamment orchestré pour tendre une embuscade à l'Exécuteur. Dans le moindre détail et en prévoyant un possible échec à Stockett. En effet, si le *sotto-capo* en cavale n'avait pas détalé comme un lièvre pendant le second affrontement, c'était tout simplement pour capter la confiance de Bolan et lui refiler les tuyaux crevés.

Dès qu'il avait repéré les tueurs sur place, il avait envisagé une indiscretion de part ou d'autre, et Lansky avait tout fait pour lui en donner confirmation. Il avait joué le jeu avec agilité, sans trop en faire et en se profilant comme une victime de l'Organisation.

Pourtant, c'était à présent très clair : la mafia voulait inciter l'Exécuteur à aller faire un tour du côté de Teton Peak.

Eh bien, soit ! Mack Bolan allait jeter un coup d'œil dans les Montagnes Rocheuses. Malgré ses cogitations, il n'avait pas encore trouvé de réponse satisfaisante à la question qu'il se posait : pour quelle obscure raison cherchait-on à l'attirer là-bas, contre toute logique ? Pour tenter de le neutraliser définitivement ? Ça semblait illogique. Le syndicat du crime n'allait pas monopoliser tous ses effectifs dans le seul but de coincer l'Exécuteur, même si celui-ci les harcelait continuellement. Ces types-là pensaient avant toute chose à faire du gros pognon.

Après tout, on verrait bien. Ce serait sans doute sur place qu'il trouverait la réponse qui le tenaillait.

Pendant un peu plus d'une demi-heure, pourtant, ses pensées glissèrent d'une hypothèse à une autre. Il examina différents cas de figures possibles, calcula les probabilités pour que celles-ci interviennent réellement en fonction de la mentalité et de la psychologie des mafiosi, puis un bruit de moteur le tira de ses réflexions. Ce n'était qu'un client du restaurant qui s'en allait à bord d'une camionnette vétuste. Mais, quelques minutes plus tard, ce fut le bruit feutré d'un moteur puissant qui le mit en alerte.

Une grosse Mercedes noire passa au ralenti devant le restaurant routier, comme si son conducteur voulait en observer les abords, roula encore une centaine de mètres et s'arrêta sur le bas-côté de la nationale.

Bolan avait noté la courte antenne FM à l'arrière du toit et observé une seule silhouette dans l'habitacle. Il sortit un radio-scanner du vide-poches et le brancha en mode recherche multifréquence.

Ensuite, une Ford bleu sombre s'annonça en provenance de Great Falls, décéléra à l'approche du Sunny Lounge pour venir stopper en bordure du parking de terre. Cette fois, cinq silhouettes étaient visibles en contre-jour dans la lumière de l'enseigne. Cinq costauds

dont trois mirent pied à terre pour inspecter les lieux, des petits P.M. tenus à bout de bras. Puis, tandis que le chauffeur restait au volant, un quatrième sortit à son tour, jeta un regard circonspect autour de lui et pénétra dans le routier.

Pour une simple récupération, ils étaient un peu trop nombreux et trop bien armés. Sangallo avait-il décidé l'assassinat de son *sotto-capo* après s'être servi de lui ? Subissait-il la pression des autres gros requins qui le chapeautaient ou agissait-il de son propre chef ?

Ces cinq types étaient manifestement des tueurs, des hit-men envoyés sur place avec une consigne précise.

En tout cas, ils faisaient chou blanc. Le mafioso ressortit vivement du restaurant et fit un signe aux autres qui se déployèrent pour examiner le parking puis l'arrière de l'établissement. Une minute plus tard, ils réapparurent et un bref conciliabule eut lieu avant qu'ils réintègrent la Ford.

Le scanner émit un petit bip sur les genoux de Bolan et une voix rauque passa dans le haut-parleur :

— Sonny, tu m'entends ?

— Oui, répondit aussitôt une seconde voix aux inflexions dures. Tu l'as vu ?

— Négatif. Ce con s'est planqué ou alors il nous a monté un turbin.

— Ça ne colle pas avec ce qu'il a annoncé au téléphone.

— Tu crois que la grande ordure en noir l'aurait coincé avant qu'on arrive ?

— C'est pas impossible.

— J'ai questionné les loufiats du resto, ils disent qu'ils n'ont pas vu de mec correspondant à la description de David.

— Merde.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, Sonny ?

— Vous rentrez. Mais n'allez pas bringuer, je veux que vous soyez disponibles immédiatement si j'ai encore besoin de vous.

— O.K. On y va.

Le scanner se tut. Là-bas sur le parking, il y eut un ronflement de moteur tandis que la Ford manœuvrait rapidement pour se placer dans l'axe de Great Falls. Trente secondes plus tard, ses feux rouges disparurent dans un virage. La Mercedes, elle, n'avait pas bougé. Et, de nouveau, le scanner détecta une émission.

— Andy ?

Après un court flottement, un interlocuteur s'annonça :

— C'est toi, Sonny ?

— Oui. On l'a pas trouvé.

— Tu déconnes ?

— Il n'est pas là et personne ne l'a vu, c'est certain. Je pense qu'il a compris, il se méfie. Il a dû téléphoner d'autre part.

— Possible.

— T'es certain que tu lui as pas donné l'éveil ?

— Bien sûr. Et il n'avait aucune raison de se méfier.

Un ricanement fusa dans l'appareil d'écoute.

— Je te crois. Qu'est-ce que ça te fait d'ordonner qu'on liquide ton vieux pote ?

— Me fais pas chier avec ça, Sonny. Tu sais bien ce qu'il m'a fait.

— Ouais. Je blaguais. Il ne pourra pas aller bien loin, on a des rabatteurs dans toute la région.

— Ne me laisse pas sans nouvelles, hein !

— Compte sur moi.

Ce fut tout. Un instant plus tard, la Mercedes quitta son stationnement pour s'engager sur la chaussée, dans la même direction que la Ford. Bolan lança également son moteur, lui laissa prendre une avance confortable avant de s'accrocher à son sillage.

Il y avait donc du vrai dans ce que Lansky lui avait affirmé. Peut-être avait-il été pris la main dans le sac de son boss et celui-ci lui avait mis le marché en main : coopérer ou se retrouver au fond d'une rivière dans un cercueil en ciment. Mais Sangallo était beaucoup trop éloigné pour que Bolan aille lui poser la question, et c'était d'ailleurs maintenant sans grande importance.

Il suivit la Mercedes de loin jusqu'aux abords de Great Falls, s'en rapprocha ensuite pour ne pas la perdre dans le dédale de rues qu'elle emprunta en roulant assez vite. Enfin, le véhicule stoppa devant un petit bar à l'aspect coquet dans la 10^e Avenue. Sonny en descendit en remontant le col de son manteau, souffla un gros nuage de condensation devant lui et poussa la porte du bar.

Bolan avait reconnu le type : Sonny « Missouri » Putnam, un tueur sous les ordres des frères Sanguini. Il l'observa à travers une grande vitre en façade depuis le trottoir opposé. Putnam s'était assis sur un tabouret devant le comptoir et portait un verre à sa bouche tout en discutant avec le serveur. Une fille blonde avec un large décolleté et des hanches ondulantes s'était approchée de lui et lui caressait la cuisse. Une dizaine d'autres clients occupaient l'établissement discutant, buvant ou jouant aux cartes.

Deux à trois minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passe, puis le tueur donna une petite claque sur les fesses de la fille qui le quitta pour disparaître par une porte au fond de la salle, derrière laquelle il y avait un escalier. Putnam vida son verre, alluma une cigarette et se dirigea ensuite vers le passage emprunté par la blonde.

Bolan lui laissa un peu de temps d'avance avant d'entrer dans les lieux. Il y faisait bon par rapport à l'atmosphère glacée de l'extérieur. Bon nombre de *clients* relevèrent la tête pour observer son arrivée, pour la plupart de petits truands à la sauvette, d'après leur dégainé et leurs airs sournois. Bolan connaissait bien cette race de petits rongeurs qui vivent dans l'ombre des plus gros rapaces dans l'espoir de récupérer quelques restes.

Le serveur lui jeta un coup d'œil acéré lorsqu'il s'approcha du comptoir.

— Il est là-haut ? dit Bolan d'un ton cassant.

— Heu, qui ça ?

— Bill Clinton, bien sûr.

— Qui ?

— Arrête de jouer au crétin, j'te parle de Sonny.

Après un coup d'œil vers la porte, le barman reporta son attention sur l'arrivant et marmonna :

— Il veut pas être dérangé.

— Tu veux dire qu'il est avec une pouffe ? grinça Bolan.

— Eh bien...

— Je monte lui parler. Arrange-toi pour que personne ne vienne nous casser les pompes. J'te rends responsable.

Après une hésitation, le type demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ? Y aurait quelque chose de...

— Ferme ton clapet, connard, et fais ce que je te dis. Pigé ?

L'autre déglutit et jeta un regard circulaire dans la salle, comme s'il quêtait une aide quelconque. De nouveau, son regard rencontra celui de son vis-à-vis et il baissa les yeux, mal à l'aise.

— Oui, m'sieur. Pigé.

Après un clin d'œil, Bolan se dirigea vers la porte au fond de la salle, sentant sur sa nuque de multiples regards curieux ou inquiets.

CHAPITRE VIII

En haut de l'escalier, il déboucha sur un palier minuscule, s'avança dans un couloir qui lui faisait face et desservait trois portes. Il choisit la dernière à droite d'après les sons qu'il perçut à travers le battant, tourna doucement la poignée et ouvrit d'un coup.

C'était une chambre surchauffée et meublée sommairement comme la plupart des chambres de passe. Sonny Putnam était torse nu, montrant une poitrine étonnamment velue. Son arme, un automatique .45, était posée sur le lit et le holster qui l'avait contenue accroché au dossier d'une chaise. La blonde, elle, s'était déjà aux trois quarts déshabillée, elle portait encore des bas retenus à ses cuisses par un porte-jarretelles. Ses gros seins laiteux pendaient devant elle comme deux ballons de baudruche qu'elle tenait à pleines mains pour les faire admirer à son partenaire.

Le mafioso commençait à défaire son pantalon quand l'Exécuteur fit irruption dans la pièce. Il pivota vivement, faisant face, puis bondit vers le lit pour s'emparer du .45, mais Bolan était déjà sur lui, lui plaquant d'une main la tête sur l'oreiller et de l'autre lui enfonçant le silencieux du Beretta entre les dents.

— Pas un son, Missouri, lui conseilla-t-il d'une voix grondante. Tu cries ou tu bouges seulement d'un poil et je te fais sauter le caisson.

De l'autre côté du lit, la prostituée avait ouvert la bouche et fixait la scène avec des yeux exorbités, les mains toujours en coupe sous ses gros seins.

— Tu as compris ?

Putnam baissa deux fois les paupières en signe d'assentiment. Il avait parfaitement compris la situation.

— Dis à la fille de se tenir tranquille.

Le Beretta se dégagea à peine de la bouche du tueur pour lui permettre d'articuler quelques mots.

— Fous-nous la paix, Sally, y a sûrement maldonne quelque part.

— Il n'y a pas maldonne, le détrompa Bolan. T'es mal barré, c'est tout.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que vous me voulez ? crachota le

mafioso.

— Te poser quelques questions. Tu y réponds sans problème et je te laisse tranquille. Sinon tu y passes. O.K. ?

— Pose-les toujours.

Au brusque raidissement du tueur, Bolan comprit que Sonny Putnam n'était pas un voyou à la petite semaine comme ceux qui jacassaient et se soûlaient en bas. C'était un dur, un mauvais, un être d'une férocité inouïe qui avait plus de crimes et de meurtres à son compte que la plupart des autres buteurs de la mafia. Ce n'était pas pour rien que les frères jumeaux Frank et Jake Sanguini l'employaient pour le compte d'Ange Castellano.

— Qu'est-ce que tu fabriques au Montana, Missouri ?

— Je suis venu pour baiser, rétorqua Putnam. Ça se voit pas, non ? On m'a dit que j'y trouverais les plus belles pouffes du pays.

— Je vois que tu n'as pas très bien pigé la question, fit Bolan.

Le Beretta disparut un très court instant du champ visuel du mafioso qui ferma les yeux, s'attendant sans doute à prendre une balle quelque part dans le corps. Mais rien ne se produisit. Quand il les rouvrit, il vit de nouveau le trou noir de l'automatique tout près de lui, ainsi qu'un petit objet métallique rond posé sur l'oreiller.

— Tu sais ce que c'est ?

— Non. C'est une pièce étrangère ?

— Regarde mieux.

Relevant un peu la tête, il fixa l'objet bizarre et ses yeux se voilèrent tandis que ses dents grinçaient.

— C'est une putain de médaille, articula-t-il avec difficulté.

— Une médaille Marksman. Maintenant, tu y es tout à fait ?

— J crois bien, oui. Qu'est-ce que tu me veux, Bolan ? On te cherche partout, t'as aucune chance de te tirer.

— Ouais. Mais je m'en suis tiré. Et je t'ai trouvé. Je te repose la question : qu'est-ce que tu magouilles au Montana ?

— On m'a envoyé.

— Qui ?

— Le boss.

— Castellano ?

— Vous le savez bien !

— Et les frères Sanguini ?

— Es ne sont pas ici.

— Tu veux dire, pas à Great Falls ?

— Ouais, c'est ça.

— Alors, où ? Mâche pas tes mots ou tu vas déguster quelque chose d'indigeste.

— Je crois qu'ils sont au Nevada.

— À Vegas ?

— Ça doit être ça, ouais.

— C'est eux qui m'ont envoyé tous ces petits gars à Stockett ?

— Ces mecs dépendent d'eux, ouais, mais on ne savait pas que ce serait toi qui viendrais.

— Ils attendaient qui ?

— J'en ai aucune idée. Je suis pas dans le coup à ce sujet.

L'Exécuteur relâcha légèrement la pression du Beretta sur la joue du tueur.

— Tu t'entends bien avec Sangallo, on dirait ?

— On m'a dit de me mettre en relation avec lui. C'est simple.

— Pour liquider David Lansky ?

— Ah ! T'es au courant ?

— De beaucoup d'autres choses aussi. Je veux t'écouter me les raconter à ta manière. Qu'est-ce que Sangallo concocte avec Ange Castellano ?

— Comment est-ce que je le saurais, bon Dieu !

— Laisse Dieu tranquille. Parle-moi plutôt de Carlo Garcia.

— Qui est ce mec ?

— Tu ne le sais vraiment pas ?

Le mufler du Beretta s'appuya durement sur la joue du buteur.

— Heu, attends !... J crois que c'était un pote à Lansky. Oui, c'est ça, il bossait avec lui pour le compte de Sangallo.

— Pourquoi en parles-tu au passé ?

— J'ai entendu dire qu'il s'est fait rectifier, paraîtrait que c'était une balance.

— Il marchait avec les flics ?

— Faut croire ! En tout cas, c'est ce que j'ai entendu.

— Tu entends beaucoup de choses, on dirait. Tu sais peut-être aussi quelque chose sur les nouveaux accords entre l'Est et l'Ouest ?

Un sourire flotta sur le visage buriné de Putnam.

— Ça, tout le monde est au courant qu'ils cherchent à se réconcilier. Il y a déjà un bon moment qu'ils y pensent. Mais c'est quelque chose d'assez compliqué et je cherche pas à en savoir trop,

vous comprenez...

— En fait, tu ne sais pas grand-chose, ricana Bolan.

— C'est vrai. Je fais qu'obéir aux ordres qu'on me donne. Il arrive que j'entende des bruits à droite et à gauche, mais ça s'arrête là.

— Et d'après les bruits que tu entends, qu'est-ce qui se passe du côté de Teton Peak ?

— Où ça ?

— Tu m'as entendu. Teton Peak.

— J'ai jamais entendu ce nom-là !

— Vraiment ?

— J vous assure.

Le truand s'était raidi, sa respiration devenait courte et des gouttes de sueur apparurent soudain sur son front.

— Personne ne m'a rien dit à ce sujet et j'ai rien entendu.

— Tu penses que je vais gober ça ?

— Vous pouvez me foutre une bastos dans la tête, ça changera rien.

— Si. Pour toi ça change tout, répliqua Bolan.

Le Beretta toussa et la tête du mafioso s'orna d'un gros trou bien rond et bien rouge tandis que l'arrière de son crâne explosait sous la poussée de la 9 mm Parabellum. Une partie de sa cervelle se répandit sur l'oreiller et ses jambes recroquevillées retombèrent mollement à plat.

Bolan se redressa et alla ouvrir la fenêtre de la chambre, laissant entrer une grosse bouffée d'air glacial. Il promena un bref regard en contrebas avant de reporter son attention sur la blonde. Elle n'avait pas bougé, paraissait pétrifiée, mais il la sentait prête à hurler. Il replaça le Beretta dans son holster spécial, sous son trench-coat, lui ordonna sèchement :

— Mettez quelque chose sur vous et cassez-vous.

— J peux... j peux partir ? bégaya-t-elle. Vous n'allez pas me faire du mal ?

— Allez planquer vos fesses ailleurs, ajouta-t-il en enjambant le rebord de la fenêtre.

Cinq mètres plus bas, il y avait une petite cour parcimonieusement éclairée par la lumière provenant d'une porte-fenêtre au rez-de-chaussée. Des poubelles y étaient entassées et l'on devinait un passage entre deux murs, qui donnait vraisemblablement accès à la rue. Pendant que la fille enfilait précipitamment sa robe, Bolan se suspendit à l'appui de fenêtre et se laissa tomber dans le vide. Il se

reçut soudainement sur un sol cimenté, s'orienta pour retrouver le passage qu'il avait aperçu d'en haut. Quelques instants plus tard, il déboucha comme il l'avait prévu sur le trottoir de la 10^e Avenue, à une vingtaine de mètres de l'entrée du bar.

Alors qu'il s'installait au volant de la Transam, il entendit des glapissements étouffés. La prostituée venait de faire une entrée intempestive dans la salle du bar et rameutait les voyous qui s'y cramponnaient. Déjà, des silhouettes se levaient pour s'engouffrer par l'escalier.

Sans hâte, Bolan fit décoller son véhicule du trottoir et s'éloigna dans la rue.

Sonny Putnam avait été durant toute sa vie une ordure capable des pires atrocités, mais il n'en était pas moins un simple sous-fifre à la botte des pontes de la mafia. Ainsi que l'Exécuteur s'y était attendu, il ne lui avait livré que des informations fragmentaires et sans grande portée apparente. Néanmoins, il y avait certains éléments intéressants à tirer de ses réponses nébuleuses.

D'abord, les frères Sanguini participaient à l'opération en cours, et Bolan savait que ces deux-là n'apparaissaient que dans le cadre de très grosses magouilles, afin d'assurer sécurité et tranquillité. Ensuite, il y avait l'information concernant Carlo Garcia qui s'était fait liquider par ses pairs après avoir servi d'entremetteur entre David Lansky et l'agent fédéral Frank Vitali. Après usage, l'Organisation ôtait les pions intermédiaires devenus éventuellement dangereux. Même chose pour Lansky qui avait lui aussi échappé de peu à un contrat de meurtre, bien qu'il eût joué le jeu de Sangallo, son boss. Manifestement, ce dernier avait partie liée avec Castellano. N'était-il considéré par l'immonde requin de New York que comme un simple pion nécessaire ? En tout cas, il y avait déjà un accord solide entre la côte Ouest et la côte Est, c'était certain.

D'après ce que l'Exécuteur avait entendu depuis son arrivée, la *Cosa Nostra* voulait se restructurer mais, en même temps, cloisonnait ses diverses composantes, mettant certains dans la confiance tout en laissant ignorer aux autres « associés » la vraie nature de l'opération en cours. La main gauche ignorait ce que faisait la main droite du même corps.

Et puis, toujours selon Putnam, les frères Sanguini s'étaient rendus à Vegas, dans le Nevada, État depuis lequel ils dirigeaient à distance toute une armée de flingueurs comme ceux qui avaient participé à l'embuscade de Stockett. Frank Vitali était soi-disant lui aussi à Las Vegas en compagnie d'une grande partie du staff d'Ange Castellano. Bizarre, non, alors qu'une importante réunion mafieuse était en train de se tenir au Montana !

Que tout cela était étrange ! Les grosses têtes de la mafia avaient-elles perdu les pédales au point de s'embrouiller ainsi ? Bolan eut un rire muet en se dirigeant vers Cascade, à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Great Falls. Sûrement pas. Ange Castellano et ses ignobles associés avaient suffisamment prouvé qu'ils savaient très bien ce qu'ils faisaient.

L'Exécuteur savait aussi ce qu'il faisait. Tout le monde le savait. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sensation désagréable. La situation dans laquelle il s'enfonçait lui paraissait d'heure en heure de plus en plus nébuleuse, de plus en plus vicieuse.

Les Montagnes Rocheuses seraient-elles son ultime étape ? Il soupira. La considération n'était pas nouvelle en soi. Il le savait, chaque pas qu'il accomplissait dans sa guerre contre le Crime Organisé le rapprochait un peu plus de sa tombe.

CHAPITRE IX

Il était 1 h 10 du matin quand Mack Bolan arriva à Cascade où il avait garé son gros char de guerre. L'engin l'attendait sur un terrain de caravanning désert, à l'ouest de la ville. Avant d'arriver dans le Montana, l'Exécuteur l'avait maquillé pour lui donner l'aspect d'un mobil-home que certains chasseurs de gros gibier utilisent parfois dans ces régions arides. Certains panneaux latéraux avaient été changés et agrémentés de nombreux autocollants touristiques de divers États de l'Ouest et du Nord. Il avait collé à l'avant un plastique adhésif représentant une tête de bison et un autre à l'arrière figurant celle d'un cerf.

La couleur dominante de la carrosserie était claire, presque blanche, et les pare-chocs ainsi que les enjoliveurs étaient recouverts d'une peinture mate également claire.

Le pare-brise était légèrement teinté et les vitres de côté, le long des flancs, étaient polarisées, interdisant de voir ce qui se passait à l'intérieur. Elles étaient aussi suffisamment épaisses pour résister à l'impact des balles et des éclats de grenades.

Également à l'épreuve des balles, dix pneus de type « alvéolé » équipaient les six essieux du pesant engin. Le tout ne pesait pas moins de sept tonnes, mais un gros moteur Toronado développant près de cinq cents chevaux autorisait une vitesse de 150 km/h sur route et 80 km/h en parcours tout-terrain.

Long de 9,50 m pour 2,80 de large, ce nouveau char de guerre était le troisième véhicule offensif de Bolan, un engin hypersophistiqué bénéficiant des toutes dernières inventions scientifiques appliquées à l'armement militaire.

Bolan avait sciemment fait exploser le premier à New York, à l'époque déjà lointaine où il s'était laissé convaincre par Brognola d'abandonner sa croisade contre la mafia pour prendre la tête d'une équipe anti-terroriste. À cette période, l'Organisation de *Cosa Nostra* était officiellement considérée comme démantelée, voire quasiment anéantie, à la fois par les coups portés par Bolan et l'immense travail que le FBI avait réalisé sur le plan national.

Il avait alors dû changer d'identité et laisser les médias annoncer que l'Exécuteur avait péri dans l'explosion de son gros veau rugissant,

ainsi qu'il le désignait parfois en plaisantant. Mais l'hydre de *Cosa Nostra* avait resurgi de son infernal univers souterrain, s'était rapidement gonflée d'une nouvelle puissance, et Bolan avait laissé tomber la lutte officielle qu'il menait pour s'attaquer de nouveau aux *amici*. Il s'était rendu à l'évidence que le Syndicat du Crime constituait une menace infiniment plus dangereuse pour la nation que les terroristes.

Son deuxième engin d'assaut, conçu sur les mêmes critères que le premier, avait été détruit dans une embuscade en Sicile et avait failli servir de cercueil à Bolan qui s'en était tiré d'extrême justesse.

Le troisième et dernier spécimen dérivait d'un prototype initialement destiné à l'armée pour la surveillance des frontières. Mais d'obscurités volontés politiques avaient joué, dessaisissant du projet la société privée chargée de la conception de l'engin. Le contrat était devenu caduc et l'entreprise avait été contrainte de fermer ses portes. Harold Brognola était au courant des troubles agissements qui avaient conduit le projet au désastre et en avait informé l'Exécuteur. C'était donc sur ses conseils que Bolan avait pu devenir propriétaire du véhicule pour la modique somme de deux cent cinquante mille dollars. Aidé par le génial Gadgets, un ami du Viêt-nam et un compagnon de combat, il n'avait eu à déboursier que cinq cent mille dollars supplémentaires pour en terminer l'équipement avec pourtant les moyens les plus sophistiqués de la technique moderne.

Pour l'Exécuteur, se procurer une telle somme n'était pas très difficile. Lorsqu'il avait besoin d'argent, il dévalisait une banque de la mafia, interceptait des transferts de fonds illégaux ou pillait les coffres-forts de gros mafiosi trop confiants en leur sécurité.

La nouvelle base mobile opérationnelle de Mack Bolan possédait une supériorité indéniable par rapport aux anciens modèles, tout d'abord une portée de tir et une puissance de feu de loin supérieures.

En portée directe, une cible pouvait être anéantie jusqu'à six kilomètres grâce à des missiles logés dans une tourelle mobile escamotable, automatiquement réapprovisionnée en moins de huit secondes. La mise à feu des roquettes était réalisable manuellement ou automatiquement à travers un ordinateur de tir, même pendant le roulage sur un sol inégal. Un dispositif anti-roulis et anti-tangage stabilisait le gros véhicule en mode tout-terrain. En outre, le calculateur balistique prenait automatiquement en compte l'influence du vent, de la température, de la vitesse éventuelle de la cible et du char de guerre. Vingt roquettes de 75 mm étaient disponibles en permanence dans un container logé sous le toit, et quarante autres se tenaient en attente dans une petite soute, en compagnie d'autres munitions pour les différentes armes de l'Exécuteur.

En cas de combat rapproché, deux mitrailleuses Hotchkiss de calibre .50 protégeaient les flancs du véhicule ainsi qu'une troisième identique à l'arrière, toutes les trois déclenchables éventuellement depuis la cabine de pilotage par un mécanisme électrique. Les trois armes disposaient ensemble de six mille cartouches fixées sur des bandes dans des caisses métalliques. Par ailleurs, deux lance-grenades logés derrière les plaques latérales de blindage permettaient également de défendre une position à l'arrêt ou de mettre en place un rideau fumigène. Et, lorsqu'il convenait de nettoyer un terrain ennemi, un lance-flamme d'une portée supérieure à quatre-vingts mètres pouvait être mis en action.

En plus de son équipement offensif et défensif, l'énorme machine de guerre possédait un aménagement électronique ultramoderne. À l'avant, dissimulée dans le carénage du toit, une caméra vidéo permettait à l'Exécuteur d'observer avec précision un objectif à plus de quatre kilomètres de distance, grâce à un zoom de grossissement x32. Cette fonction était valable de jour comme de nuit, l'optique électronique utilisant les infrarouges passifs. La caméra était couplée à l'ordinateur de tir et lui fournissait les coordonnées nécessaires pour un axe de trajectoire balistique. À l'arrière, un second système de visée identique, monté sur une rotule, fournissait une vision panoramique de cent quatre-vingts degrés.

Quatre senseurs acoustiques complétaient l'équipement de détection et de visée pour capter des sons aussi faibles que celui d'une respiration à près d'un kilomètre. Là encore, le système était relié à l'ordinateur de tir et lui fournissait tous les renseignements nécessaires pour un impact précis.

Toujours dans le domaine du son, Bolan avait aussi la faculté de transmettre sa voix ou n'importe quel enregistrement à longue distance avec une précision stupéfiante. Ainsi, il pouvait se faire entendre d'une personne située à deux kilomètres et demi sans même que quiconque, dans un rayon de deux mètres, n'ait la moindre notion de ce qui se passait. Pour ce faire, il disposait d'un « canon acoustique » utilisant un double faisceau laser.

Quant aux transmissions radio, l'aménagement était poussé à l'extrême. De multiples possibilités s'offraient à l'Exécuteur, comme de communiquer instantanément avec n'importe quel point des États-Unis ou de l'Europe par l'intermédiaire des satellites de télécommunication, ou encore d'avoir accès aux banques de données les plus secrètes du pays.

En plus de l'ordinateur de combat et de celui prévu pour l'analyse, le codage et le décodage des radiocommunications, un computer était réservé à la navigation du véhicule. Basé sur le principe du système

GPS, l'appareil restait en liaison permanente avec trois satellites géostationnaires et fournissait avec une précision de l'ordre de cinq mètres la position du char de combat, tant en coordonnées géographiques que sur une carte présente à l'écran.

Tous ces dispositifs et aménagements techniques constituaient le module opérationnel du van, un carré aux impersonnelles cloisons métalliques truffées d'appareils bourdonnants et clignotants, dans une atmosphère qui sentait l'électricité. Tout à l'arrière, un grand placard métallique accueillait l'arsenal de l'Exécuteur.

Enfin, une cabine de repos de neuf mètres carrés englobait deux couchettes et une cabine de douche ainsi qu'un coin kitchenette.

La cabine de pilotage, elle, ressemblait à n'importe quelle autre cabine de mobil-home. Et si d'aventure un curieux y avait jeté un coup d'œil indiscret, il n'aurait certes pas soupçonné ce que dissimulait le grand tableau de bord panoramique : autant de commandes camouflées que d'appareils capables de distribuer la mort à n'importe quel instant.

Bolan avait baptisé ce nouvel engin de combat : TACOM – Tactical Combat Module. Un atout décisif dans sa guerre quasi éternelle contre les mafiosi. Un atout pourtant dont il ne se servait pas systématiquement. D'une part, il ne voulait pas trop montrer son véhicule pour éviter de donner l'éveil aux *amici*.

Malgré un camouflage renouvelé à chaque opération, ces derniers auraient vite fait d'établir une relation et de lancer un mot d'ordre occulte. Ensuite, eu égard à son formidable pouvoir offensif, le TACOM ne pouvait intervenir tactiquement que dans des zones désertiques ou en tout cas loin de toute habitation « civile ». Lorsque les risques devenaient trop importants pour d'éventuels innocents à proximité, l'Exécuteur l'utilisait comme plate-forme logistique et moyen de communication.

Au Montana, cependant, le contexte à la fois géographique et tactique permettait de mettre en œuvre le « gros veau rugissant ». C'était dans cette optique que Bolan l'avait convoyé jusqu'à la petite ville de Cascade dans l'attente éventuelle d'un engagement en force.

L'enregistreur téléphonique avait fonctionné durant son absence et c'était tout frais, une dizaine de minutes à peine. Brognola l'informait que deux agents fédéraux en poste à Great Falls s'étaient assurés de la personne de David Lansky pour le conduire dans une planque secrète en dehors de l'État. C'était parfait de ce côté et Bolan ne jugea pas utile de rappeler le haut fonctionnaire de Washington.

Passant dans le module de repos, il but une tasse de café très fort tiré d'une Thermos, alla consulter l'ordinateur de navigation pour

étudier un trajet jusqu'aux Montagnes Rocheuses, puis il appela téléphoniquement plusieurs agences de location de voitures. Trois seulement sur les six qu'il contacta étaient ouvertes de nuit, et une seule possédait le véhicule qu'il voulait louer. Il dut communiquer le numéro de sa carte de crédit au type de permanence et accepter de répondre à diverses questions fastidieuses. La carte de crédit était évidemment établie sous un faux nom mais correspondait à un compte largement approvisionné. Quant aux renseignements qu'il avait délivrés, ceux-ci coïncidaient parfaitement avec une carte d'identité – factice également — achetée à un faussaire de New York.

Une fois les formalités accomplies, il prit place au volant et fit tourner le puissant moteur Toronado, lançant son engin de guerre dans le froid mortel de la nuit.

CHAPITRE X

Bolan roulait depuis une demi-heure et venait de dépasser Sun River sans avoir croisé le moindre véhicule. Il avait un peu l'impression de se trouver dans un autre monde. De la neige gelée s'amoncelait en congères sur les bords de la chaussée et des plaques de verglas scintillaient souvent dans le faisceau des phares. Mais l'énorme engin tenait bon la route à la vitesse de 80 km/h.

Un flash à la radio avait appelé les automobilistes à la prudence. D'après la météo régionale, une masse d'air en provenance du Pacifique allait réchauffer l'atmosphère au cours de la nuit et de nouvelles chutes de neige étaient à craindre. Ça n'avait rien d'inquiétant pour l'Exécuteur qui voyait surtout le mauvais temps comme un allié lors de ses d'affrontements avec les mafiosi. Il souhaitait néanmoins que la neige ne soit pas trop tôt au rendez-vous, car il voulait avant toute chose effectuer une reconnaissance de son prochain théâtre opérationnel.

Il alluma une cigarette, négocia en douceur un virage mal relevé et aperçut tout de suite après la silhouette engoncée dans un parka qui faisait de grands signes au bord de la route. Freinant doucement, il stoppa tout en observant soigneusement les alentours. Un peu plus loin, il y avait une voiture rouge en travers de l'accotement, dont l'avant était bloqué contre une congère.

Bien qu'il n'y eût aucun autre véhicule à proximité, Bolan était méfiant. Il se pouvait que le conducteur de la caisse rouge soit en difficulté, mais il n'excluait pas la possibilité d'une chausse-trape tendue par la mafia.

La silhouette solitaire s'approcha de la cabine du van en marchant prudemment sur la chaussée glissante. Malgré le gros vêtement molletonné qui estompait les formes, et un bonnet fourré, il était visible qu'il s'agissait d'une femme. Bolan abaissa la vitre de son côté.

— Vous allez à Choteau ? fit une voix légèrement enrouée par le froid.

— Je vais à Fairfield et peut-être à Choteau, répondit-il. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— J'ai dérapé sur le verglas dans ce virage.

— Je peux essayer de tracter votre voiture pour la dégager.

Elle hocha négativement la tête.

— Je crois que le train avant est faussé. En tout cas, je ne peux plus tourner le volant.

Bolan ouvrit sa portière et mit pied à terre en enfilant un gros blouson fourré. Puis il s'approcha de la voiture accidentée et en examina l'avant. Il y avait eu manifestement un choc assez rude. L'avant droit avait heurté une congère durcie par le froid et de la tôle était froissée. La roue de ce côté était de travers par rapport à l'autre. Il retourna près de la fille qui l'attendait sagement près du Tacom.

— Je vais vous déposer à Fairfield, lui dit-il. Demain matin, vous pourrez appeler une station de dépannage. Montez.

Après un petit signe de tête en guise de remerciement, elle alla prélever un sac de voyage à l'arrière de sa voiture. Puis elle se hissa sur le marchepied du van pour ouvrir la portière de cabine, s'installa sur le siège du passager et poussa un soupir.

— Ça fait plus de trois quarts d'heure que j'attends le passage de quelqu'un. Je commençais à croire que j'allais mourir de froid.

Bolan embraya doucement pour reprendre la route tout en lui jetant un coup d'œil latéral. Elle avait le nez et les joues rouges et ses cils portaient de minuscules cristaux de givre. Poussant le chauffage de la cabine, il lui conseilla :

— Enlevez ce gros duvet si vous voulez vous réchauffer.

De nouveau elle acquiesça muettement, défit le vêtement et ôta son bonnet. Une toison dorée s'épanouit sur ses épaules comme une cascade. À travers le pull qu'elle portait, on devinait des formes plus que suggestives. Un pantalon de ski moulait le galbe charmant de ses jambes qui s'enfonçaient dans des bottes de cuir. Malgré son visage rougi par le froid, c'était une fille magnifique.

— Votre caisse n'est pas équipée contre le mauvais temps, fit-il remarquer.

— Je sais. Mais je ne pensais pas rencontrer du verglas.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non. Je viens d'Elizabeth, dans le New Jersey.

— En voiture ? sourit Bolan.

Elle eut un petit rire cristallin.

— En avion, bien sûr. J'ai loué cette savonnette à l'aéroport de Helena.

Tiens donc ! La demoiselle venait de la côte Est pour s'enfoncer dans un trou perdu au fin fond du Montana en pleine nuit et par un

temps quasi sibérien...

— Je suis venue rejoindre mon père, ajouta-t-elle. Il est ingénieur en hydraulique en mission à Lakeside. Moi, je suis enseignante, j'ai profité d'une semaine de congé.

Après tout, c'était possible, il ne fallait pas voir partout l'ingérence des *amici*.

Ils roulèrent un bon moment en silence avant que Bolan alimente de nouveau la conversation :

— Vous êtes enseignante en quoi ?

— Je suis prof de gym. Et vous, vous faites du tourisme ? poursuivit-elle.

— En quelque sorte. Je suis venu chasser le gros gibier dans les Rocheuses.

— Vous paraissez drôlement bien équipé, fit-elle en promenant un regard ostensible sur l'ensemble de la cabine. Ce mobil-home fait bien dix mètres de long...

— À peu près.

— Il pourrait presque servir de maison.

— Ouais.

— Je parie qu'il y a une chambre à coucher et une cuisine.

— Exact.

— Je vous semble curieuse, n'est-ce pas ? C'est mon gros défaut.

— Il y en a de beaucoup plus gros.

— Sûrement. À part chasser, que faites-vous dans la vie ?

— Rien. Je vis de mes rentes et je passe mon temps à ramasser des auto-stoppeuses pour répondre à leurs questions.

Cette fois, elle rit franchement.

— Quel genre de gibier êtes-vous venu traquer ici ?

— Tout ce que je pourrai trouver d'assez gros pour remplir ce van.

— J'ai entendu dire que la chasse est sévèrement réglementée dans cet État.

— J'ai un permis spécial, rétorqua-t-il en dissimulant un sourire lugubre.

Après un nouvel instant de silence, elle annonça comme si c'était important :

— Je m'appelle Samanta, sans h. Samanta Mullighan. Et vous ?

— Glenn Keitcher. Et je suis de Buffalo, Wyoming.

Les plaques minéralogiques qui équipaient le mobil-home portaient effectivement la mention de l'État du Wyoming.

— Enchantée, répliqua-t-elle en lui tendant spontanément la main. Surtout qu'il fait meilleur dans ce tas de ferraille de luxe qu'en bordure de route. Je commence même à avoir un peu trop chaud.

D'un geste machinal, Bolan régla la climatisation sur une valeur moins forte et demanda :

— Vous comptiez traverser la montagne pour rejoindre Lakeside ?

— Non, j'avais l'intention de monter vers le nord jusqu'à Shelby et ensuite de piquer à l'est par Cut Bank et Columbia Falls. Ça fait un assez long trajet, mais c'est plus facile que par la montagne.

Ils dépassèrent la petite ville de Ashuelot endormie dans un complet black-out, puis Bolan fit observer :

— Quand je vous ai trouvée, vous n'étiez pas sur la route de Shelby. Celle-ci longe le pied des Rocheuses jusqu'à Browning.

— Oui, je me suis trompée à la bifurcation de Sun River. Mais en fait, c'est plus court de ce côté.

Il resta silencieux, méditant sur la réponse de la fille. Puis il se dit que, n'étant pas de la région, elle avait effectivement pu se tromper. Mais un petit doute persistait.

— Est-ce que les grèves de dockers continuent toujours dans le New Jersey ? questionna-t-il très naturellement.

— Quelles grèves ? À ma connaissance, il n'y en a eu aucune depuis plusieurs mois. Où avez-vous péché ça ?

À la connaissance de l'Exécuteur non plus, il n'y avait aucune grève dans l'État du New Jersey. Il lui avait tendu une perche vermoulue mais elle ne s'y était pas cramponnée. Une bonne chose.

— Une information à la radio, éluda-t-il, mais ils ont dû se tromper. Je peux vous amener plus loin que Fairfield. Jusqu'à Browning, par exemple.

— Ça, ce serait épatant. Je pourrai louer une nouvelle voiture là-bas et repartir aussitôt pour Lakeside.

— Il y a une condition.

D'un coup, elle se raidit et le regarda fixement.

— Ah oui ? Laquelle ?

Il lui sourit gentiment :

— Rendez-moi service à votre tour. J'ai loué un 4x4 à Fairfield. Si vous acceptiez de le conduire à Browning, ça m'arrangerait bien.

— C'est tout ?

— Qu'imaginiez-vous d'autre ?

Elle fit une grimace comique.

— J'aurais été très déçue que vous vous fassiez des idées... disons, plutôt dégueulasses. En temps normal, je ne fais jamais du stop.

— Rassurée, maintenant ?

— Oui... Mais vous allez vous aussi à Browning ?

— Bien entendu, on roulera en convoi. J'ai demandé à l'agence de location que le 4x4 soit équipé pour la glace.

— Il vous faut donc un second véhicule ?

— Celui-ci est trop gros et trop lourd pour les chemins de montagne. Trop voyant aussi, le gibier me repérerait de loin.

Elle hocha la tête :

— La montagne est complètement enneigée. Avec cette couleur claire, vous passerez plutôt inaperçu.

C'était aussi ce que souhaitait l'Exécuteur mais il ne voulait pas s'étendre sur le sujet.

— C'est d'accord ?

— O.K. ! Marché conclu.

Son acceptation arrangeait Bolan qui, ainsi, ne serait pas obligé de laisser son gros veau sur place pour prendre le volant du Ram Charger loué téléphoniquement. Son instinct de guerrier demeurerait toujours en éveil. Un minuscule carillon tintait quelque part dans sa tête tandis qu'une question revenait comme un leitmotiv : lorsqu'il avait trouvé Samanta Mullighan sur le lieu de son accident, pourquoi lui avait-elle tout de go demandé s'il allait à Choteau ? Choteau était en effet à peu près à mi-distance entre Great Falls et Browning. C'était aussi le point du trajet le plus proche de Teton Peak que l'on pouvait rejoindre de là en empruntant une voie secondaire non répertoriée mais qui figurait néanmoins sur la carte. Une coïncidence ? Peut-être. Mais l'Exécuteur se méfiait toujours des coïncidences, surtout lorsque la racaille mafieuse hantait les parages. Or, paradoxalement, la demoiselle semblait maintenant se réjouir d'aller à Browning...

Cinq minutes plus tard, ils arrivèrent à Fairfield qui sommeillait elle aussi dans une froide léthargie. Tout au long de l'artère principale qui traversait la petite cité, Bolan ne vit qu'une dizaine de fenêtres encore éclairées. L'agence de location ne fut pas difficile à trouver. Elle se situait tout en bout de rue et une enseigne lumineuse brillait comme une étoile au-dessus d'une façade à demi vitrée.

Visible à travers la vitrine, un type dormait derrière son guichet, la tête entre les bras. Bolan dut frapper assez fort à la porte pour le réveiller et le gardien de nuit aux yeux bouffis lui fit signer le contrat de location puis lui remit les clés avant d'empocher un confortable pourboire.

Le Ram Charger était en attente tout près de la boutique.

— Vous saurez vous débrouiller avec ce taxi ? demanda Bolan à la fille lorsqu'elle se fut installée au volant du tout-terrain.

— C'est un gros gabarit, mais je m'en sortirai. C'est chic de votre part de ne pas m'avoir lâchée comme un colis encombrant dans cette ville de ploucs.

— Browning n'est pas mieux, lui renvoya-t-il.

— Quand il fera jour, je m'en contenterai. Bon, on y va ?

— Faites chauffer la vapeur, vous passerez devant.

— Et si je me trompe encore ?

— Impossible, c'est tout droit jusqu'au bout.

Le moteur ronfla après une grosse pétarade et les phares inondèrent la rue de lumière. Bolan réintégra son véhicule, laissa passer le Ram Charger et embraya à son tour. De nouveau, le signal d'alarme retentissait dans sa tête. La rencontre avec cette aguichante blonde n'était-elle vraiment qu'une coïncidence ?

Quand elle était descendue du van, Bolan s'était chargé de sortir son sac de voyage qu'elle avait tout de suite voulu récupérer. Dans une poche extérieure du bagage, il avait senti un objet dur qu'il avait brièvement palpé. Et à présent, une question supplémentaire venait se raccrocher aux autres : pourquoi Samanta Mullighan, un soi-disant prof de gymnastique, qui prétendait aller rejoindre son père à Lakeside, trimbalait-elle un pistolet automatique dans son barda ?

CHAPITRE XI

Les deux véhicules n'étaient plus très loin de leur destination. La pendule du tableau de bord marquait 4 h 20 et le thermomètre extérieur -5 °C. Effectivement, le temps se réchauffait relativement, mais des nuages lourds s'amoncelaient dans le ciel nocturne, annonciateurs de nouvelles perturbations atmosphériques.

L'Exécuteur attendit d'avoir franchi un pont enjambant une rivière et appela Harold Brognola à travers le radiotéléphone.

— Je te réveille ? s'enquit-il pour la forme.

Il perçut un bâillement dans l'appareil.

— Oui, mais ça n'a pas une grande importance. Ma pendule allait bientôt sonner. Je me suis endormi à 3 heures.

— Des insomnies ?

— Non. Du boulot comme s'il en pleuvait. J'allais t'appeler avant le lever du jour, il y a du nouveau au sujet du type dont tu m'as parlé hier soir, Carlo Garcia.

— Il s'est fait liquider, énonça froidement Bolan.

— Merde, tu es déjà au courant ?

— Ouais. Les bruits vont vite par ici.

— Son corps a été retrouvé à 1 heure du matin par une patrouille de police de Pocatello.

— Dans l'Idaho ?

— Exact. Une heure avant de quitter le bureau, j'ai reçu une demande d'identification. Le signalement est conforme. On peut se demander ce qu'il foutait à Pocatello, tu ne crois pas ? Ce n'est pas très éloigné du Montana.

— C'en est même tout proche. L'Idaho est l'État voisin à l'ouest du Montana. Dans quelle condition l'ont-ils trouvé ?

— Une balle dans la nuque. Net et sans bavure.

Cela confirmait ce que pensait l'Exécuteur. Il ne s'agissait pas d'un acte de représailles ou de punition infligée à un indic, mais de l'élimination d'un pion devenu dangereux.

— C'est logique, commenta-t-il. Il ne fallait pas que ce gus puisse

aller vendre la mèche. Rien de nouveau concernant Frank ?

— Que dalle. J'ai fait vérifier discrètement à Las Vegas, il n'y est pas. Je commence à avoir des sueurs froides. S'il est réellement découvert comme tu le penses, je n'ose imaginer ce qu'ils vont lui faire endurer.

— Il y a une chance pour qu'ils le laissent en paix tant que l'opération ne sera pas terminée.

— L'opération, qu'est-ce que c'est vraiment, à ton avis ?

— Voilà le hic ! Je ne sais encore rien de précis. C'est aussi confus qu'un ectoplasme qui prendrait toutes les formes imaginables sans en avoir vraiment une.

— Tu as bien une petite idée ?

— Oui, mais sans aucune certitude. Ce que je pense surtout, c'est qu'on essaie de me faire voir de loin quelque chose qui n'existe pas ou alors seulement à moitié.

— C'est très clair ! ironisa Brognola. J'avais cru entendre parler d'un congrès de cannibales...

— Désolé, Hal, je ne peux rien te dire d'autre. Jusqu'à présent, je me suis posé comme toi des tas de questions et maintenant je vais essayer d'avoir une réponse globale. Dis-moi, as-tu envoyé du monde par ici ?

— Négatif.

— Vraiment personne ?

— Absolument personne, je ne voulais surtout pas qu'il y ait une interférence. Pourquoi ?

— Même pas une bonne femme ?

Un temps mort s'écoula, puis :

— Pas au Montana, en tout cas. Le seul agent sous couverture qui est en ce moment sur la côte Ouest est à plus de huit cents kilomètres de toi.

— À Vegas ?

— Oui. C'est de ce côté que j'ai tenté de me renseigner au sujet de Frank.

— Donne-m'en quand même une description, tu veux ?

— O.K. Taille moyenne, brun, moustache et...

— Tu peux t'arrêter, ce n'est pas mon type, rigola Bolan.

Le G'man fit un petit bruit de bouche qui ressemblait à un gloussement et déclara :

— J'ai quand même une information qui te sera peut-être utile,

Striker. On m'a signalé semi-officiellement qu'il y aurait un mouvement de troupe à Spokane, dans le Washington. Tu sais que cette ville est presque frontalière avec l'Idaho...

— Je sais où se trouve Spokane. Je sais également qu'elle n'est pas très distante des Montagnes Rocheuses. À vol d'oiseau, il y a moins de trois cents kilomètres. Je vois où tu veux en venir, mais ça me paraît improbable.

— Pour quelle raison ? Il y a un aéroport à Spokane.

— Mais pas dans le bled où je me dirige. Et la seule vraie route qui relie Spokane à cette région du Montana passe beaucoup trop au sud. En voiture, il faudrait des heures et des heures de cheminement tortueux pour arriver par ici. Attends... Oui, peut-être que le raisonnement tient debout si on pense à l'hélicoptère. Je ne sais pas trop si cette possibilité mènera quelque part, mais j'en tiendrai compte. Tu peux te renseigner un peu plus ?

— Je vais titiller l'antenne de Spokane et je te rappelle. Mais je ne pense pas avoir rapidement des informations là-dessus.

— Fais pour le mieux, répliqua Bolan en voyant se profiler les premières maisons de Browning. Faut que je te quitte, je dois déposer un paquet.

— Quel genre, le paquet ?

— Grande, blonde, et sans moustache.

— Ah ! Je vois. Non, vraiment, ça ne vient pas de chez moi.

— À bientôt. Si je ne suis pas là, laisse un message sur le machin.

— Comme d'habitude. Et fais gaffe aux loups, il paraît qu'en ce moment le froid les fait sortir de la forêt.

— Tu parles ! Ils se planquent bien au chaud dans leur tanière, oui !

— À Teton Peak ?

— C'est ce que je vais aller vérifier, Hal. Bon, ciao...

Bolan eut un froid sourire en raccrochant. Dans la lumière de ses phares, il vit le Ram Charger qui ralentissait pour finalement stopper devant l'enseigne d'un motel. Il en fit autant, sauta du van et s'approcha du 4x4.

— Cette route et cet engin de malheur m'ont complètement mise à plat, dit Samanta Mullighan en abaissant sa vitre. Je crois que je vais essayer de trouver une chambre dans cet hôtel et dormir quelques heures avant de repartir.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire. D'après le guide de la région, vous trouverez une agence de location de voitures dans ce bled, mais elle n'ouvre qu'à neuf heures.

— C'est parfait, bâilla-t-elle. Et vous, vous n'allez pas continuer maintenant ?

Il crut discerner une invite dans le ton et dans le regard, mais il hocha la tête.

— Quand on veut avoir la chance de trouver une belle pièce, il faut la surprendre à l'aube. Après, c'est fichu.

— Donc, vous allez filer vers la montagne ?

— Oui.

— Avec le 4x4 ou avec ce mammouth ?

— Avec les deux, alternativement.

— Vous êtes un type bizarre.

— Peut-être.

— Mais je suis sûre d'avoir déjà vu votre visage, sans doute dans un journal ou à la télé.

Le terrain devenait dangereux et Bolan biaisa :

— Vous devriez entrer maintenant dans cet hôtel et vérifier s'il y a de la place. J'attendrai que vous me donniez le signal avant de partir.

Elle s'étira puis ouvrit la portière et lui fit un grand sourire :

— Non, en fait, vous n'êtes pas quelqu'un de bizarre. Vous êtes un type bien.

— Fichez le camp, miss, gronda-t-il.

Il la regarda sonner à la porte du motel qui s'ouvrit après une assez longue attente. Vingt secondes plus tard, elle revint vers lui :

— Ça marche, je vais pouvoir dormir quelques heures.

Le regardant fixement dans la lumière de l'enseigne, elle dit doucement :

— Je vais sans doute vous paraître insistante, mais je suis presque certaine de vous avoir déjà vu quelque part.

— Ça m'étonnerait. Je ne suis ni acteur, ni chanteur, ni play-boy, et je ne fais pas de politique. Pour vivre heureux, je vis caché.

Il songea néanmoins à un portrait-robot de lui toujours accroché dans les commissariats et les brigades de police. Depuis quelque temps, Bolan avait sensiblement modifié ses traits, mais il y avait toujours un risque qu'une personne plus physionomiste que les autres fasse un rapprochement.

— Je vous rappelle peut-être quelqu'un.

Elle hocha la tête d'un air dubitatif, puis laissa tomber :

— Je me trompe sûrement. C'est comme sur la route lorsque je prends le mauvais chemin.

— Sûrement, oui.

— Peut-être se reverra-t-on.

— Je ne vais pas à Lakeside.

Après une hésitation, elle ajouta :

— Mais peut-être aussi changerez-vous de route. On dit que le monde est petit. Le Montana est encore plus petit.

Puis, sans préavis, elle extirpa son sac de voyage du Ram Charger et s'achemina vers l'entrée de l'immeuble sans plus lui accorder un regard.

Drôle de bonne femme, songea Bolan. Samanta Mullighan – si toutefois il s'agissait de son vrai nom – était aussi insaisissable et imprévisible que le temps. Il l'avait d'abord quelque peu soupçonnée de s'être trouvée volontairement sur son chemin et d'avoir plus que des affinités avec les *amici* ; ensuite, il avait envisagé qu'elle pouvait être quelque chose comme un flic en jupons ou un agent du FBI, pour finalement la voir disparaître après un élan spontané de tendresse.

Il ne parvenait pourtant pas à faire taire cette petite sonnerie qui tintait quasiment en permanence dans son esprit, mais il avait d'autres choses à faire que de polariser ses pensées sur Samanta Mullighan.

Après avoir placé le Ram Charger derrière le van, il l'attacha à un treuil et en souleva l'avant d'une vingtaine de centimètres afin de le prendre en remorque. C'était une charge lourde et encombrante, mais le trajet serait relativement court et sur une chaussée confortable.

Remontant dans la cabine du TACOM, il le manœuvra pour reprendre la route en sens inverse. Il avait à parcourir une vingtaine de kilomètres avant de trouver le chemin qui s'enfonçait dans la montagne jusqu'à la zone de Great Bear Wildemess, à plus de deux mille mètres d'altitude.

Le jour ne se lèverait que dans trois heures et demie. Il fallait que le délai soit suffisant pour qu'il atteigne la région de Teton Peak et qu'il repère ensuite la tanière du monstre.

CHAPITRE XII

Il roulait lentement sur l'étroite route de montagne recouverte de neige gelée, tous feux éteints. Le casque de vision thermique qui lui enserrait la tête permettait à l'Exécuteur de naviguer sans trop de risques de se faire repérer, mais le paysage rougeâtre ainsi obtenu n'avait pas la même netteté ni le même relief qu'en vision directe. Aussi devait-il redoubler de prudence pour maintenir son mastodonte sur la chaussée tortueuse et glissante, bordée la plupart du temps par de vertigineux ravins.

Il avait dételé le Ram Charger avant d'entreprendre l'escalade de ce tortillon routier et l'avait laissé en stationnement dans un bosquet, en bordure de la route nationale. À présent, l'altimètre du tableau de bord marquait 1380 mètres et la masse dentelée de Teton Peak se découpait en portée directe à trois kilomètres de lui. Ce n'était évidemment pas sur ce piton rocheux que les mafiosi avaient organisé leur petite sauterie. Vraisemblablement, ceux-ci avaient choisi un lieu suffisamment confortable et à l'abri des regards, comme par exemple un refuge de montagne suffisamment grand pour les accueillir tous, une scierie désaffectée ou un chalet touristique utilisé aux beaux jours. Bolan s'était renseigné à ce sujet. Ces installations existaient, il les avait localisées sur une carte cadastrale. Il y avait aussi dans le coin une ancienne station de sports d'hiver qui avait été déclarée officiellement dangereuse à la suite d'une série d'avalanches, quelques années plus tôt.

Et c'était ce genre d'installation qu'il cherchait, réfléchissant qu'il aurait logiquement plus de chances de repérer de nuit une concentration humaine grâce à ses détecteurs à infrarouges.

En bordure d'une plate-forme rocheuse, il fit stopper le TACOM et mit en batterie ses caméras longue-portée, se plaçant devant un écran vidéo pour une observation panoramique. Il était 7 h 10, le jour ne se lèverait pas avant 8 h 15.

Il fit d'abord une inspection du versant opposé à l'aide du système Startron d'intensification de lumière, stoppa le défilement de l'image sur l'ancienne scierie dont il avait noté l'emplacement sur la carte. Une observation aux infrarouges ne donna rien d'intéressant, il n'y avait pas le plus petit signe de chaleur, donc de vie dans ce secteur.

Deux chalets passèrent ensuite dans le cadre de l'écran mais sans plus de succès. C'était tout ce que l'Exécuteur pouvait examiner depuis la plate-forme rocheuse. Il reprit le volant pour grimper jusqu'à un poste d'observation plus dégagé, à 1600 m d'altitude.

La route sur laquelle il roulait à présent était encore plus étroite. Le TACOM en monopolisait toute la largeur, ses énormes pneus passant parfois à ras des ravines ou mordant à moitié dans le vide. Le trajet qu'il avait étudié lui faisait contourner Teton Peak et rattrapait en final la route secondaire menant à Choteau.

Un nouvel examen de la façade ouest de la montagne matérialisa soudain deux petits points lumineux sur l'écran, l'un derrière l'autre. Deux points mobiles qui avançaient selon une trajectoire sinueuse. Mais il n'y avait aucune concentration de sources d'infrarouges à proximité. Il s'agissait probablement d'animaux sauvages qui se déplaçaient rapidement, peut-être un prédateur poursuivant son gibier. Il en eut confirmation en voyant bientôt les deux points se rejoindre et se confondre dans une tache rouge plus intense.

Plus loin, en direction de Horseshoe Peak, un refuge accroché sur un flanc abrupt se découpait comme une verrue dans la neige. Mais, là encore, Bolan ne vit rien qui parut anormal ou qui pouvait témoigner d'un quelconque rassemblement de cannibales.

Teton Peak n'était-il qu'un leurre ? Avait-on sciemment attiré l'Exécuteur dans cette contrée chaotique afin de l'éloigner de quelque chose qui fût beaucoup plus intéressant que la contemplation de cette immense étendue de neige ? C'était possible. Brognola lui avait parlé d'un mouvement de troupe à Spokane, dans l'Idaho. S'il y avait de la troupe là-bas, c'était forcément pour protéger un objectif ou de grosses légumes mafieuses. Ou les deux.

En tout cas, il ne voulait pas quitter ce coin sauvage sans avoir terminé son inspection. Une nouvelle fois, il changea de poste d'observation et s'arrêta en surplomb d'une petite rivière à moitié gelée qui serpentait vers le sud pour aller alimenter Gibson Reservoir à travers une vaste étendue de pins. Il ne restait qu'une demi-heure avant l'aube. Ensuite, une détection deviendrait plus difficile.

Durant une dizaine de minutes, ses caméras fouillèrent la montagne, utilisant alternativement le dispositif Startron et les infrarouges, jusqu'au moment où Bolan nota une sorte de halo plus clair au sommet d'une crête se découpant sur l'écran. Il dut déplacer le TACOM de quelques centaines de mètres pour obtenir une vue dégagée de la zone masquée par la crête. Et là, il ne put retenir un petit grognement de satisfaction. L'image incertaine qui s'était jusqu'alors formée sur le monitor fit place à quantité de petits points rougeâtres agglutinés dans un périmètre bien délimité. En première

approximation, il y en avait une bonne cinquantaine, immobiles mais qui témoignaient indéniablement d'une concentration de vie.

Il était tombé pile sur le nid de vipères, et les ignobles serpents avaient confortablement résolu le problème des conditions rigoureuses qui régnaient dans le Great Bear Wildemess. La plupart d'entre eux hibernaient douillettement en attendant le jour, tandis que d'autres se tenaient dans des installations modernes, sans aucun doute à l'affût de tout ce qui leur était étranger et qui aurait pu s'approcher de leur repaire.

Une observation au Startron confirma la situation. L'objectif se trouvait niché au centre d'une plateforme naturelle, à mi-hauteur d'une interminable pente enneigée et truffée çà et là de petites forêts de pins. Des bâtiments de bois aux toits fortement pentus enserraient une place où stationnaient une quinzaine de véhicules et à l'extrémité de laquelle partaient les câbles d'un téléphérique et d'un remonte-pente.

L'ancienne station de sports d'hiver sommeillait tranquillement dans l'habituelle léthargie frileuse qui précède l'aube et personne, a priori, n'aurait pu la différencier d'une honnête installation touristique prête à se réveiller pour lâcher son contingent de skieurs sur les pistes.

Mais Bolan savait qu'il ne fallait pas s'attendre à voir apparaître d'innocents touristes, à entendre des cris d'enfants émerveillés par cette immense étendue immaculée, ou à suivre des yeux les trajectoires des skieurs ivres de vitesse et d'air pur. Tout ce qu'il pouvait imaginer, pour les heures à venir, c'était d'assister au réveil d'immondes créatures aux faciès ravagés par la cruauté, la cupidité et la méfiance, poussant des grognements infects et s'agglutinant pour discuter de leur emprise sur le monde des honnêtes gens.

La plupart de ces chacals s'étaient entassés dans les chalets et ronflaient sans doute tranquillement, mais l'Exécuteur avait repéré plusieurs guetteurs régulièrement répartis dans des postes d'observation. Deux d'entre eux se tenaient dans un mirador qui avait servi par le passé à veiller à la sécurité des lieux. Un autre occupait une position élevée dans l'encadrement d'une fenêtre, emmitoufflé dans de chauds vêtements qui le faisaient ressembler à un bonhomme marshmallows. Un autre avait élu domicile dans une benne du téléphérique qui pendait au bout de son câble près du local de contrôle. Un autre encore se tenait à l'affût dans un véhicule tout-terrain en stationnement sur un surplomb enneigé. Bolan l'avait repéré grâce au reflet fugace d'un instrument d'optique que le type avait placé devant son visage, sans doute des jumelles de nuit. Et, de l'autre côté de ces bâtiments touristiques, ce devait être la même chose. Un cordon de guet était forcément en place. La vermine mafieuse

s'attendait bien à un événement ou à une visite inopinée.

Une route en lacets partant de la petite place serpentait vers le fond d'une vallée où courait la North Fork Sun River, pour rejoindre celle qui menait à Choteau. Un chasse-neige était récemment passé par là car on pouvait voir le revêtement goudronné de la chaussée.

Grâce aux moyens optiques et électroniques du char de guerre, Bolan obtenait une bonne vision de l'ensemble des installations, mais ce n'était pas suffisant. On ne se lance pas dans une bataille sans avoir préalablement effectué une reconnaissance en profondeur, sans en avoir minutieusement calculé les retombées et les incidences possibles. Avant d'engager un blitz, il fallait qu'il comprenne ce qui se passait à l'intérieur de ce fortin improvisé, qu'il sache exactement qui était venu à cet étrange rendez-vous et pour quelle obscure raison. Et, en cela, aucun appareil, aussi sophistiqué fût-il, ne pouvait lui fournir une réponse satisfaisante. L'Exécuteur allait donc devoir se rendre sur place, s'infiltrer au milieu de la vermine grouillante pour vérifier ce qui se tramait exactement dans cette citadelle du diable.

Il poursuivit son chemin pour rattraper la route forestière qui se dirige vers Choteau, rattrapa la Nationale 89 en direction du nord et, un quart d'heure plus tard, rejoignit le bosquet sous le couvert duquel il avait dissimulé le Ram Charger. Le jour commençait alors à poindre. Mais ça n'avait rien d'une aube glorieuse au cours de laquelle le soleil se lève majestueusement, inondant le paysage de ses rayons dorés. C'était une aube faite de grisaille, froide et poisseuse. Le ciel ressemblait à une immense décharge publique où se déversaient des millions de tonnes de vapeur sous forme de nuages qui pouvaient à n'importe quel instant s'effiloche en une myriade de cristaux de neige.

L'Exécuteur n'en était nullement contrarié, bien au contraire. Si les conditions météo se dégradaient, il aurait plus de chances d'opérer en souplesse sa mission de reconnaissance.

Après avoir transféré dans le 4x4 un gros sac à dos étanche contenant des armes, des explosifs et des munitions, il y plaça aussi une paire de skis courts ainsi que divers vêtements dont une combinaison noire de rechange. Il ne savait pas combien de temps il allait devoir rester sur place. Peut-être serait-il obligé d'attendre la nuit s'il concevait d'éliminer une à une les sentinelles avant d'opérer son blitz. Il se munit donc d'une bouteille Thermos plate contenant du café fort, de comprimés vitaminés et d'une tablette de chocolat. Puis il se mit au volant du Ram Charger et repartit vers la montagne en empruntant, cette fois, la route qui reliait Choteau à la région du Great Bear Wildemess.

Il n'y avait qu'une trentaine de kilomètres à parcourir pour arriver

en vue de Teton Peak par le versant opposé, mais il lui fallut plus d'une heure et demie de conduite à travers les lacets de la chaussée.

Bien avant d'atteindre la route nettoyée de son manteau de neige, il fit une halte pour examiner globalement la région. Il craignait en effet que les mafiosi aient placé des vigies sur le trajet afin de filtrer l'accès de leur repaire. Mais apparemment il n'en était rien. On pouvait donc concevoir que le seul système de surveillance de l'endroit était constitué par les guetteurs répartis autour de la station, et probablement ceux-ci étaient-ils équipés de moyens de repérage modernes.

Pas question, bien entendu, de débarquer dans la place de manière intempestive ou de se faire remarquer par une sentinelle. Bolan poursuivit son trajet jusqu'à l'amorce d'une zone qu'il jugeait critique, un peu avant le passage d'une crête, puis arrêta le 4x4 et mit pied à terre pour aller scruter la zone qui s'étendait devant lui.

Le repaire de la mafia n'était pas encore en vue mais, d'après l'évaluation de l'Exécuteur, il devait se situer à environ deux kilomètres au nord et à une hauteur sensiblement identique. Explorant à pied le terrain en aval, il découvrit la forme d'un chemin enseveli sous la neige, une centaine de mètres après la crête. Celui-ci descendait doucement le long de la montagne pour remonter ensuite à travers une forêt de pins. Bolan décida de s'y engager, estimant qu'il aurait ainsi la possibilité de surplomber son futur théâtre opérationnel.

La progression sur ce chemin enneigé fut difficile et dangereuse, le Ram Charger dérapant souvent malgré ses gros pneus spéciaux. Après vingt minutes de crapahutage, Bolan stabilisa le véhicule à l'orée d'une clairière au milieu de la forêt, saisit des jumelles et s'approcha de l'extrême bord d'une pente. Son poste d'observation improvisé était impeccable, il avait une vue bien dégagée sur toute la vallée.

Il ne s'était pas trompé. À une distance d'environ un kilomètre, et en contrebas, l'ancienne station de sports d'hiver étalait ses installations au grand jour. De minuscules silhouettes y étaient visibles, certaines se déplaçant, d'autres restant agglutinées ou faisant chauffer çà et là le moteur d'un véhicule.

Le fort grossissement des jumelles permit à Bolan d'observer quelques-uns des occupants de cette base improvisée. Il nota que la plupart étaient armés mais n'en reconnut aucun. Des hommes de main, vraisemblablement, des *soldati* qui avaient à charge la sécurité des lieux pour la tranquillité des gros bonnets rassemblés à l'intérieur des chalets. Qui étaient ceux-là ? Castellano faisait-il réellement partie de cette étrange rencontre et avec quel genre de grosses légumes pourries tentait-il de faire affaire ?

Pour l'instant, Bolan ne pouvait envisager une infiltration, il se

ferait immédiatement repérer. Il était maintenant 10 heures du matin. Il décida de rester en planque au sommet de la pente pendant au moins une heure afin d'étudier les allées et venues des *amici*, leur routine, et de noter d'éventuelles occurrences. Et aussi, il espérait apercevoir des visages connus, des individus répertoriés dans sa mémoire et ses fiches électroniques comme des grosses têtes de *Cosa Nostra*.

Une bonne trentaine de minutes s'étaient écoulées quand un événement se produisit. D'où il s'était placé, il apercevait la route qui l'avait amené à pied d'œuvre, pouvait englober du regard ses méandres jusqu'à la rivière qui coulait au fond de la vallée. Tout d'abord, ça n'avait été qu'une impression de mouvement, la sensation de quelque chose de nouveau dans cette direction. Puis il s'était aperçu ensuite qu'il s'agissait bel et bien de l'apparition d'un véhicule. Une voiture blanche qui se confondait presque avec l'étendue enneigée. Celle-ci progressait assez vite et plutôt nerveusement. Il la vit déraiper deux fois dans les virages, son conducteur la rattrapant avec difficulté, puis le véhicule attaqua la ligne à peu près droite aboutissant à la station.

Malgré les jumelles, l'Exécuteur ne parvenait pas à observer correctement l'unique silhouette assise derrière le volant. Il était placé trop haut et l'objectif était trop mobile. Ce ne fut qu'après l'arrêt du véhicule sur la place de la station qu'il put examiner tout à loisir l'arrivant. D'un coup, le sang puisa plus fort contre ses tempes et il fit une mise au point plus précise des jumelles pour être certain qu'il ne s'agissait pas d'une erreur.

Dans le cercle optique, la silhouette qui venait de mettre pied à terre, engoncée dans un gros parka, correspondait avec précision à une vision encore toute fraîche dans la mémoire de l'Exécuteur.

Un instant plus tard, elle ôta le bonnet de fourrure qu'elle portait, libérant une magnifique chevelure blonde qui lui tomba sur les épaules. Non, il n'y avait aucune erreur, aucune imprécision dans la vision rapprochée. Samanta Mullighan, ou celle qui se faisait appeler ainsi, venait de débarquer en plein milieu de l'immonde ramassis de criminels que Mack Bolan envisageait d'anéantir.

Et elle avait l'air de bien connaître le personnage qui venait de jaillir d'un chalet pour l'accueillir.

CHAPITRE XIII

Ce n'était vraiment pas ce que souhaitait l'Exécuteur. Bon Dieu, non ! Depuis qu'il avait ramassé cette fille sur la route, son instinct n'avait pas cessé de le mettre en garde par de petits signaux qu'il avait pourtant l'habitude d'interpréter. Obscurément, il avait flairé l'anomalie de la rencontre avec Samanta Mullighan et de son comportement. Mais il avait fait taire son instinct, laissant place au raisonnement, à la logique, et à présent il s'en voulait. Qui pouvait être cette fille, en vérité ?

Mais les regrets n'apportaient rien de positif. Si cette blonde tordue trempait dans la soupe dégueulasse, tant pis pour elle, ce n'était pas l'affaire de Bolan. L'*amici* qui venait de l'accueillir intéressait beaucoup plus l'Exécuteur. Il s'appelait Gus Falconeti. C'était le *capo* de San Diego, l'un des leaders du trafic de stupéfiants sur la côte Ouest, et aussi le principal associé d'Andy Sangallo, le boss de David Lansky...

Bolan avait aussi aperçu un certain Rick Staccio qui était considéré comme l'un des lieutenants d'Ange Castellano. Il y avait donc là des représentants de l'Est et de l'Ouest et cela avait l'air de correspondre à ce qu'avait affirmé Lansky. Mais c'était en apparence beaucoup trop simple, trop conforme à ce que la mafia s'ingéniait à faire croire.

Où était l'arnaque ? À qui voulait-on jeter de la poudre aux yeux ?

Bientôt, deux véhicules se signalèrent en approche, roulant très près l'un de l'autre. Il leur fallut quatre minutes pour arriver sur la place de la station hivernale et s'arrêter doucement. Trois hommes descendirent du premier, dont un que Bolan identifia comme étant Max Pradler, un important dealer de Los Angeles qui faisait partie de la mafia juive associée à *Cosa Nostra*.

La seconde voiture libéra quatre autres personnages. Deux étaient des inconnus pour l'Exécuteur, mais il retint son souffle en apercevant les deux autres à travers ses jumelles. L'homme au visage de vautour qui se tenait de face par rapport à lui et examinait l'ensemble des bâtiments n'était autre que Jake Sanguini, l'un des ignobles frères jumeaux de la mafia.

Le dernier était de taille moyenne, les cheveux bruns, un visage

agréable avec une perpétuelle expression ironique. Celui-là se nommait Frank Vitali. Pour les *amici*, il était l'un des conseillers personnels d'Ange Castellano et avait rang de *sotto-capo*. Mais c'était aussi un agent du FBI qui avait réussi à pénétrer l'organisation mafieuse et à remonter jusqu'à son sommet.

Depuis des années, Vitali jouait un double jeu extrêmement périlleux mais particulièrement fructueux pour le Bureau fédéral auquel il faisait régulièrement et secrètement parvenir des renseignements de la plus haute importance. Peu de personnes connaissaient jusqu'alors la double activité de Frank Vitali. Mais le jeu n'était plus le même qu'auparavant, une nouvelle donne avait été faite et les cartes, à présent, avaient changé. Elles étaient truquées. Le cours de la vie, aussi, peut parfois changer en quelques jours, en quelques heures ou quelques secondes. Et en ce moment, la vie du fédé camouflé en mafioso était suspendue à l'apparition d'une carte qui viendrait mettre un terme à la partie machiavélique. Bolan estimait même qu'elle ne valait déjà plus un clou. La taupe fédérale l'ignorait sans doute, et les *amici* faisaient tout pour cela, sa couverture de mafioso était devenue aussi transparente et inopérante qu'un papier de cellophane.

Il vit disparaître tous ces personnages à l'intérieur d'un bâtiment, à l'instant où de gros flocons blancs commencèrent à tomber mollement sur la montagne. Dix minutes plus tard, la chute de neige avait atteint une densité qui ne permettait plus à l'Exécuteur de distinguer le repaire mafieux. C'était ce qu'il attendait depuis le début de son observation, et il adressa au ciel un silencieux remerciement. L'aggravation météorologique survenait à point nommé, juste après qu'il eut constaté l'arrivée de la taupe fédérale.

Le problème, en revanche, c'était qu'il n'était plus question pour lui d'opérer une attaque en force, en employant tous les moyens offensifs du TACOM. Frank Vitali n'était pas seulement un pion tactique mis en place par le FBI, c'était aussi un ami de Mack Bolan qui avait à plusieurs occasions su apprécier son efficacité et ses qualités humaines.

S'enfermant quelques instants dans le Ram Charger, il entreprit de modifier un peu les traits de son visage, se collant des favoris et une fausse moustache et se coiffant d'une casquette fourrée. Des lunettes à verres jaunes complétèrent le tableau. Quant aux vêtements qu'il portait, ils ne pouvaient détonner par rapport à ceux que portaient les individus qu'il avait aperçus en contrebas et qui étaient de circonstance.

Ouvrant son sac à dos, il en examina le contenu avant d'en fixer les bretelles à ses épaules, vérifia également le chargement du Beretta

qu'il portait sous son parka. Puis il mit pied à terre, sortit les skis dont il s'était muni, les fixa à ses pieds et se lança aussitôt sur la pente.

La neige continuait de tomber, devenait même de plus en plus dense, et Bolan n'y voyait pas à plus d'une vingtaine de mètres, mais il avait pris suffisamment de repères tandis qu'il examinait les lieux. Et il n'avait pas l'intention de gagner un concours de vitesse.

Louvoyant sans précipitation sur le versant de la montagne à travers les pins et les rochers émergeants, il se laissait glisser vers son objectif dans le léger chuintement de ses skis.

Lorsqu'il estima être parvenu à mi-parcours, il fit une première halte pour écouter d'éventuels bruits et refaire de mémoire le trajet qui lui restait à accomplir. Un bosquet sur sa gauche, une proéminence rocheuse à droite, lui indiquèrent qu'il était dans le bon axe. Il reprit sa progression avec prudence, se tenant à l'affût du moindre son, entendit soudain un aboiement lointain et étouffé par le rideau neigeux, s'arrêta aussitôt. Un second aboiement se mêla au premier, puis un autre encore. Il devait y avoir un chenil qu'il n'avait pas aperçu du haut de son perchoir.

Tous ses sens en alerte, il accomplit le reste du trajet jusqu'aux premiers bungalows qu'il n'aperçut qu'au dernier moment, alors qu'il n'en était plus qu'à une dizaine de mètres. Jusque-là, la chance lui avait souri, mais c'était maintenant qu'il allait avoir besoin de beaucoup plus que de la chance. Les chiens qu'il avait entendus aboyer ne constituaient pas un risque véritable pour lui, du moins tant qu'il ne devait pas se replier en vitesse. Les autres êtres vivants à deux pattes qui pullulaient en ces lieux, par contre, étaient infiniment plus dangereux, plus cruels et plus vicieux. Ceux-là vivaient sans cesse dans la méfiance de tout ce qui n'était pas rigoureusement conforme à la routine abjecte qu'ils imposaient autour d'eux.

S'il voulait avoir une chance de passer inaperçu, l'Exécuteur allait devoir se confondre dans l'environnement trouble des *amici*, respecter leur rituel, leur manière de parler, leur ressembler en tout point. Il devait se « caler » sur la même vibration que ces chacals.

À l'abri d'un petit bâtiment qui avait jadis servi à entreposer du matériel, il défit ses skis ainsi que son sac à dos, les déposa au sol. Dans quelques minutes, la multitude de flocons qui virevoltaient partout les recouvriraient entièrement.

Puis il ôta ses gants, sortit de sous son parka un paquet de cigarettes, s'en ficha une entre les lèvres et se mit à marcher carrément vers l'ensemble des bungalows. Il roulait ostensiblement les épaules, balançant parfois quelques coups de pied hargneux dans la neige qui s'accumulait sur son trajet.

Il ne vit pas âme qui vive sur la place bordée de maisons de bois, tout le monde s'était évidemment retranché à l'intérieur. Un type, pourtant, sortit un instant d'un porche et fit quelques pas en direction des nombreux véhicules entassés de l'autre côté de la place. Il s'arrêta au bout de dix mètres, regarda en l'air et marmonna une imprécation puis fit demi-tour.

Il portait un gros revolver dans un étui à sa ceinture. Ça devait être un *soldato*, un porte-flingue. Bolan lui emboîta tranquillement le pas vers le chalet, le rejoignit un peu avant la grande porte vitrée de l'entrée.

— Putain de temps, hein ?

— Tu l'as dit, bouffi ! rétorqua le mafioso avec un petit ricanement plein de suffisance.

Sans lui accorder le moindre regard, le malfrat pénétra dans un hall, poussa une seconde porte devant lui et s'avança dans une salle de vastes dimensions au fond de laquelle des bûches flambaient joyeusement dans une grande cheminée. Bolan lui suivit le train. Une bonne trentaine d'*amici* avaient pris possession de l'endroit, discutant haut et fort, buvant, mangeant comme des porcs des provisions de toute sorte. Des épluchures de fruits voisinaient avec des emballages sur les tables et sur le sol. À n'en pas douter, il s'agissait là d'une partie de la troupe d'accompagnement des gros bonnets. Mais aucun de ceux que Bolan cherchait à voir n'était présent dans l'ancienne salle de restaurant. Il se demandait aussi où pouvait être le reste de la troupe. Dans les autres bâtiments, peut-être.

Suivant le type jusqu'au milieu de la salle, il bifurqua ensuite pour s'approcher de la cheminée et tendit les mains vers les flammes, ainsi que le faisait un gros costaud enfouraillé qui mâchouillait le reste d'un cigare. Ce dernier lui accorda un coup d'œil, considéra gravement les flammes devant lui et questionna après un moment silencieux :

— Je t'avais pas encore vu. T'es arrivé avec Jake ?

Bolan laissa passer lui aussi plusieurs secondes avant de rétorquer :

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Eh ben, comme ça, quoi...

À travers les verres jaunes de ses lunettes, son regard se braqua sur le porte-flingue et sa voix se durcit.

— Si on te le demande, tu sais ce que tu dois répondre ?

C'était la repartie classique d'un supérieur à un soldat de la rue.

— Heu... Excusez-moi, j'avais pas été indiscret.

— C'est pourtant ce que j'ai compris, grogna Bolan.

— Excusez-moi.

Lui adressant un sourire sec, il laissa tomber du bout des lèvres :

— C'est rien, tu pouvais pas savoir. Où en sont les autres ?

Le type fit un mouvement de tête vers une porte au milieu de la salle.

— Y sont là-dedans depuis que ce gros mec est arrivé.

— Ça, je suis au courant ! Je ne t'ai pas demandé où ils sont mais où ils en sont. Tu piges toujours aussi vite ?

— Ouais... non, je... J'avais pas compris vot' question. Je sais pas où ils en sont, on nous a dit que ça ne devait pas durer très longtemps.

— Et la fille, j'espère qu'il s'en est occupé ?

— La nana ? Ça oui, m'sieur Falconetti s'occupe plutôt bien d'elle. Je les ai vus grimper dans une piaule de l'hôtel à côté, y a pas dix minutes.

Après le premier contact assez rude, la glace était rompue, le mafioso paraissait être en veine de confidences.

— Il a semblé d'abord être pas très content de la voir arriver, mais je crois que c'était pour la galerie. Il l'a pelotée devant tout le monde comme s'il pouvait pas s'en empêcher, et il a disparu ensuite avec elle.

— Quelle connerie ! lâcha Bolan d'un ton écoeuré.

— Ouais. C'est ce que je pense aussi, heu... Je connais pas votre nom ?...

— Mark. Ou Marcus, c'est comme tu préfères.

— Marcus ? Ça sonne bien. Vous venez de New York, hein ?

— Tu vas pas recommencer, non ?

— Merde ! Heu, je... J'suis désolé, m'sieur Marcus.

— Ça ne fait rien. C'est comment, déjà, ton blaze ?

— Micky.

L'Exécuteur retint un sourire.

— J'espère que t'es pas de la jaquette...

— Ça, non, vous pouvez me croire ! J'pisse au cul des pédés !

— T'as raison.

Pour ponctuer son affirmation, Micky jeta avec violence son reste de cigare dans les flammes. Il y eut un bref grésillement et le mafioso rigola.

— Vous croyez qu'il va venir ?

— De qui parles-tu ?

— Du boss des bosses, bien sûr.

— Ça aussi, c'est une question que tu devras éviter à l'avenir, si tu veux pas avoir des embêtements.

— Ouais, ouais, vous avez raison.

Bolan lui administra une petite claque sur l'épaule.

— Continue de chauffer le feu, Micky.

Puis il se détourna et marcha avec décontraction dans l'allée centrale, entre les rangées de tables. Dans l'atmosphère chaude et bruyante, deux malfrats levèrent à peine la tête sur son passage, détournant aussitôt les yeux. Un peu plus loin, un grand type aux manches retroussées sur des avant-bras aux muscles saillants buvait en solitaire une canette de bière. Un peu plus tôt, l'Exécuteur avait entendu un autre mafioso lui lancer un quolibet en l'appelant par son surnom.

Au passage, alors que l'autre l'observait avec un peu trop d'insistance, il lui jeta un regard de glace en même temps que quelques mots d'un ton désinvolte :

— Ça va, Digger, t'as le moral ?

— Pour sûr ! affirma l'autre. Y a pas trop de problème.

— Fais en sorte qu'il n'y en ait pas du tout, on compte sur toi.

Il poursuivit son chemin vers la sortie, poussa les deux portes du sas et affronta la tourmente. Un vent d'ouest s'était levé en quelques instants, balayant les flocons de neige dans un tournoiement oblique qui, à présent, réduisait la visibilité à quelques mètres.

Bolan avait envie de discuter un instant avec miss mafia pour savoir ce qui se tramait dans sa petite tête de tordue.

CHAPITRE XIV

Il pénétra dans ce qui avait été un hôtel, entendit aussitôt les braillements d'une armoire à glace qui dévalait un escalier d'un pas pesant, une bouteille de whisky vide à la main. Le type s'aperçut avec retard de sa présence, se tut d'un coup et prit un air sournois pour le contourner avant de s'éclipser.

Sur le palier du premier étage, une radio débitait de la musique quelque part à travers une cloison. Très vite, Bolan eut la conviction que seules deux chambres étaient occupées. Passant sans s'arrêter devant la porte qui laissait filtrer un air de reggae, il marcha jusqu'au fond d'un petit couloir, écouta attentivement l'écho assourdi d'une voix féminine :

— Je n'ai pas fait tous ces kilomètres pour me faire sauter comme la dernière des prostituées, Gus !

— Qui parle de te sauter ? fit une voix d'homme en réplique. Je veux simplement te faire l'amour, ma cocotte, y a pas de mal à ça.

— Sincèrement, je ne te comprends plus.

Un rire gras se fit entendre.

— Moi, je comprends très bien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Pas la peine de continuer ton charre, je sais ce que tu es.

— Ah oui ! Une pute, d'après toi ?

Le ton se durcit brusquement :

— Joue pas à ça avec moi ! Tu crois que tu peux me rouler ? Qui t'a dit de venir ici, qui t'a raconté où tu pouvais me trouver, hein, connasse ? Si tu veux pas que je t'envoie tout de suite une mandale sur la gueule, commence par te désaper en vitesse !

Bolan en avait assez entendu pour comprendre lui aussi. Il décida que le moment était venu d'intervenir et frappa trois coups contre le battant. La discussion orageuse cessa d'un coup, fit place à un lourd silence, puis il y eut un bruit de pas feutrés et le battant s'entrebâilla dans un grincement laissant entrevoir le visage de Gus Falconeti.

— Qu'est-ce que c'est ? lâcha-t-il méchamment.

— Ouvrez cette porte, Gus, lui rétorqua Bolan d'un ton cinglant.

— Quoi ? Qui te permet de me parler de cette façon ? Et qu'est-ce que tu veux, mec ?

— Vos hommes se soulent la gueule et sèment la merde en bas, voilà ce qu'il y a.

Le battant s'ouvrit un peu plus. Le *capo* mafioso était torse nu, sa chemise pendant sur son pantalon, laissant voir ses bourrelets de graisse.

— Et alors ?

— Alors, vous devriez voir ça par vous-même, monsieur. Il y a quelqu'un ici qui serait trop heureux de profiter de la situation, si vous comprenez ce que je veux dire.

— Ouais ?

— Oui, monsieur. Vous devriez descendre et faire ce qu'il faut.

— J'ai pas pour l'instant, je dois régler une affaire.

Bolan lança ostensiblement un regard dans la chambre, observa brièvement la fille blonde figée à côté du lit. Un pan de son chemisier était déchiré et elle avait une joue rouge comme si elle avait reçu un coup.

— Je vois de quelle affaire il s'agit, mais j'insiste.

— Et moi, je te dis d'aller te faire foutre ! glapit Falconeti en repoussant brutalement la porte.

Bolan avait glissé son pied dans l'ouverture et le battant rebondit contre le front du *capo* qui poussa un couinement.

— Espèce d'enculé ! Je vais te... te... te faire...

— Vous ferez tout ce que vous voulez plus tard, Gus. En attendant, faut que vous vous occupiez de ce problème.

Le visage de Falconeti était devenu rouge violacé, ses yeux ressemblaient à deux meurtrières.

— Sale petit con ! Tu crois avoir le dernier mot, hein ?

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, je dis que vous n'avez pas à me traiter de sale petit con. Je ne fais que suivre les consignes.

— Et de qui sont ces consignes ? fit le mafioso d'une voix tout d'un coup sucrée.

Bolan opta pour le même ton :

— De celui qui va bientôt arriver et qui ne serait pas du tout heureux de voir cet endroit servir de bordel.

Durant un instant, les regards s'affrontèrent puis Falconeti baissa les yeux.

— Bon. Bon, tu fais ton boulot, d'accord... Je vais régler vite fait ce problème comme tu dis. Mais tu vas m'attendre ici, on reparlera de toi après.

— Ce sera comme vous voudrez.

— Et surveille cette pute de merde, je voudrais pas qu'elle aille se geler le cul dehors, t'as compris ?

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur.

Rageusement, le *capo* renfila sa chemise qu'il boutonna à moitié, passa par-dessus un anorak et sortit sur le palier.

— La touche pas, hein ! grogna-t-il en essayant de bousculer le visiteur pour s'engager dans le couloir.

Mais il eut l'impression de se heurter à un mur, fit un pas maladroit pour rattraper son équilibre et s'éloigna d'une démarche raide.

Bolan haussa les épaules. Il attendit que la porte du rez-de-chaussée se referme derrière le gros mafioso pour pousser complètement celle de la chambre. Samanta Mullighan était restée aussi immobile qu'une statue à côté du lit.

— Passez un vêtement chaud et larguez les amarres, lui déclara-t-il sans détour.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ?

Manifestement elle ne l'avait pas reconnu. Bolan était trop bien entré dans son rôle de mafioso. D'un geste rapide, il arracha sa fausse moustache et reprit une voix normale.

— Fichez le camp d'ici, miss ! gronda-t-il.

— Quoi ? répéta-t-elle avec cette fois de l'ahurissement plein les yeux. Vous !...

— Oui. La farce est terminée, Samanta.

— Mais pourquoi ? renvoya-t-elle en criant presque.

— Il y a deux raisons. Tout d'abord parce que d'après ce que j'ai entendu, Gus Falconetti ne vous laissera pas quitter cet endroit sur vos deux pieds. Regardez froidement la situation en face.

— Qui êtes-vous réellement ? questionna-t-elle en retenant son souffle. Je vous ai dit cette nuit que j'avais l'impression de vous connaître...

— Peut-être, on en reparlera plus tard. Secouez-vous.

— Attendez. Et la seconde raison ?

— Je vais détruire cet endroit.

— Comment ?... Vous êtes givré ou quoi ?

Subitement, ses yeux s'agrandirent.

— Oh, merde ! J'aurais dû comprendre plus vite... Bolan, n'est-ce pas ?

Il ricana.

— C'est un nom que vous devriez éviter de prononcer par ici. Bon, vous venez ou vous décidez de vous faire égorger par les bouchers du syndicat ?

— Épargnez-moi vos phrases grand-guignolesques. Je suis venue faire un boulot ici et je n'ai pas terminé.

— Vous vous trompez. Laissez tomber le boulot, il est trop tard.

— Ce n'est pas comme ça que je vois les choses.

— Vous ne travaillez pas pour le Bureau fédéral.

Avec un petit hochement de tête, elle rétorqua :

— Bien sûr que non. Je n'ai jamais dit ça.

— Alors pour qui ?

— Les Stups, avoua-t-elle après une hésitation. J'ai piégé Falconeti à San Diego et je me suis accrochée à lui.

— Maintenant, c'est lui qui vous a accrochée. Il a compris, vous n'avez plus le choix. Dépêchez-vous.

Hésitant un instant, elle poussa ensuite un petit feulement furieux, arracha son parka au dossier d'une chaise et l'enfila.

— Montrez-moi le chemin, siffla-t-elle, les dents serrées.

La précédant, il longea le couloir et atteignit le palier à l'instant où apparaissait Gus Falconeti, le visage toujours empourpré et le souffle court.

— Vous avez fait vite, lui dit Bolan.

— Ouais ! Et je vais encore plus vite te régler ton compte, espèce de fumier ! Mes hommes n'ont pas semé le moindre bordel. Pourquoi est-ce que tu m'as raconté ces conneries ?

— Doucement Faut pas s'énerver, Gus.

— Pourquoi est-ce que tu laisses sortir cette pouffe ? beugla-t-il soudain en apercevant Samanta Mullighan.

Le Beretta était déjà dans la main de l'Exécuteur et le bulbe de son gros silencieux laissa gicler une balle chuintante qui transforma le nez du *capo* en un magma sanguinolent, emportant ensuite une partie de son crâne et de sa cervelle. Falconeti partit à la renverse, s'affaissant comme une immense serpillière et Bolan dut le retenir pour empêcher son corps de dévaler l'escalier. Le repoussant sur le palier, il perçut un bruit de voix en plus de celui de la radio. Quelqu'un claironnait une question.

En quelques pas rapides, il s'approcha de la porte qu'il ouvrit immédiatement Deux mafiosi se tenaient dans la chambre, l'un d'eux avachi sur un lit, l'autre assis et finissant de lacer une chaussure.

— Qu'est-ce qui se passe, putain de merde ? grogna ce dernier. On se croirait en plein souk !

— C'est jour de solde, on liquide.

Le Beretta cracha de nouveau deux pastilles silencieuses de 9 mm qui allèrent chacune se loger entre deux paires d'yeux ahuris, et Bolan referma la porte avant de rejoindre Samanta Mullighan.

— Vous venez de nous supprimer toute chance de quitter cette fourmilière en douceur, fit-elle remarquer d'un ton acide mais sans panique.

— Je ne supprime que la racaille, répliqua-t-il.

— Quand ils vont découvrir ce...

— Vous aurez quelques longueurs d'avance. Descendez.

Dans le hall d'entrée, Bolan nota qu'une clé était engagée dans la serrure de la porte, côté intérieur. Il l'en retira, l'introduisit du côté extérieur et donna deux tours pour verrouiller les lieux avant de pousser la jeune femme en direction du parking.

— Prenez le volant de votre caisse, miss, et cassez-vous le plus vite possible.

— Et vous ?

— Je dois avoir une discussion avec quelqu'un.

— Je crains bien que ce soit la dernière que vous puissiez avoir. Vous êtes complètement fou.

— À chacun sa façon de voir les choses. Choisissez la bonne.

Sans plus se soucier d'elle, il poursuivit son chemin en longeant les chalets, repéra plusieurs silhouettes à travers la vitrine d'une ancienne agence bancaire. Trois mafiosi l'avaient choisie pour s'abriter de la tourmente. Ils portaient des armes automatiques en bandoulière. L'Exécuteur poussa la porte et s'approcha d'un grand dégingandé assis à califourchon sur une chaise.

— Tu es avec qui ? lui demanda-t-il.

— Lucky Speed, rétorqua l'autre spontanément.

Ça tombait bien, Bolan avait entendu parler de Lucky « Speed » Parisi, un hit-man de Los Angeles connu pour sa promptitude à dégainer une arme.

— Et tu t'appelles ?

— Sam. Sam Davies.

— O.K. Lève ton cul, Sam, et viens voir.

Le grand mafioso se décolla de sa chaise pour s'approcher de la porte que lui désignait Bolan.

— Tu vois l'hôtel ?

— Lequel ? Y en a au moins trois...

Bolan lui mit la main sur l'épaule pour l'orienter dans la bonne direction. Ce faisant, d'un geste imperceptible, il lui glissa la clé de l'hôtel dans la poche de son anorak.

— À côté du resto.

— Ouais.

— Va faire un tour là-bas.

L'autre le regarda d'un air étonné.

— Et qu'est-ce que je vais faire là-bas ?

— Va jeter un coup d'œil à l'intérieur, il y a quelque chose de pas catholique.

— Ah oui ?

— Fais gaffe, hein ! Je renifle une odeur de pourri.

— Bon sang, vous croyez que...

Les deux autres les fixaient d'un œil curieux.

— Je ne crois encore rien. Vas-y, Sam. Et prends pas de risques, si c'est ce que je crois, préviens aussitôt Lucky. Moi je vais poser quelques questions à Jake.

Le truand grimaça un acquiescement, réajusta sur son épaule la bretelle de son P.M. et sortit sous la neige. Partant d'un pas rapide, l'Exécuteur se dirigea vers le restaurant toujours occupé par une partie de la troupe. Il y entra à l'instant où la porte désignée par Micky s'ouvrit en grand, laissant voir une salle aménagée pour une conférence, avec des tables placées bout à bout et entourées de chaises. Une douzaine d'hommes en sortirent, discutant par petits groupes. Certains s'attablèrent près de la cheminée, d'autres gagnèrent la sortie.

Bolan reconnut parmi eux trois gros truands notoires de New York, de Miami et de Las Vegas. Il aperçut aussi Max Pradler et Jake Sanguini, ainsi que Frank Vitali qui survenait parmi les derniers participants à la réunion.

Sanguini fit un signe de tête à l'adresse de Pradler, comme pour prendre congé, et gagna la sortie accompagné de deux hommes de main qui lui emboîtèrent le pas. Vitali, lui, s'avança en solitaire jusqu'à une baie vitrée et parut se plonger dans la contemplation du rideau de neige tourbillonnant. Un instant stoppé par l'apparition des « congressistes », le brouhaha reprit de plus belle.

Bolan rafla une bouteille de bière sur une table, en but une gorgée à même le goulot puis déambula un moment entre les tables avant de s'arrêter à moins d'un mètre de la taupe fédérale. Laissant passer quelques secondes, il entama :

— Paraît que le mauvais temps va durer plusieurs jours.

— C'est ce qu'on dit, soupira Vitali.

— Ça va peut-être arranger les choses.

— Ah oui ?

Ôtant ses lunettes, Bolan souffla :

— Jette un coup d'œil en douce de mon côté, Frank.

Le fédé camouflé ne broncha pas mais l'Exécuteur le sentit se raidir. Puis il tourna légèrement la tête, donnant l'impression d'observer le feu dans la cheminée, reprit sa première position comme si de rien n'était.

— Nom de Dieu ! chuinta-t-il. C'est pas vrai.

CHAPITRE XV

Un temps mort s'écoula dans le tapage des conversations et des libations environnantes. Vitali poussa un soupir, puis il eut un petit rire qui le secoua et lâcha à voix contenue :

— Il m'a fallu faire un effort d'imagination pour te reconnaître. Je me demandais si on t'avait fait passer mon message.

— Comme tu vois. Je suis là.

Bolan replaça les lunettes devant ses yeux.

— J'ose à peine le croire. Tu ne serais pas seulement un fantôme ?

— Touche-moi.

— Pas question, j'aurais peur de me réveiller.

— Il le faudra bien, de toute façon.

— Moi, je ne suis plus qu'un fantôme. Un cadavre en sursis. Ils m'ont déjà mis sur la touche sans me le dire évidemment.

— C'est bien ce que je me disais. T'es grillé.

— Ouais.

— Taille la route, Frank.

— Pas question, ils m'ont à l'œil. Si je fais seulement quelques pas vers le parking, je suis un homme mort. On m'a dit que je dois rester bien tranquillement à l'intérieur, que c'est une question de sécurité pour moi. J'ai failli leur rire au nez. Il y a deux gus qui me surveillent en permanence.

Bolan avait en effet remarqué les regards qui se posaient périodiquement sur Vitali depuis qu'il avait fait son apparition dans la salle du restaurant.

— Un gros baraqué et un grand mauvais avec le nez recousu, poursuivit l'agent fédéral. Micky Longjohn et Lobo la punaise. Longjohn était un de mes hommes, mais ils l'ont complètement retourné.

— Et Lobo ?

— C'est un homme de Jake Sanguini.

Le bruit d'un moteur se fit entendre à travers la baie et un véhicule apparut un instant décrivant un large arc de cercle avant de

prendre l'axe de la route d'accès. L'Exécuteur avait eu le temps d'apercevoir le visage de Jake Sanguini assis à côté du chauffeur.

— Il quitte le navire avant le naufrage, commenta doucement la taupe fédérale.

— Quel naufrage ?

— J'aurais dû dire sabordage. Je croyais que tu étais au courant.

— Il faut que nous parlions, Frank, j'essaie d'arranger ça.

Après avoir lampé une grosse gorgée de bière, Bolan se dirigea vers Lobo la punaise qui fit semblant de ne pas le voir approcher, plongeant son nez mal rafistolé dans un verre de vin.

— Quelque chose m'inquiète, laissa tomber Bolan en s'asseyant à côté de lui.

L'autre ne lui répondit pas mais se fit attentif.

— Est-ce que quelqu'un aurait donné une consigne pour enfermer Gus et les autres dans l'hôtel ?

— Pourquoi ça ? fit le porte-flingue méfiant.

— J'ai vu tout à l'heure quelqu'un qui bouclait la lourde de l'extérieur.

— Qui aurait fait ça ?

— Sam Davies. Tu es au courant ?

Le mafioso hocha négativement la tête.

— Sûr que c'est bizarre.

— Je te le fais pas dire. Tu crois que ça pourrait venir de Lucky ?

— J'en sais rien. Ça se pourrait mais c'est pas normal. Et qu'est-ce que Sam a fait ensuite ?

Bolan haussa les épaules.

— Il a mis la clé dans sa poche et il s'est taillé. Tu te charges de mettre ça au clair ?

Lobo la punaise se tortilla un peu sur sa chaise.

— C'est pas à moi de m'occuper de ça. Je dois rester ici.

— Micky suffira pour la surveillance.

— Ça se peut, mais...

— Et je resterai ici avec lui. Ça te va ?

Le mafioso hésitait. Bolan posa sa canette de bière sur la table, la fit tourner lentement entre ses mains.

— Je ne peux pas faire confiance aux autres, Lobo. Et je ne veux pas bouger d'ici. Tu vois ce que je veux dire ? Jake y tient beaucoup.

Après s'être dandiné sur son siège, Lobo se leva sans un mot, fit un

signe de tête entendu et se dirigea vers la sortie en tâtant son arme sous sa veste molletonnée. Bolan quitta la table pour aller rejoindre le gros Longjohn. Celui-ci s'était assis sur la margelle de la cheminée et fumait un nouveau cigare.

— T'as froid au cul ? lui demanda Bolan en souriant.

L'autre rigola :

— J'prends des calories pour quand on va devoir sortir sous cette saloperie de neige.

S'installant à côté de lui, l'Exécuteur baissa la voix :

— On a un problème, Micky. Lobo est parti voir, mais faut que je pose quelques questions à Frank. Ça urge. Alors tu vas nous trouver un coin tranquille pour quelques instants. D'accord ?

— Je sais pas si c'est bien réglo.

— Ça l'est, tu peux me faire confiance.

— Je voudrais pas que Jake me cherche ensuite des poux dans la tête.

— T'inquiète. J'en fais mon affaire.

— Eh bien... Vous pourriez aller dans la salle de conférence.

— T'as pas plus discret ?

— Je vois qu'une piaule, en haut, ou la cuisine.

— Va pour la cuisine.

— Bon, attendez, faut que je prenne des précautions.

L'énorme tas de saindoux décolla son fessier de la margelle pour aller donner des consignes à deux buteurs qui braillaient en buvant sec, un peu plus loin. Puis il s'approcha de Vitali qui le suivit après un bref conciliabule et les deux hommes s'acheminèrent dans un couloir. Bolan leur emboîta le pas.

— Je reste ici, fit Micky Longjohn en ouvrant une porte au fond du couloir.

— Ne laisse entrer personne, lui répondit sèchement l'Exécuteur.

— N'ayez crainte, m'sieur Marcus. Même un courant d'air pourra pas passer.

Franchissant le passage, il referma le battant et se tourna vers Vitali.

— Je n'en crois pas mes yeux ! s'exclama le fédé d'une voix étouffée. Comment est-ce que tu fais ça ? Pourquoi est-ce que ces types t'obéissent comme s'ils te connaissaient depuis toujours ?

— Je leur montre ce qu'ils ont l'habitude de voir dans leur milieu pourri, c'est simple.

— Simple ? Tu parles ! Ça me fout la colique.

Une silhouette enveloppée dans un manteau se découpa un instant derrière une fenêtre. Le gros Micky n'avait rien négligé.

— Qu'est-ce que tu faisais à Las Vegas, Frank ?

— Je n'étais pas à Vegas mais dans l'Idaho.

— Le bruit a couru que tu te promenais dans le Nevada avec les autres gros bonnets.

— C'est une fable pour endormir les soupçons pendant qu'ils se rendaient tous à Spokane.

— Qui ça, tous ?

— Tous ceux de la côte Est, de New York, de Philadelphie, de Miami, de Norfolk...

— Les associés de Castellano, quoi...

— Oui.

— J'ai pourtant vu ici des requins de la côte Est.

— Quelques-uns seulement. Castellano n'a plus leur confiance et il veut s'en débarrasser.

— Tu as sans doute une explication ?

— C'est un énorme coup de vice et ça doit se jouer sur deux tableaux. Écoute-moi ça... D'abord, on rassemble un max de mecs en provenance de l'Ouest après les avoir bien baratinés sur l'avantage de se serrer les coudes. On parle d'une association où tout le monde aura une part de gâteau multipliée par deux ou trois, de fraternité nouvelle, d'entraide et de respect des territoires, etc. Ce genre de boniment marche à tous les coups.

— O.K. Ensuite ?

— Ensuite, une fois que tout le monde est là, on liquide et on récupère les territoires et les marchés en cours. C'est aussi clair que ça.

— D'accord, mais Castellano ne peut pas éliminer comme ça la totalité de ses rivaux de l'Ouest. Ceux que j'ai aperçus ici ne sont d'ailleurs pas très nombreux.

— Une quinzaine, répliqua Vitali, mais ils comptent parmi les plus importants.

— Ceux qui resteront en place apprendront forcément ce qui s'est passé et Castellano aura beaucoup de mal à s'installer sur les territoires conquis. Ça ne colle pas tellement avec sa politique.

Le G'man gloussa.

— C'est là que tu intervies. Il est prévu que tu portes le chapeau, Striker. Comme ça, l'empereur Ange 1er reste blanc-bleu. J'enrage à la pensée que c'est à travers moi que tu t'es fait piéger. Quand j'ai

compris la manœuvre, il était trop tard. Je n'avais plus aucune possibilité d'avertir Hal.

— Attends. J'ai pigé le coup de vice, mais ils n'avaient pas besoin que je sois réellement présent pour répandre ce bruit.

— Tu oublies ce que tu représentes à leurs yeux. Les moins méchants rêvent de te voir découpé en petits morceaux. Et ils veulent faire vrai. En plus, tu es pour Castellano le seul pion qui risque encore de faire capoter ses grosses affaires. À part toi, il a éliminé pratiquement tous les autres risques, il graisse les pattes partout là où il faut, met dans sa poche les fonctionnaires, soudoie les politicards, et même la plupart des informations que je fournis au Bureau fédéral ne sont pas utilisables. Tu ne...

— Je sais tout cela, interrompit Bolan. Le temps presse.

— Un instant, ça ne va pas être long. Bon... Castellano veut faire d'une pierre deux coups. C'est ça.

— Quels sont les effectifs basés à Spokane ?

— Environ quatre-vingts mauvais gus armés jusqu'aux dents et qui vont débarquer ici dès qu'on t'aura repéré. Ils arriveront par hélicoptères en moins de trois quarts d'heure et boucleront tout le périmètre.

— Des troupes aéroportées ?

— C'est exactement ça. Ces mecs sont chargés non seulement de te faire la peau mais aussi de finir le boulot que tu auras commencé.

— Castellano a aussi l'intention de liquider ses propres hommes, ici ?

— Qu'est-ce que quelques cadavres de plus, si ça arrange son business ?

— Oui, bien sûr. Comment ont-ils su, à ton sujet ?

— Je n'en sais trop rien. Ça faisait un moment que deux ou trois gus se méfiaient de moi. Il n'y avait aucune preuve, mais tu sais comment ça se passe dans le Milieu. Quand on commence à te suspecter, ça veut dire que tu es déjà virtuellement mort. On m'a tendu une branche pourrie et je m'y suis accroché comme un con. Tout concorde. À Spokane, j'ai eu comme tout le monde des échos de ce qui venait de se passer à Stockett. Ils ont appris que tu avais débarqué là-bas, ça a été alors pour eux la confirmation que j'avais bien fait circuler le bruit de couloir. Leur attitude a changé d'un coup. Ils se sont montrés tellement gentils avec moi que j'ai immédiatement pigé.

— Tu as trop tiré sur la corde, dit Bolan. Hal aurait dû te retirer du circuit depuis longtemps.

— Peut-être. Mais j'en suis là. Et Hal aussi. Maintenant, ils savent qu'il fricote avec toi.

Bolan alluma une cigarette.

— Il s'en sortira. Tu imagines les *amici* en train de porter contre lui des accusations devant un tribunal ?

— Ce serait drôle, en effet répondit Vitali avec un sourire crispé.

— Tu vas t'en tirer toi aussi.

— Je n'ai pas la moindre chance, Mack. Si je pars d'ici, ce sera les pieds devant. Je leur sers d'appât. C'est moi la chèvre, tu comprends ?

Bolan réfléchit trois secondes.

— O.K., décida-t-il. Alors, je vais leur montrer ce qu'ils veulent voir. Ton rôle d'appât sera terminé.

CHAPITRE XVI

Frank Vitali baissa la tête et fit quelques pas avant de regarder l'Exécuteur d'un air navré.

— T'es dingue, ça ne marchera jamais. Sais-tu combien ils sont ici ? Plus de soixante sans compter les grosses têtes. T'as une cigarette ?

— Tu refumes ?

— La cigarette du condamné, rigola lugubrement le G'man.

Il piocha dans le paquet, souffla un long nuage de fumée et enchaîna :

— Pour l'instant, ils font comme si de rien n'était à mon sujet, il y en a même un qui est venu me raconter une bonne blague.

— Le baiser de Judas.

— C'est à peu près ça.

— Parle-moi encore des troupes cantonnées à Spokane.

— Je t'ai déjà dit tout ce que je sais. Ils sont mauvais comme des gales, bien entraînés, et ils veulent s'approprier la prime.

— Castellano et son staff ?

— Ils sont là-bas également, je croyais que tu l'avais compris.

— D'autres encore ?

— Bien sûr. Une douzaine de gros cannibales auxquels il veut montrer sa suprématie. Dès qu'on te saura sur le carreau et que les rivaux seront liquidés, ils arriveront tous ici pour fêter l'événement !...

— Intéressant !

— Et puis quoi encore ?

— Ils veulent me voir mort ? Ça peut s'arranger.

La taupe fédérale releva un sourcil.

— Ça veut dire quoi ?

— Exactement ce que j'ai dit. Au fait, Samanta Mullighan, ça te dit quelque chose ?

— Non, rien du... Attends, tu veux peut-être parler de la blonde que j'ai vue arriver tout à l'heure ?

— Oui.

— Elle ne s'appelle pas Mullighan mais Connors. Martha Connors. C'est un agent de la DEA.

— Qu'a-t-elle à voir avec toi ?

— Rien du tout. Je la connais seulement de vue, c'est une amie d'Eva. Une fille tout ce qu'il y a de bien. J'ai été plus que surpris en la voyant tomber dans les bras de Gus Falconetti. Elle ne pourra pas jouer longtemps la comédie à cette pourriture, c'est le pire des vicieux.

— Gus est mort, je l'ai liquidé tout à l'heure.

— Tu ne perds jamais de temps ! Et Martha ?

— Si elle n'est pas complètement stupide, elle est déjà loin. Une dernière chose... Ici, qui est informé que je suis censé débarquer ?

— Seulement Sanguini et les chefs d'équipes du clan Castellano. On leur a parlé de ça comme d'une éventualité, avec pour consigne de fermer leurs gueules.

— Rick Staccio et les autres têtes de New York ne sont pas au courant ?

— Absolument pas. Castellano les a expédiés ici pour s'en débarrasser et aussi pour mettre ceux de l'Ouest en confiance. Il leur a dit qu'il viendrait ensuite.

— Ça ne colle pas, réfléchit Bolan. C'est par David Lansky que tout a commencé et il bosse pour Andy Sangallo qui était lui-même associé avec Falconetti.

Vitali haussa les épaules et fit une moue.

— Sangallo a vendu son pote à Castellano, mon vieux. Ils ont scellé un pacte. C'est lui qui a convaincu les autres pontes de L.A., de Frisco et San Diego de participer à la grande rencontre. Tu comprends pourquoi il n'est pas ici...

La situation s'éclairait. Le fédé poursuivait :

— Castellano est un fou extrêmement dangereux, un mégalomane de première. Il veut bâtir son empire sur la trahison à grande échelle sans se soucier du retour de bâton et du fait que ça ne pourra pas tenir longtemps. On dirait qu'il tente un grand coup un peu à la hâte, comme s'il craignait que tout s'effondre autour de lui en laissant les choses en l'état. Sa puissance ne tardera pas à s'effriter.

— Je pense plutôt le contraire et toi aussi, tu le sais bien. N'essaie pas de m'endormir, Frank.

— Pense ce que tu veux. Le meilleur conseil que je te donne, c'est de ranger tout ton arsenal et d'aller voir de loin de quelle façon toutes ces ordures vont se casser la gueule. Ça t'épargnera une dépense d'énergie inutile et tu auras une chance de sauver ta peau.

— Tu ne tiens vraiment pas à la tienne ?

— Pas si tu dois pisser ton sang dans la neige.

— Tu m'emmerdes avec tes conneries, grogna Bolan.

— Je t'ai dit que c'est foutu pour moi, je ne me sens pas de taille à tenir tête à toute cette meute enragée. Et puis, tout a une fin, faut pas rêver, tu sais...

Tirant avidement sur sa cigarette, Vitali laissa son regard errer dans le vide.

— Il y a quelque temps, je suis entré dans un observatoire astronomique pour visiter. Je voulais voir comment c'est foutu au-dessus de nous, à travers un télescope. J'en suis sorti plutôt déboussolé. Il y a tant et tant de choses à voir dans l'univers que je me demande pourquoi nous passons notre temps sur terre à nous bouffer la gueule comme des abrutis.

L'Exécuteur fit entendre un petit rire cynique.

— Et il y a tant et tant de choses à faire sur terre que je suis loin d'avoir fini.

— Ni ta vie ni la mienne n'y suffiront, Striker. C'est un éternel recommencement. La pourriture que tu détruiras remontera d'une autre façon à la surface, c'est une affaire de temps. Imagine un peu ce que sera la mafia en l'an 2000 et après...

— Je préfère m'occuper du présent. Bon, tiens-toi prêt à calter, Frank. Si ça se passe bien pour toi, rejoins le croisement de la 89 avec la route de Choteau, tu trouveras tout de suite à droite un petit bois. J'essaierai de te récupérer là-bas.

— Je ne vois pas comment un mort pourrait me récupérer.

— Parlons plutôt d'un fantôme.

— Ah oui ? Attends un peu, que je vérifie.

Vitali avança la main et toucha le bras de l'Exécuteur. Il s'esclaffa :

— O.K., tu m'as l'air tout à fait matériel. Et je commence à y croire, à ton histoire. C'est pas une blague ?

— Continue d'y croire, lui dit l'Exécuteur. Mais fais gaffe à pas trop le montrer.

S'approchant de la porte, il l'ouvrit et lança à Longjohn :

— Ça va, Micky, j'ai terminé.

S'effaçant pour laisser passer Frank Vitali, il regarda les deux hommes s'éloigner dans le couloir, les suivit avec un temps de retard. Et, comme si rien ne s'était passé, chacun reprit sa place dans la grande salle.

Pourtant, à mieux y regarder, quelque chose se passait à l'extérieur. Quelques cris se firent d'abord entendre, malgré le brouhaha ambiant, des insultes et des invectives. De l'autre côté de la baie vitrée, l'Exécuteur aperçut deux groupes d'hommes qui discutaient vivement, apparemment prêts à en venir aux mains. Les semences dont il avait parsemé son trajet commençaient à germer.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria un chef d'équipe en bousculant sa chaise pour se lever vivement. Qu'est-ce qu'ils ont, ces abrutis ?

Trois autres malfrats quittèrent également la table où ils étaient installés pour rejoindre le chef d'équipe qui ouvrait une fenêtre en grand.

— Y a un problème ? lança sèchement ce dernier à l'adresse des deux groupes à l'extérieur.

— Ouais ! aboya un type dont la main était déjà posée sur la crosse de son revolver. On a trouvé Gus et deux gars de Philly.

— Vous les avez trouvés, et alors ?

— Ils sont clamsés ! Des fumiers leur ont fait péter la tronche.

— Quoi ?

— T'as compris ce que j'ai dit, merde !

— On a aussi trouvé la clé de l'hôtel dans la poche de Sam Davies, va falloir qu'il explique ça !

— Mais, c'te clé, je te dis que je l'ai jamais vue !

Un autre mafioso hurla pour couvrir le tumulte naissant :

— Va chercher les patrons, Digger, dis-leur qu'ils sifflent leurs clebs !

— Putain ! C'est pas aux patrons de s'occuper de ça, on est là pour les protéger !

— Mon cul ! Ces connards de l'Ouest se croient tout permis...

— Ça va, ça va ! Calmez-vous tous, bon sang ! Y a sûrement une explication.

— J'vous dis qu'il faut prévenir les patrons !

— D'accord, d'accord ! Mais restez tous tranquilles.

La température montait très vite et Bolan s'en réjouissait. Il ne fallait évidemment pas s'attendre à une empoignade générale, mais une diversion était la bienvenue. Après un clin d'œil en direction de l'agent fédéral, il poussa la porte de la salle de conférence qu'il traversa, ouvrit une fenêtre sur le côté opposé et sauta dans l'épais tapis immaculé où il s'enfonça à mi-mollets. Il n'était pas loin de l'endroit où il avait laissé son barda.

Pourquoi ne pas les laisser s'entre-détruire ? avait suggéré Frank

Vitali. « Tu parles ! » grogna sourdement Bolan en plongeant la main dans la neige pour récupérer ses affaires. La vermine renaît toujours de sa propre pourriture. Il ne voulait pas seulement éliminer les cannibales qui se trouvaient déjà sur place, il les voulait tous, réunis en un seul et plantureux festin, dans cette tanière improvisée qu'ils avaient eux-mêmes choisie pour y tendre une embuscade.

Mais, avant tout, l'Exécuteur voulait sauver un ami, lui permettre d'échapper aux crocs des cannibales. Ensuite, il s'occuperait de l'ensemble des fauves et déchaînerait sur eux le tonnerre et la foudre.

Tandis qu'il enfilait sa tenue de combat, il perçut l'abolement multiple des chiens rendus furieux par les cris bestiaux qui retentissaient toujours de l'autre côté des bâtiments. La combinaison était réversible : une face noire, une autre blanche. Avant de s'introduire dans l'ancre de la mafia, il s'était dit que le vêtement spécial lui permettrait de se confondre avec les pentes de la montagne. Mais à présent il n'avait pas du tout l'intention de passer inaperçu, aussi avait-il choisi le côté noir de son vêtement de combat pour entrer bruyamment en scène.

Il chaussa ses skis, et poussa sur ses bâtons, glissant silencieusement dans la tourmente.

CHAPITRE XVII

Malgré le manque de visibilité, des hommes convergeaient rapidement vers le lieu de l'altercation, sortant de partout et se dirigeant au son. Rick Staccio marchait à grandes enjambées devant Gino Forgesse qui finissait de boutonner nerveusement son anorak, et d'autres *capi* accompagnés de leurs gardes du corps surgissaient, penchés en avant pour affronter la bourrasque blanche.

La salle de restaurant s'était déjà vidée aux trois quarts quand la porte s'ouvrit sur Lobo la punaise qui jeta aussitôt un regard circulaire et renifla bruyamment.

— Ça va, Micky ? lança-t-il.

— Ouais, ouais, fit Longjohn. Ça va.

Ce dernier s'était planté devant la fenêtre ouverte pour observer l'empoignade tout en gardant un œil sur Frank Vitali. Le fédé s'approcha de lui et commenta d'un ton tranquille :

— C'est le début de la fin, Micky. Dommage que tu te sois trompé de camp.

Le gros mafioso tourna la tête vers son ex-patron.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Frank ?

— Tout simplement que tu t'es laissé manipuler. C'est décevant de ta part.

Son regard se voila.

— Que feras-tu si je me casse d'ici ? Tu me tireras dessus ?

— J'obéis aux ordres, Frank, comprenez-moi...

— Les ordres de qui, de Jake Sanguini ? Nous sommes tous condamnés, pauvre con. On nous a vendus.

— Mais enfin, je...

Il fut brutalement interrompu par le staccato rageur d'une arme automatique tandis que les vitres explosaient en mille morceaux. Des éclats de bois et de plâtre furent arrachés au mur opposé, à quelques centimètres du plafond, et les quelques hommes encore présents dans la salle plongèrent simultanément au sol pour se protéger.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla un type qui avait renversé une table pour s'en servir comme bouclier.

Une voix éraillée lui répondit en écho :

— Connard ! Tu vois pas que c'est une attaque...

Dehors, des hommes braillaient, d'autres poussaient des cris de douleur ou de rage tandis que la rafale se poursuivait interminablement. Plusieurs d'entre eux s'effondrèrent au sol, atteints par des projectiles qui semblaient venir de partout et de nulle part.

Vitali perçut soudain une voix qui hurlait plus fort que les autres sur un ton hystérique :

— Putain ! C'est la combinaison ! C'est ce fumier de Bolan ! J'veus dis que j'l'ai vu !

Une panique immédiate s'ensuivit dans un invraisemblable concert de vociférations et de cris d'effolement auquel se mêlaient les aboiements des chiens excités par le tumulte. L'arme automatique avait cessé de crachoter, mais des détonations retentissaient d'un peu partout, des *soldati* tiraillant sur une cible que Frank Vitali ne pouvait apercevoir.

À part Vitali, Longjohn, et Lobo la punaise, il n'y avait plus personne dans les lieux. Assis à même le sol, Lobo grimaçait en essayant de retirer une grosse écharde de bois plantée dans sa cuisse.

Enfin, il y eut une accalmie, ou plutôt une brève rémission car de courtes rafales se remirent bientôt de la partie en un chant vibrant et syncopé. Pendant un instant, la taupe fédérale aperçut une silhouette noire qui semblait jaillir du néant pour arroser les *amici* en train de courir aveuglément en tous sens, cherchant des abris, ripostant maladroitement au tir infernal. Puis l'ombre sinistre disparut aussi soudainement qu'elle s'était matérialisée, indifférente aux coups de feu qui crépitaient de partout.

— Putain ! lâcha Micky en jetant un regard effaré à Vitali. C'est pas croyable.

— T'as raison.

D'un geste preste, le G'man arracha le Colt .45 automatique fixé à la ceinture de Longjohn et l'en menaça.

— Il est encore temps de choisir, Micky. Tu as deux secondes.

— Mais...

— Plus qu'une seconde. Tu te casses ou je te bute.

— Tirez pas, Frank, j'veus jure que...

Le .45 aboya méchamment, provoquant un petit cratère dans le parquet, entre les jambes du mafioso qui fit un bond hystérique avant de tourner les talons pour étaler. Mais le G'man n'était pas pour autant tiré d'affaire. Un revolver venait de se braquer dans sa direction à quelques mètres de lui, derrière un visage grimaçant au

nez couturé. Dans un réflexe, il plongea en avant, lâcha trois grosses cartouches de .45 vers Lobo la punaise qui partit à la renverse, la poitrine inondée de sang.

Les oreilles bourdonnantes, une sensation de brûlure au bras gauche, il se releva et se mit à courir en direction de la cuisine qu'il traversa en s'apprêtant à tirer sur tout ce qui se trouverait sur son trajet. Mais il déboucha à l'extérieur sans avoir rencontré âme qui vive. C'était de l'autre côté que ça se passait, la plupart des buteurs s'étaient précipités sur la place de la station dans l'espoir de cartonner une cible incertaine autant que dévastatrice.

Quelque part, assez loin de lui, un type aboyait des ordres, appelant au calme et distribuant des consignes. Il entendit aussi des pétarades soudaines et des bruits de moteurs qui démarraient, mais il ne s'agissait pas de voitures. On sortait des scooters des neiges du hangar où ils étaient entreposés.

Marchant lentement en direction du parking qu'il ne pouvait encore apercevoir, Frank Vitali buta sur un cadavre que la neige commençait déjà à recouvrir, dut en enjamber un autre pour s'approcher d'un véhicule dans lequel il s'installa. La clé de contact était en place. Avant de lancer le moteur, il tâta son bras gauche sous sa veste, sentit du sang chaud qui en coulait et grimaça. Lobo n'avait que partiellement loupé son tir, mais ce n'était pas cela qui devait l'arrêter. Bolan lui avait donné sa chance en faisant converger tous les risques sur lui, il n'avait pas le droit de rater l'occasion. Et il n'allait pas se plaindre non plus d'une simple blessure au bras.

Il tourna la clé. Le moteur démarra après un petit hoquet et se mit à ronronner tranquillement. Selon son estimation, la quasi-totalité des *soldati* présents dans les lieux allaient se lancer à la poursuite de l'Exécuteur, libérant ainsi la voie vers la sortie. La prime offerte était trop alléchante.

Encore vingt ou trente secondes et il pourrait démarrer. Le plus dangereux serait de parcourir le premier tronçon de la route sur un ou deux kilomètres, car il ne savait dans quel axe la chasse s'était engagée.

— Merci, Mack, murmura-t-il en accélérant doucement.

L'Exécuteur avait fait plusieurs apparitions éclair à travers la tourmente, déclenchant la panique et semant la mort dans les rangs mafieux. Il avait déjà largué trois chargeurs de balles de .223 qu'il tirait avec un M.16 en version raccourcie. Le fusil d'assaut était couplé à un lance-grenade M.79 qu'il n'avait pas encore utilisé.

L'arme à la hanche, son barda sur le dos, il utilisait au maximum

les ressources de ses skis spéciaux pour se déplacer rapidement sur de courts trajets entre lesquels il expédiait sur l'ennemi toute la mitraille qu'il pouvait. Il n'était guère facile de manœuvrer le combiné de combat tout en utilisant les bâtons pour conserver son équilibre. Mais Bolan ne cherchait pas à réaliser un tir de haute précision. Semer la panique et canaliser les effectifs ennemis dans sa direction c'était pour le moment sa principale préoccupation.

Après avoir largué encore un chargeur sur l'ancienne agence bancaire et deux chalets attenants, il se déplaça d'une cinquantaine de mètres pour expédier coup sur coup trois grenades explosives contre un ancien hôtel où pouvaient se tenir des chefs mafiosi. Il n'attendit pas de constater les dégâts. Poussant sur ses bâtons, il se lança vers l'amorce d'une piste signalée par un panneau en fer rouillé.

Son avantage résidait dans sa rapidité d'exécution et dans la mauvaise visibilité. Il faisait en effet presque nuit, tant le tourbillonnement de neige était dense. L'ennemi possédait un autre avantage : celui de la connaissance du terrain. Mais Bolan avait également étudié son futur champ de bataille, tant sur la carte que visuellement et à travers ses instruments d'investigation optiques. Il avait repéré trois anciennes pistes ayant servi jadis aux clients de la station et qui descendaient vers le fond de la vallée. Il s'était fixé mentalement des jalons qui devaient lui permettre de passer rapidement de l'une à l'autre en cas de besoin pour brouiller les recherches.

Beaucoup plus loin, en surplomb au-dessus de ces pistes, une barrière de rochers sortait de la montagne, sur laquelle il avait aperçu une énorme plaque de neige entassée là dans un équilibre qui lui semblait précaire. C'était en grande partie à cause de cela que la station avait été déclarée dangereuse et interdite aux touristes sportifs. Plusieurs avalanches avaient d'ailleurs coûté la vie à des skieurs avant que l'Administration prenne la décision d'obliger les responsables à fermer l'endroit. Ces derniers avaient argué qu'il n'y avait qu'à provoquer les avalanches avant la vague touristique, en utilisant des charges explosives, et un essai avait été fait. Essai qui n'avait donné lieu qu'à un nouveau drame, l'année suivante. À chaque chute importante, la neige s'accumulait dangereusement sur la barrière rocheuse, augmentant les risques d'avalanches qui pouvaient se produire plusieurs fois par saison.

Avec ce que le ciel déversait généreusement en ce moment, c'étaient des tonnes et des tonnes de poudreuse qui s'amassaient rapidement au-dessus des pistes, constituant un danger dont Mack Bolan était très conscient.

Une armoire à glace répondant au nom de Steve Hooks s'égosillait dans le micro d'un transceiver :

— Équipe trois, prenez la piste numéro un par le haut et rabattez-vous ensuite ! Je veux pas qu'il puisse s'échapper par là !... Équipe quatre !...

— Ouais, j't'entends ! répondit une voix essoufflée.

— Où es-tu avec tes gars ?

— Sur la piste du bas, la trois, je crois.

— Tu crois ou t'es sûr ?

— Je te dis la piste du bas, merde !

— Vous voyez quelque chose ?

Un ricanement fit vibrer l'appareil.

— Oui, je vois plein de neige partout, Steve !

— Déconne pas ! Est-ce que tu vois des traces ?

— Que dalle pour l'instant.

— Putain ! Ouvrez l'œil, hein ! Il me faut cet enculé !

— Qu'est-ce que tu crois qu'on fait ?

— Ramenez-moi cette saloperie de combinaison noire, vous entendez ? Je veux ce mec !

Hooks distribua encore brutalement quelques ordres aux autres équipes lâchées sur le flanc de la montagne, puis se tourna vers un type à la mâchoire carrée qui se tenait assis à côté de lui dans un 4x4 Bronco.

— J'espère que ces connards vont pas le rater, cracha-t-il. Pour une fois qu'on le tient à portée de main...

— D'autant plus que les frangins nous feraient passer un sale moment si ça devait arriver.

Il voulait parler des frères jumeaux de l'Organisation, Jake et Frank Sanguini.

— Et si ce sale con était encore ici ? enchaîna-t-il brusquement, de l'inquiétude dans le ton.

— Digger est certain de l'avoir vu tailler la route en direction de la pente. Il a dit qu'il l'a vu passer tout près de lui et qu'il n'a même pas eu le temps de le canarder. Dis, Mike, t'as pas oublié d'appeler les mecs de Spokane pour les alerter ?

— Cette question ! Je leur ai balancé un coup de fil dès qu'on a été sûrs que c'était bien Bolan.

Hooks se gratta la joue, fit une grimace.

— Au fait tu sais ce que c'était cette bagnole qui s'est taillée tout à

l'heure ?

— J'ai pas bien vu le gus qui la conduisait mais je crois que c'était Frankie.

— Tu veux dire, Frank Vitali ?

— Il m'a semblé.

— Bordel de merde ! Et t'as rien fait pour l'empêcher de se casser ?

— Je fais ce que je peux, Steve. J'étais déjà en train de parler à ces types de Spokane dans un radiotéléphone plein de parasites !

— Ouais, bon... L'essentiel, c'est qu'on rattrape le grand fumier.

Reprenant le transceiver, il jeta :

— Que tout le monde écoute ! Bolan est sûrement pas venu à pied, il a forcément une bagnole planquée quelque part. Cherchez-la et planquez-vous en embuscade dès que vous l'aurez trouvée. Confirmez !

Six accusés de réception lui parvinrent successivement et il soupira :

— Maintenant, y a plus qu'à attendre.

— Pourquoi on ne lâche pas les clebs après lui ? fit Mike.

— Qu'est-ce que tu veux que les chiens reniflent dans toute cette merde de neige ? Ce qu'il faut, c'est bloquer Bolan, l'empêcher de se tirer du coin en attendant que les renforts arrivent. À pied, il n'a aucune chance.

— Il a des skis, d'après ce qu'on sait.

— Et alors ? Tu crois qu'il peut se servir de ses skis pour remonter les pentes ? Tout ce qu'il pourra faire, c'est descendre, descendre et descendre encore. On finira par le coincer tout en bas, et s'il essaie de remonter avec ses bouts de bois sur le dos, il tombera sur le cordon d'encerclement.

— J'espère que tu te trompes pas, fit Mike. De combien est la prime, déjà ?

— Le chiffre est trop gros pour que tu puisses compter les zéros, rigola grassement Hooks.

Le transceiver crépita soudain dans sa main :

— Équipe cinq ! On a aperçu le mec, il nous faut tout de suite du renfort.

— À quel niveau êtes-vous ?

— Piste deux, à environ la moitié.

— À quoi ressemble-t-il ?

— On n’a pu voir qu’une silhouette toute noire qui filait comme une fusée.

— Vers le bas ?

— Bien sûr.

— O.K. ! Équipe un, deux, et six, vous avez entendu ?

L’appareil crachota trois réponses et Hooks reprit sèchement :

— Rejoignez la cinq et déployez-vous. Magnez-vous le cul !

Reposant le transceiver, il grogna :

— Cette fois, ça y est, on le tient.

— J’voulais à peine y croire, ricana Mike.

— Avec cinquante mecs au cul, tu pensais qu’il pouvait vraiment se faire la paire ? Il est peut-être fortiche, ce salaud, mais c’est quand même pas Superman. Il est fait comme un rat.

Dans le lointain, des coups de feu isolés se firent entendre, atténués par la neige. Puis il y eut des rafales tirées par plusieurs armes automatiques.

Steve Hooks découvrit ses dents jaunies par le tabac dans un sourire de hyène.

— T’entends ? Commence à compter les zéros, Mike.

CHAPITRE XVIII

Bolan n'avait eu aucune peine à entraîner derrière lui la meute de chasseurs de scalps, mais il se disait qu'à présent Frank Vitali devait être suffisamment loin et hors de danger. Il pouvait désormais penser à sa propre sécurité et se dégager. Pourtant, il semblait que les *amici* en avaient décidé tout autrement.

Il s'était éloigné de plus de cinq cents mètres des bâtiments et filait sur une piste quand le vrombissement de plusieurs moteurs retentit derrière lui à courte distance. D'après la tonalité, ce n'étaient sûrement pas des véhicules tout-terrain, mais plutôt ces petits engins spécialement conçus pour la neige, qu'il avait aperçus dans une remise, là-haut. À cause de la visibilité restreinte à quelques mètres, il ne pouvait accentuer sa vitesse sous peine de sortir du trajet qu'il avait mémorisé et de heurter un obstacle. Pourtant, le danger se rapprochait vivement. Le bruit devenait plus fort. Et bientôt, il eut la conviction que les chiens de chasse de la mafia n'étaient plus qu'à trente ou quarante mètres derrière lui.

S'arrêtant brusquement dans un jaillissement de neige, après une courbe, il s'accroupit et se mit en attente, le combiné M.16/M.79 prêt à cracher. Son attente fut brève. Quelques secondes plus tard, il les vit subitement apparaître. Trois scooters des neiges à la queue leu leu, chevauchés chacun par deux flingueurs engoncés dans leurs parkas et portant des lunettes de protection. Il crut un instant que la petite troupe allait le dépasser sans le voir, mais le dernier engin stoppa une quinzaine de mètres après sa position et le passager arrière sauta du véhicule, un fusil à pompe à la main.

Pour passer inaperçu, c'était fichu et Bolan préféra rompre plutôt que de déclencher une fusillade qui n'aurait pas manqué de définir clairement sa position pour les autres patrouilles. D'un élan, il se propulsa sur la pente en dehors de la piste, ses réflexes prêts à jouer au centième de seconde pour éviter les arbres qui se profilaient au dernier moment sur son parcours.

Lorsqu'il s'était replié après avoir mitraillé les bâtiments tenus par les *amici*, il pensait pouvoir atteindre la forêt de pins en haut de laquelle il avait laissé le Ram Charger. Il s'était dit qu'il n'aurait plus, ensuite, qu'à remonter le flanc de la montagne pour récupérer le 4x4.

Mais c'était cuit. Les cannibales avaient fait vraiment très vite.

En revanche, il savait qu'il pourrait rejoindre une piste intermédiaire en coupant à travers le versant montagneux. Il y arriva plus tôt que prévu, mais dut aussitôt incurver sa trajectoire en entendant de nouveau un ronflement de moteur, en amont de la descente, puis un autre venant sur son flanc droit. Ses poursuivants utilisaient évidemment la radio pour communiquer et la patrouille qu'il avait évitée s'était empressée d'avertir les autres. Il songea aussi que quelqu'un téléguidait l'ensemble des recherches à partir d'un talkie-walkie depuis la station.

S'arrêtant pour tendre l'oreille, Bolan perçut une troisième source de bruit venant d'un axe différent. Les mafiosi arrivaient de partout. La vermine commençait à grouiller dans tout le secteur. Il allait devoir faire face.

L'affrontement ne tarda pas, fut bref, brutal et sanglant. Alors qu'il se tenait en attente au pied d'un énorme sapin, le premier engin déboucha subitement à quelques mètres de lui. Il fit aussitôt feu avec le M.16, criblant de balles les deux passagers du scooter qui partit en dérapage et se mit ensuite à glisser pour s'arrêter finalement contre un tronc. Les deux mafiosi avaient été éjectés et gisaient dans la neige qu'ils tachaient de leur sang. Mais un autre véhicule à chenillette apparaissait dans la trajectoire du premier, son conducteur freinant tout ce qu'il pouvait en apercevant la scène. Debout derrière lui, un tireur kamikaze commençait déjà à canarder l'Exécuteur qui dut faire un bond sur le côté pour éviter les projectiles meurtriers. La riposte du M.16 faucha l'imprudent flingueur, lui découpant une ligne de pointillés sanglants en travers de la poitrine, et poursuivit son œuvre de mort en faisant éclater la tête de son coéquipier.

Les oreilles bourdonnantes, Bolan s'efforça ensuite d'écouter les sons qu'il avait déjà perçus avant la fusillade. Mais la nature se taisait. Les mafiosi aussi. Ils s'étaient sans doute dit que leur gibier ne serait pas aussi facile que ça à prendre et ils optaient pour la prudence.

Une voix assourdie se manifesta soudain et l'Exécuteur en chercha la provenance. Quelques instants plus tard, se guidant au son, il découvrit un transceiver aux trois quarts enseveli sous la neige, le ramena à lui.

— ... tendez ? Équipe cinq, répondez !

— Ouais, Steve ! répliqua une voix précipitée dans l'appareil. Je crois que Dave et Sim se sont fait avoir par le fumier, ils étaient juste devant nous quand ça a pété.

— Merde ! La quatre, à vous. Position ?

— Sur la piste numéro deux. Nous aussi, on a été accrochés.

— Vous l'avez vu ?

— Non. Mais les gars du premier scooter nous ont avertis qu'ils arrivaient au contact de l'objectif. Ensuite, ça a continué à claquer et on n'a plus rien reçu.

— Bon, que tout le monde se regroupe en direction de la piste numéro deux et avance sur un front large. Compris ?

— Oui, oui...

— Je veux que l'équipe un et l'équipe six dépassent la position pour draguer le secteur à pied en revenant sur la ligne de front O.K. ?

— On a compris, fit une voix traînante.

— Écoutez-moi tous ! Je ferai péter le caisson à celui qui aura vu la grande pute et la laissera s'échapper. Terminé !

L'appareil se tut dans la main de Bolan qui l'éteignit et l'accrocha à son ceinturon. La manœuvre était bonne, elle consistait à entamer un ratissage systématique en amont et en aval avec une jonction des deux lignes de front qui se refermeraient sur lui. Le type qui la coordonnait connaissait son boulot. C'était peut-être un ancien militaire ou en tout cas un homme habitué à diriger des troupes. Mais à présent l'Exécuteur pouvait écouter ses directives et avoir ainsi une chance supplémentaire de s'en sortir.

Il reprit son cheminement sur la piste, ses skis chuintant doucement dans la poudreuse, tous ses sens en alerte. Lorsqu'il eut parcouru trois cents mètres à l'estime, il s'arrêta et s'accroupit. Il entendit nettement des ronflements de petits moteurs à une distance inappréciable et sur plusieurs axes. Et aussi des bruits divers, plus près de lui, des voix, des interpellations. Cela provenait d'une direction différente, il s'agissait vraisemblablement d'une équipe envoyée par le haut pour lui couper la retraite. Il devait repartir, incurver sa trajectoire, accepter temporairement d'être refoulé vers le bas. Dévalant plus de deux cents mètres sur la pente en dehors de la piste, il atteignit un bosquet de pins, s'accroupit quelques secondes pour observer la nouvelle situation.

Des appels, des interjections étouffées lui parvinrent d'un peu partout à la fois. Il lui fallait franchir cette agglomération d'arbres, s'en éloigner ensuite à découvert sur un peu plus de cent mètres, pour s'enfoncer sous un couvert encore plus dense qu'il apercevait vers le fond de la vallée et dans lequel il avait des chances de faire perdre sa trace.

Ce fut au moment où il s'apprêtait à repartir que deux hommes à pied surgirent à quelques pas de lui. Il les avait entendus arriver et se tenait prêt. Les deux *soldati*, eux, ne s'attendaient pas à se trouver brusquement face à face avec l'homme qu'ils traquaient et

manifestèrent une vive surprise qui se matérialisa par des mouvements désordonnés. Le plus proche voulut mettre en ligne un fusil à pompe suspendu à son épaule et s'emmêla gauchement avec la bretelle tandis que le second bondissait de côté en pointant un petit pistolet-mitrailleur Ingram.

Bolan avait dégainé son Beretta et fit feu immédiatement. Il y eut deux chuintements rauques et deux projectiles de 9 mm jaillirent presque simultanément, fauchant le mafioso qui venait de braquer son P.M. et délimitant un troisième œil sanglant sur le front de l'autre.

Cette fois, le bref engagement s'était accompli en silence. Mais l'Exécuteur entendit brailler un appel auquel répondit une voix relativement proche. Les deux pisteurs n'étaient pas seuls, d'autres flingueurs arrivaient derrière eux. C'était mal parti, la vermine mafieuse resserrait son filet. La seule solution qui maintenant restait à Bolan était de descendre le plus rapidement possible vers la rivière et de se dissimuler dans la forêt. Il était à peine essoufflé, il pouvait tenir pendant longtemps encore, à condition de ne pas se laisser enfermer dans le système de bouclage ennemi.

Plusieurs fois il fit de courtes haltes, les sens hyper-tendus pour capter les moindres bruissements de la montagne. Depuis une dizaine de minutes, les vrombissements de moteurs s'étaient accentués, signe évident que les rets se resserraient vers lui.

À l'occasion d'un nouvel arrêt il entendit un son différent et plus faible, peut-être un moteur qui tournait au ralenti quelque part devant lui. Il en déduisit qu'une équipe ayant reçu l'ordre de dépasser la ligne de front stationnait pas loin de là. Déchaussant les skis, il progressa doucement vers la source du bruit, le Beretta au poing.

Le ronronnement était maintenant tout proche mais il n'apercevait encore rien. Il avait conscience qu'une troupe nombreuse s'agitait derrière lui et que son chemin était vraisemblablement barré en aval par une ligne de buteurs éparpillés sur plusieurs centaines de mètres. Subitement, il distingua l'engin à l'arrêt, son pot d'échappement laissant échapper un panache de condensation. À peu de distance, un *amici* était en train d'uriner dans la neige, les yeux baissés, apparemment fasciné par la vapeur qu'il dégageait. Une voix proche retentit :

— Fais gaffe, Max, tu vas te le geler !

L'autre rétorqua en rigolant :

— Je préfère me le geler que tomber sur ce type.

— Tu déconnes, fit une seconde silhouette apparaissant dans le champ visuel de Bolan. C'est nous qui sommes censés lui tomber dessus. Remballe la marchandise, faut y aller.

— Il peut pas être par ici, je suis sûr qu'il s'est déjà trissé tout en bas.

Bolan détrompa le mafioso en lui faisant péter silencieusement la tête, doubla aussitôt en direction de son acolyte qui s'avachit avec un bruit de baudruche crevée. Le corps n'était même pas encore tombé au sol que le transeiver accroché sur son anorak se mit à crépiter nerveusement :

— Ici équipe six ! On vient de trouver les gars du scooter de tête, ils se sont fait descendre comme Dave et Sim. Putain, on va tous y passer un à un !

— Paniquez pas, bande de gonzesses ! gronda la voix du dispatcher. Ça prouve simplement que la cible est cernée. Le mec est aux abois.

— Mon cul ! On voit bien que t'es tranquillement là-haut en train de déroiser dans ta radio, Steve ! J'aurais voulu que tu...

— Ferme-la, Willy ! Ouvrez tous les yeux et tenez-vous prêts, il est sûrement tout près de vous.

Bolan eut un sourire lugubre. Le Steve en question n'imaginait pas à quel point il était près de ses troupes. Il actionna le talkie-walkie qui pendait à son ceinturon et lança :

— Je viens de le voir ! T'entends, Steve ?

— Ouais. Identifiez-vous, bon sang !

— J'l'ai vu qui fonçait plein pot en direction de la rivière comme s'il avait le feu au cul. J'y vais !

— Attends, merde ! Je t'ai demandé de t'identifier.

L'Exécuteur frotta l'appareil contre sa combinaison pour imiter un bruit de froissement, puis attendit.

— Nom de Dieu ! hurla la voix dans l'appareil. Est-ce que quelqu'un d'autre a vu quelque chose ?

Une réponse arriva peu après :

— Moi, il m'a semblé entendre comme un bruit de skis dans cette direction, mais je sais pas trop... J'fais partie de l'équipe deux.

— Bon ! On va déplacer la ligne de barrage ! Que tout le monde opère un glissement vers la piste numéro trois, remonte sur vos machines et draguez la pente dans cette direction.

Ayant récupéré ses skis, l'Exécuteur tendit l'oreille pour écouter le chambard qui brusquement retentissait sur le versant montagneux. Les nouvelles consignes étaient respectées sans délai dans l'excitation générale, c'était la curée. La ruse de l'Exécuteur fonctionnait. Ça ne tiendrait pas très longtemps mais il bénéficiait d'un sursis.

CHAPITRE XIX

Depuis un moment, la neige tombait avec moins de densité et Bolan pouvait se déplacer plus rapidement. Cet avantage, pourtant, était déprécié par le fait que la visibilité s'améliorait et qu'il était d'autant plus repérable. Selon son évaluation, il était arrivé à douze ou treize cents mètres de la petite forêt de pins en haut de laquelle il avait laissé le Ram Charger en attente. S'il parvenait à récupérer son 4x4, il pourrait se replier de cette zone infestée de mafiosi et avoir une chance de rejoindre son PC mobile.

L'intention de l'Exécuteur n'était pas de battre en retraite définitivement. Les quelques coups qu'il avait portés à l'ennemi pour permettre à Vitali de s'éclipser n'étaient rien par rapport à son plan d'attaque initial. Il voulait détruire ce nid de vipères, mais pas avant l'arrivée de l'énorme serpent venimeux qui se planquait à Spokane avec son staff. Si la taupe fédérale ne s'était pas trompée, Ange Castellano avait pour projet de débarquer à Teton Peak quand l'opération en cours serait achevée. Bolan, donc, devrait attendre cet instant en souhaitant que tout se passe ainsi.

Mais, dans l'immédiat, il lui fallait se tirer personnellement d'affaire, la partie n'était nullement gagnée. Il calcula qu'il aurait besoin d'au moins dix minutes pour traverser horizontalement l'immense étendue blanche qui s'étalait jusqu'à l'orée de la forêt. Encore une demi-heure serait nécessaire pour remonter à pied la pente sous couvert, puis récupérer son véhicule. C'était beaucoup. Et, durant la moitié de ce temps, il serait un peu trop visible. Le dernier trajet risquait de lui coûter beaucoup plus qu'un simple affrontement avec deux ou trois buteurs de la mafia. De surcroît, il était arrivé en plein dans la zone à risque d'avalanche qu'une fusillade pouvait éventuellement déclencher. Si cela se produisait, la montagne ne ferait pas de distinction entre les malfrats du Crime Organisé et l'Exécuteur.

Comme il disposait enfin de quelques minutes, il entreprit d'ôter sa combinaison sous laquelle il portait de chauds sous-vêtements, la renfila après l'avoir retroussée pour faire apparaître la face blanche. De cette façon, il serait beaucoup moins visible.

Remettant son harnachement en place, il fit le point sur la situation, grimaçant en constatant que les conditions météo

devenaient d'instant en instant moins mauvaises. Maintenant, la visibilité, était d'une bonne centaine de mètres et le vent faiblissait. Ça ne l'arrangeait vraiment pas.

Cela faisait près de trois quarts d'heure qu'il jouait à cache-cache avec la mafia et objectivement, il considérait que sa situation n'était guère brillante. D'autant plus que les troupes basées à Spokane n'allaient sans doute pas tarder à pointer le nez dans le secteur. C'était d'ailleurs étonnant qu'elles ne fussent pas déjà arrivées.

Son étonnement cessa bientôt quand il entendit un bourdonnement sourd sans qu'il puisse en déterminer la provenance. Rien à voir avec les petits moteurs des scooters de neige, non. C'était beaucoup plus important, plus grave et plus lointain.

Sans plus attendre, il se propulsa en avant, s'aidant de ses bâtons pour prendre le plus possible de vitesse sur un trajet horizontal. Il n'avait pas encore accompli trois cents mètres que le bourdonnement s'amplifia très vite, et cela venait du ciel. D'un coup, il en identifia l'origine. Jusqu'alors, la neige avait étouffé le bruit des gros hélicoptères dont à présent il distinguait les silhouettes au-dessus de lui. Il y en avait trois. Trois mastodontes qui perdaient régulièrement de l'altitude pour piquer vers la station de sports d'hiver. Les troupes aéroportées étaient ponctuelles.

Quelques secondes plus tard, le transceiver accroché à sa ceinture fit entendre une voix précipitée :

— Alerte à toutes les équipes ! Répondez !

Il s'arrêta pour écouter, entendit de brefs répliques, puis :

— La cible vient d'être repérée au nord à la sortie de la forêt. Se dirige vers l'est. Que tout le monde converge dans cette direction.

— T'es sûr ? questionna quelqu'un.

— Affirmatif, on a eu un signal. Il s'agit d'un type seul, il se déplace à vitesse moyenne, sans doute sur des skis.

Bolan étouffa un juron. Bien sûr, il n'avait pas pensé à cela, on l'avait manifestement localisé depuis un hélicoptère à l'aide d'une lunette à infrarouges ! La face blanche de sa combinaison de combat ne le mettait pas à l'abri d'un tel système de repérage.

Le dispatcher enchaînait :

— Attention, prudence ! Les messages seront désormais passés sur le canal de remplacement. Exécution !

Plusieurs réponses arrivèrent, puis ce fut le silence. Les *amici* avaient compris que le gibier se tenait à l'écoute ! L'avantage de Bolan était désormais caduque, le transceiver qu'il avait dérobé à l'ennemi comportait trop de combinaisons de fréquence pour qu'il puisse

retrouver rapidement la bonne.

Maintenant, il ne s'agissait plus de mettre en œuvre un quelconque plan tactique pour tromper l'ennemi sur son propre territoire. Dans quelques instants, la forêt derrière lui allait grouiller de malfrats qui n'avaient qu'une envie : le transformer en passoire et rapporter sa tête pour la brandir ensuite comme un trophée. Et ce ne serait certainement pas tout. Il ne les mésestimait pas, les *amici* penseraient inévitablement à envoyer des patrouilles en aval de sa position pour lui couper le chemin. Pour cela, ils lanceraient sur la route goudronnée des véhicules bourrés de porte-flingues recrutés parmi les nouveaux arrivants.

Bolan n'avait plus le temps de rejoindre le Ram Charger. Même s'il réussissait à atteindre la forêt qui était encore au moins à huit cents mètres, il aurait à affronter une multitude de *soldati* qui se mettraient à tirailler sur tout ce qui bouge sous le couvert des arbres. Des troupes toutes fraîches et sans aucun doute bien entraînées.

Déjà, il percevait assez loin derrière lui l'écho de moteurs poussés à fond. Les mafiosi se ruaient à la curée, convaincus à présent que leur objectif ne pourrait plus leur échapper. En plus, un vacarme dans le ciel lui fit comprendre qu'un hélicoptère décollait de nouveau après s'être tout juste posé. Encore quelques secondes et il en vit apparaître la masse sombre au-dessus de lui. Il pensa que l'appareil allait se poser à proximité de lui pour débarquer les tueurs entassés dans son ventre. Mais non, le gros porteur aérien poursuivit son vol en direction de la forêt que Bolan avait espéré atteindre, puis disparut à sa vue. Ils avaient décidé de refermer la tenaille, la réaction était encore plus rapide que prévu.

Bolan tentait froidement de trouver une solution à l'impasse. Depuis longtemps, il avait envisagé un tel contexte, prévoyant qu'un jour ou l'autre il finirait sous les balles de la mafia. Il s'y était préparé. Pour l'instant, il n'envisageait plus un repli, même en catastrophe. Il était coincé. Il avait pourtant la ferme intention de combattre jusqu'au bout, quelle que soit l'issue de la bataille, d'expédier en enfer le plus possible d'*amici* avant de succomber sous le nombre. S'il devait mourir dans ce coin sauvage du Great Bear Wildemess, cela s'accomplirait les armes à la main et avec dignité, sans pleurs ni grincements de dents. Un peu plus tôt, un peu plus tard, où était la différence ?

La neige, maintenant, avait presque cessé de tomber. Seuls de petits flocons virevoltaient encore, poussés de travers par un vent qui faiblissait. Levant la tête vers le haut de la pente, l'Exécuteur aperçut la longue barrière rocheuse qui le surplombait de cinq ou six cents mètres. En plus de l'énorme plaque de neige dure qu'il avait pu

examiner lors de sa surveillance, une épaisse couche de poudreuse s'y était agglutinée, ajoutant au poids de l'ensemble. Il vit aussi une file de scooters des neiges qui progressaient rapidement sous la zone dangereuse, s'efforçant de se maintenir dans l'axe de la plus haute piste.

Des véhicules tout-terrain survenaient également par la route en un convoi rapide et bruyant. Et puis, en contrebas, d'autres engins à chenillettes paraissaient ramper en remontant progressivement pour boucler toute la zone.

Le sang puisait très fort dans les veines de Bolan. Il refusait d'admettre que ces salopards puissent continuer tranquillement à mener leurs magouilles, à se repaître de la substance vitale des honnêtes gens qu'ils considéraient comme un troupeau de bétail. Jusque-là, il s'était toujours sorti des situations les plus périlleuses, finissant par les retourner à son avantage. Il pensait qu'il n'avait pas le droit moral de laisser la vermine mafieuse poursuivre ses ignobles machinations, qu'il devait tout tenter pour survivre afin de poursuivre sa tâche incessante contre le Crime Organisé.

Alors, une idée lui vint d'un coup à l'esprit. Une idée complètement folle, mais c'était la seule réalisable dans le contexte d'encerclement où il se trouvait.

Seuls les plus audacieux, pensait-il, seuls les plus féroces, ont une chance de rester en vie quand tout paraît désespéré.

Il laissa écouler suffisamment de temps pour que les équipes de *soldati* parviennent dans la zone où ils pourraient l'apercevoir, se redressa quand il jugea le moment venu et braqua le combiné de combat vers le haut de la montagne.

— À la grâce de Dieu ! cracha-t-il en appuyant sur la détente du M.79.

La grenade gicla dans un bruit sourd, décrivit une trajectoire rapide pour percuter le haut du versant juste un peu au-dessus de la barrière rocheuse. Avant même qu'elle explose, l'Exécuteur en avait glissé une autre dans la culasse du M.79, la tira immédiatement, puis une troisième qu'il dirigea sur un axe légèrement différent. Les trois projectiles explosèrent selon des intervalles rapprochés et, depuis sa position, Bolan eut l'impression que les déflagrations étaient insignifiantes par rapport à la masse colossale qu'il avait prise pour cible.

Tout d'abord, rien ne parut se produire. L'écho des détonations roula pendant plusieurs secondes d'un versant à un autre. Puis une fissure apparut dans l'immense plaque glacée et quelques blocs se détachèrent mollement des rochers. L'Exécuteur s'appêtait à tirer une

nouvelle salve explosive mais il abaissa son arme en voyant d'un coup un énorme bloc se détacher et basculer dans le vide avant de se mettre à rouler de plus en plus vite. Ensuite, ce fut toute la longueur de la plaque de neige qui se fissa dans un craquement sinistre. Et, d'un coup, ce fut l'apothéose. Une fantastique masse blanche commença à déferler sur la pente dans un grondement apocalyptique, renversant et engloutissant déjà les premiers scooters qui s'étaient aventurés dans le secteur à risque.

Il n'y avait plus une seconde à perdre. Accrochant le combiné en sautoir sur sa poitrine, Bolan poussa violemment sur ses bâtons et s'élança tout droit sur la pente. Cette fois, il avait toute la visibilité nécessaire pour prendre un maximum de vitesse. Devant lui, en contrebas, le second cortège de scooters s'était immobilisé et leurs passagers tentaient fébrilement de manœuvrer pour faire demi-tour et se soustraire à l'inferral raz-de-marée blanc qui leur arrivait droit dessus.

Il franchit leur ligne comme une flèche sans même qu'aucun d'eux ne pense à lever une arme pour le mitrailler, trop occupés qu'ils étaient à essayer de sauver leur peau. Un mafioso avait sauté de son engin et tentait de courir dans la poudreuse où il s'enfonçait jusqu'aux cuisses. La trajectoire de l'Exécuteur s'allongeait en direction de ce type qu'il chercha à éviter dans un crissement de skis, mais ce dernier s'arrêta au mauvais moment et Bolan le percuta de l'épaule, l'envoyant valdinguer à plusieurs mètres.

Moins de cinq secondes plus tard, l'avalanche passa sur les fuyards dans un vacarme sourd, roulant des corps en tous sens, engloutissant d'autres et pulvérisant les machines comme s'il s'agissait de simples jouets. Les jambes fléchies, penché en avant, Bolan glissait sur la pente à plus de cent km/h, mais il savait qu'une avalanche peut parfois atteindre des vitesses de très loin supérieures et qu'il aurait une chance inouïe s'il en réchappait. Il entendait de plus en plus fort le grondement sauvage dans son dos, ressentait déjà les effets de l'onde de choc dont il utilisait la poussée monstrueuse pour gagner encore un peu de vitesse. Déjà, des myriades de cristaux de glace l'environnaient, le devançaient même, et il retenait sa respiration pour éviter l'asphyxie.

Les muscles hyper-tendus, il songeait que le déferlement de neige ne s'arrêterait pas avant une zone rocheuse parsemée d'arbres, qui prenait naissance à cinq ou six cents mètres avant le fond de la vallée. Mais il en était encore loin. Trop loin pour se faire des illusions. Devant lui, deux scooters fondaient plein gaz pour essayer de se soustraire au désastre. Ils n'étaient pourtant pas équipés pour atteindre une vitesse suffisante. L'Exécuteur les dépassa en trombe, en

vit un déraper et partir en une longue glissade sur le côté, tandis que le souffle se faisait de plus en plus sentir dans son dos.

Encore cent cinquante ou deux cents mètres, se dit-il en espérant parvenir au moins à proximité de la plate-forme rocheuse qui se rapprochait de lui. Puis une pression monstrueuse le jeta au sol. Entraîné dans un tourbillonnement irrésistible, il tenta de lutter pour conserver un semblant d'équilibre, mais tout ce qu'il parvenait à faire, c'était de garder le plus possible la tête hors du déferlement de cristaux qui l'environnaient. La respiration complètement bloquée afin d'empêcher l'asphyxie, il perdit la notion du temps, concentrant ses forces pour surnager dans cette immense marée blanche, pour éviter l'ensevelissement complet.

Et puis, sans qu'il en ait vraiment conscience, la masse monstrueuse perdit de la vitesse, se stabilisa dans un gros chuintement, et un calme étrange, quasi irréel, s'étendit sur la montagne. Il comprit alors qu'il était encore vivant. Mais le souffle lui manquait et il lui fallait sortir très vite de cette situation. Avec des mouvements puissants mais mesurés, il se fraya un chemin dans la masse poudreuse qui l'englobait comme une chape, déboucha d'un coup à l'air libre et put enfin se dégager complètement.

Respirant lentement entre ses dents pour éviter d'inhaler la nappe de gaz cristallin qui retombait mollement autour de lui, il s'éloigna de quelques pas, secoua la pellicule de cristaux accrochés après sa combinaison. Son combiné de combat lui avait été arraché durant l'interminable glissade, de même que le transceiver-radio, mais il conservait son sac à dos, le fidèle Beretta et le puissant AutoMag fixé à son ceinturon dans un gros étui de cuir.

Un regard circulaire lui fit découvrir un paysage uniformément blanc mais morcelé et chaotique. L'avalanche s'était bien arrêtée comme il l'avait prévu sur la plate-forme rocheuse où il se trouvait maintenant, mais elle avait complètement enseveli le flanc de la montagne. C'était comme si un gigantesque manteau blanc et fripé avait été jeté là.

Des *soldati* de *Cosa Nostra*, il n'en restait nulle trace visible. Un suaire glacé recouvrait à présent leurs corps.

Un bosquet de pins entourait la plate-forme. Plus près de lui, Bolan aperçut un scooter des neiges à moitié recouvert de poudreuse. Il le dégagea, l'examina. Apparemment, l'engin n'avait pas souffert, à part le pare-brise en plexiglass qui avait été arraché.

Il allait tenter de lancer le moteur quand un râle lui parvint, à faible distance. Se retournant, il aperçut une main qui émergeait de la neige, ainsi que ce qui devait être la moitié d'une tête. Il s'en approcha et commença à déblayer la neige, tira enfin un corps pantelant qu'il

adossa contre le tronc d'un arbre.

Le type était toujours vivant, peut-être faisait-il partie de la petite équipe qu'il avait dépassée avant de se faire lui-même renverser par l'avalanche. Oui, il était vivant mais mal en point. Quand Bolan eut ôté la couche glacée qui recouvrait le visage du mafioso, celui-ci émit un grognement rauque et ouvrit les yeux. Il reconnut le buteur auquel il avait adressé quelques mots dans la salle de restaurant. Digger.

Il le palpa rapidement et s'aperçut qu'il avait plusieurs fractures. Il avait dû heurter un arbre ou un rocher, mais il reprenait très vite conscience, fixant hargneusement l'Exécuteur.

— Tu... tu t'en es... sorti, hein, fumier !

— Comme tu vois, lui renvoya Bolan.

Le regard de Digger balayait le visage de l'Exécuteur d'un mouvement de va-et-vient, puis il se fixa sur le visage tout près de lui.

— Mais... t'es... t'es ce salaud qui... qui...

— Oui, je suis bien le salaud de tout à l'heure.

— Enfoiré !... Sale putain de merde ! Tu vas... me buter, non ?

— Pas tout de suite, fit Bolan en s'activant sur le blessé.

— Hé !... Qu'est-ce que t'es en train de me faire ? Fous-moi la paix, espèce d'enculé !

CHAPITRE XX

Bolan fixa froidement le visage du tueur crispé par la rage.

— Toi et moi, on va faire un échange, Digger.

Tandis que l'autre roulait des yeux haineux, il lui retira un ceinturon sur lequel étaient accrochés un revolver et un talkie-walkie, lui ôta son anorak et commença à enlever le pantalon molletonné.

— T'es givré ou quoi ? fulmina le mafioso. Je savais pas que t'étais pédé !

Bolan lui répondit par un petit rire lugubre.

— Putain de merde, tu vas me laisser tranquille ! J'ai les bras et les jambes pétés, j'peux même pas bouger...

Prestement, il finit de le dévêtir puis ôta sa combinaison de combat qu'il commença à enfiler sur le corps du flingueur. Celui-ci tentait de résister en se tortillant, grognant comme un animal blessé, mais l'Exécuteur le tenait fermement.

— Ça te va pas trop mal, commenta-t-il tout en s'accoutrant des habits du mafioso.

— Qu'est-ce que t'espères ?

— Un peu de répit.

— Ah oui ? Moi, j'te dis que t'es foutu, Bolan. Mes potes vont te tomber dessus comme si t'étais rien d'autre qu'une merde puante.

— Tes potes sont sous la neige, Digger. C'est toi qui es foutu.

— Je te crois pas.

— Ça n'a pas d'importance.

Les yeux de l'autre se voilèrent.

— Alors, tu vas me liquider, hein, c'est ça ?

— Oui. Ça fera du bien à l'humanité.

— Pédé ! Sale enfoiré de merde ! Espèce de fils de pute, tu crèveras à ton tour et je serai là quand on jettera tes couilles aux chiens, tu verras...

L'Exécuteur le laissa dégoiser son chapelet ordurier, lui demanda ensuite :

— Tu as quelque chose d'autre à dire avant de crever ?

— J't'emmerde, salope ! glapit encore le tueur.

Sans ajouter un mot, Bolan le souleva pour le charger sur son épaule et marcha à travers les pins jusqu'à l'extrême bord de la plateforme. En dessous, il eut une vue plongeante sur une crevasse d'au moins quarante mètres de profondeur, hérissée de rochers dentelés. Digger y fit un plongeon hideux en lâchant un long cri qui n'avait rien à voir avec celui d'un être humain. Puis il y eut plusieurs bruits mous, atroces, quand son corps commença à heurter les rocs en saillies, rebondissant de nombreuses fois avant d'aller s'écraser au fond de la gorge.

Bolan n'aimait pas supprimer de sang-froid une vie, même s'il s'agissait de celle d'une crapule. Mais il n'y avait qu'une alternative. C'était tuer ou être tué. La pitié envers les *amici* n'avait pas sa place dans le combat qu'il menait. Marchant vers le scooter, il songea que la brutale descente le long de la montagne aurait pu se terminer pour lui aussi au fond de la crevasse. Une cinquantaine de mètres en plus, et il y aurait eu droit.

Il rafla le talkie-walkie, récupéra son barda et releva le scooter dont le moteur démarra après quelques réticences. Enfourchant le petit véhicule, il décida de continuer vers la rivière qui lui était cachée par les rochers. En fait de rivière, il s'agissait à cet endroit d'un torrent tumultueux qui grondait en descendant une pente assez raide. Pas question de le franchir à ce niveau. Ça n'arrangeait pas l'Exécuteur qui avait projeté de couper à travers la montagne pour rejoindre le plus tôt possible son char de combat. La seule possibilité qu'il avait, c'était de longer le cours d'eau sur près d'un kilomètre en progressant sous le couvert des arbres, puis de remonter une pente relativement douce afin de rejoindre la route goudronnée. Mais auparavant, il tenait à brouiller complètement sa piste. Le talkie-walkie confisqué à Digger n'avait pas été endommagé. Et au moins, celui-là était réglé sur la bonne fréquence.

— Vous m'entendez, là-haut ? lança-t-il d'une voix étouffée dans le micro.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il obtienne une réponse :

— Oui, on t'entend. Qui est-ce ?

La voix était sèche et autoritaire. Bolan pensa qu'il avait affaire à l'un des frères Sanguini.

— Max. J'étais avec l'équipe d'en bas quand cette putain de salope nous est arrivée sur la gueule. J'ai eu un sacré bol de m'en tirer...

— Et où es-tu ?

— Pas loin de la rivière. Heu, c'est pas à Steve que je cause ?

— Non, c'est pas Steve, fit la voix cassante. Tu disais que tu t'en es tiré...

— Ouais. Et j'ai une sacrée bonne nouvelle à vous annoncer.

— Dis toujours.

— La grande pute est passée sous l'avalanche.

— Quoi ? Répète-moi ça !

— Je dis que Bolan est liquidé. Je l'ai vu qui passait sous l'avalanche, et ensuite je l'ai vu dégringoler dans un précipice. Il a pas pu en réchapper.

— Tu es vraiment certain ?

— Même si c'était un robot, il aurait pas pu résister au casse-gueule ! Y a pas de doute, j'ai bien vu sa connerie de combinaison noire.

— Précise-moi l'endroit.

La voix s'était tendue.

— C'est à moins de cent mètres de l'endroit où l'avalanche s'est arrêtée, expliqua Bolan. Y a une plate-forme avec des arbres et ensuite un ravin, vous pouvez pas vous tromper.

— Bon, remonte. On va envoyer une équipe avec des chiens.

— Préparez-moi un coup de gnole, je suis complètement gelé.

— Ouais, ouais, c'est ça !

Il éteignit l'appareil, le plaça dans une poche de l'anorak et mit doucement les gaz pour pointer le scooter sur la pente ascendante. Lorsqu'il eut dépassé une première crête, il fit une courte pause sous une rangée d'arbres pour observer ce qui se passait derrière lui. Une huitaine d'hommes descendaient le versant en file indienne. Le premier tenait des chiens en laisse. C'était parfait. Il fouilla dans son barda pour en sortir quelques provisions. La Thermos était brisée mais il trouva la tablette de chocolat vitaminé dont il avala la moitié, repartit tout de suite après.

Il lui fallut vingt-cinq minutes pour retrouver avec difficulté la chaussée goudronnée qui, à présent, était recouverte d'un épais matelas de neige. Il préférerait cela pour continuer avec l'appareil à chenillette. Un peu plus tard, alors qu'il réduisait les gaz pour entamer une descente, il entendit un bruit de moteur devant lui et en contrebas. Il était douteux que ce raidillon soit fréquenté par de quelconques touristes, surtout après la chute de neige qui avait démarré dans la matinée. En plus, un panneau bien en évidence au début de la route signalait qu'elle était dangereuse et interdite à la circulation. S'il s'agissait d'un véhicule de la mafia, le mieux était de le laisser passer tranquillement pour reprendre ensuite son chemin.

Camouflant le scooter derrière un taillis contre la paroi rocheuse, il saisit une paire de jumelles pour examiner la voie sinueuse, choisissant un rocher sur une pente comme poste d'observation. Bientôt, une voiture s'annonça dans le lacet qu'il surplombait, une grosse berline noire aux pneus équipés de chaînes et qui roulait prudemment. Quelques secondes plus tard, Bolan eut la conviction qu'il s'agissait bien d'un arrivage mafieux. Il connaissait de vue le malabar assis à côté du chauffeur, c'était un porte-flingue des frères Sanguini. Et encore un instant plus tard, il poussa un juron en apercevant sur la banquette arrière, coincée entre deux autres costauds, une personne qu'il croyait pour de bon à l'abri de la mafia. Dieu sait comment, Samanta Mullighan – alias Martha Connors – était retombée entre leurs sales pattes.

L'Exécuteur dégagea doucement l'AutoMag de son étui et remonta la petite pente en songeant que l'histoire est un éternel rebondissement. Mais il ne pouvait abandonner la donzelle, même s'il lui semblait qu'elle faisait vraiment tout pour tomber dans de fâcheuses situations.

Il bondit sur la chaussée au moment où la berline, une Mercedes, débouchait de la dernière courbe. Bras tendus et verrouillés devant lui, mains serrées sur la grosse crosse de l'AutoMag, il expédia d'abord deux projectiles tonitruants de chaque côté du pare-brise, puis deux autres dans le milieu de la calandre. Tout de suite après, il courut en direction du véhicule qui s'arrêtait en hoquetant dans un nuage de vapeur.

Une portière s'ouvrit brusquement à l'arrière, laissant apparaître un type armé d'un automatique, qui voulut mettre pied à terre avant même l'arrêt de la Mercedes. Glissant sur la neige, celui-là partit à la renverse en tirant un coup de feu involontaire vers le ciel. L'AutoMag tonna une nouvelle fois, le clouant définitivement au sol glacé.

Bolan s'approcha prudemment de la caisse noire, prêt à liquider un survivant. Mais il n'y en avait pas, à part Martha Connors qui paraissait figée sur sa banquette, le corps ensanglanté d'un mafioso en travers des cuisses. Le conducteur et le passager avant étaient morts également. Ils avaient pris chacun une balle dans le front et dans la mâchoire, et l'une des ogives, après avoir traversé son objectif, était allée fracasser la tempe de celui qui se tenait juste derrière.

— La partie est terminée, dit-il à Martha Connors. Vous venez ?

Elle donna l'impression d'émerger subitement d'un songe et se dégagea fébrilement du cadavre qui lui écrasait les jambes. Puis elle fixa Bolan et sursauta.

— Que faites-vous ici ? lâcha-t-elle, la voix pâteuse.

— Je me casse. Et vous ?

— C'est ce que j'essayais de faire.

— Ça va ?

— Oui, à part que j'ai pris un méchant coup sur la tête. Ces salauds n'y ont pas été de main morte.

Il lui prit la main pour la faire sortir de l'habitacle, la fit reculer. Puis il souleva le corps allongé dans la neige et le chargea dans la Mercedes qu'il poussa ensuite vers le ravin en bordure de route. Ce ne fut pas trop difficile, la chaussée était légèrement en pente dans la bonne direction.

Tandis que la caisse noire entamait une dégringolade sur la pente abrupte, ferraillant et rebondissant d'arbres en rochers, l'Exécuteur tira le scooter de sa cache et l'enfourcha.

— Qu'est-ce que vous attendez ? lança-t-il à la fille toujours en attente au milieu de la route.

Elle respira par petits coups saccadés, hocha la tête et s'installa à son tour sur le véhicule que Bolan fit aussitôt repartir. Les bras passés autour de sa taille, elle se serra contre lui.

— Comment ça s'est produit ? lui demanda-t-il d'une voix forte pour couvrir le bruit du moteur.

— De la même façon que lorsque vous m'avez trouvée sur la route de Fairfield, répliqua-t-elle sur le même ton. Cette saloperie de bagnole de location est tombée en panne juste avant que j'arrive au croisement avec la nationale.

— Vous avez fait du stop ? ricana Bolan.

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Oui, avoua-t-elle enfin.

— Et cette fois vous êtes tombée sur la mafia ?

Un drôle de petit rire la secoua tout contre lui. Ses nerfs commençaient à se relâcher.

— Tout juste ! L'un de ces types m'avait vue à la station, il a tout de suite compris. Vous pensez sûrement que je suis une incorrigible imbécile. Eh bien, non. J'ai tout simplement manqué de pot, voilà tout.

— Pour ça, oui ! Savez-vous qui était le type à côté du chauffeur ?

— Pas la moindre idée. C'est lui qui m'a frappée à la tête.

— Son surnom est Roy Hammer, le roi du marteau. C'est l'un des tortionnaires des frères Sanguini, sa spécialité est de casser les membres de ses victimes à coups de masse.

— Vous auriez pu m'éviter les commentaires, rétorqua-t-elle en se

serrant davantage contre lui. Vous êtes particulièrement odieux !

— Dites ça aux *amici*.

— Je crois qu'ils le savent déjà.

Bolan se tut. Il estima qu'ils étaient encore à trois ou quatre kilomètres de la route de Choteau. Cela faisait une bonne demi-heure de conduite sur cette chaussée tortueuse. Heureusement, la neige fraîche n'était pas glissante et Bolan pouvait maintenir une allure raisonnable.

En fait, il fallut près de trois quarts d'heure pour arriver à la jonction. Durant le trajet, il s'était attendu à faire encore une mauvaise rencontre, mais tout s'était passé tranquillement dans le silence ouaté de la montagne. De ce côté-là également, la chaussée était enneigée, ce qui ne constituait pas une gêne pour le petit véhicule conçu à cet effet. Ils ne desserrèrent pas les lèvres jusqu'à la nationale 89. Bolan, enfin, fit tourner le scooter pour pénétrer dans le bois où il avait garé le TACOM, l'arrêta et coupa le contact.

Il s'apprêtait à ouvrir la portière de son van quand un infime bruit de branche brisée le mit en alerte. Pivotant d'un coup tout en dégainant le Beretta, il parcourut du regard la zone suspecte puis baissa l'arme en voyant une silhouette connue se détacher d'un arbre.

— C'est à toi, ce gros bidule ? fit Frank Vitali en s'avancant carrément.

— J'ai failli te descendre, mon vieux.

— Je m'en rends compte. La prochaine fois, je m'annoncerai de loin.

— J'espère qu'il n'y aura pas de prochaine fois, Frank.

— Moi aussi. Dis donc, je suis complètement gelé, t'aurais pas quelque chose de chaud à boire ?

Bolan les fit entrer dans le char de guerre. La taupe fédérale siffla entre ses dents.

— Eh ben, dis donc ! Comment as-tu fait pour...

— Plus tard les explications, le coupa-t-il en désignant une bouteille Thermos attachée sur une tablette. Si le café n'est pas encore froid, buvez-en une tasse tous les deux pendant que je mets en route.

— Vous n'allez quand même pas repartir vers ce... vers cette..., commença la jeune femme.

— Si vous n'êtes pas d'accord, descendez et faites du stop, lui rétorqua-t-il.

Elle s'écria vivement :

— Non, merci !

— Alors, tenez-vous tranquille.

Bolan préférait les avoir tous les deux sous la main et en sécurité. Mais peut-être se trompait-il en songeant à leur sécurité. Ce qu'il avait l'intention de faire n'était rien moins que d'attaquer de nouveau le monstre, de l'assiéger dans son antre puant et de mettre en œuvre toutes ses possibilités offensives pour le réduire à néant.

CHAPITRE XXI

La salle aux vitres éclatées était le siège d'une agitation passablement fébrile. Une vingtaine d'hommes s'y étaient rassemblés, la plupart groupés autour d'une table sur laquelle on avait allongé un corps dénudé et maculé de sang séché. Les bras et les jambes du cadavre avaient été placés dans l'axe normal, mais on s'apercevait au premier regard qu'ils étaient brisés en plusieurs endroits. Des os saillaient un peu partout à travers la chair et le visage du mort était réduit en une bouillie rougeâtre, méconnaissable. Sur une table voisine, une combinaison noire déchiquetée avait été disposée bien en vue, à côté de sous-vêtements tachés de sang jetés là pêle-mêle.

L'homme qui se tenait tout près de la table et semblait fasciné par le spectacle lugubre avait une cinquantaine d'années. Il était de taille moyenne, plutôt bien de sa personne, avec un visage agréable et des gestes étudiés. Si l'on ne connaissait pas son passé, on pouvait le prendre pour un businessman d'avant-garde ou un politicien distingué. Pourtant, il n'était pas autre chose qu'une ignoble crapule assoiffée de pouvoir, un sauvage déguisé en civil pour qui la vie humaine se traduisait simplement en termes d'argent.

Il se nommait Ange Castellano et symbolisait la génération mafieuse intermédiaire, celle qui connaît encore le « vrai métier » tout en appliquant des méthodes criminelles d'avant-garde.

Celui, donc, qui se prenait pour l'empereur de *Cosa Nostra* semblait éprouver un plaisir intense dans la contemplation du cadavre étendu devant lui. Légèrement en retrait se tenait toute une brochette de *capi* venus de la côte Est sur l'insistance de Castellano, et tous respectaient un silence recueilli.

Il y avait là aussi Jake et Frank Sanguini, les jumeaux du Syndicat de la viande froide, ainsi que d'importants responsables de secteurs, et quelques patrons de Los Angeles, San Francisco et San Diego.

Dehors, des hommes cherchaient à voir ce qui se passait dans la salle à travers les fenêtres éventrées. Une trentaine de *soldati* parmi d'autres, débarqués trois heures plus tôt par les hélicoptères qui avaient fait le trajet depuis l'Idaho. L'un des gros porteurs aériens était ensuite reparti à Spokane pour amener sur place l'empereur Castellano et sa cour.

Celui-ci s'arracha à la vision morbide, leva les yeux vers le plafond et déclara d'un ton emphatique :

— Bolan nous aura coûté la vie de beaucoup de pauvres gars, nous endurons des souffrances depuis beaucoup trop longtemps. Mais nous l'avons finalement eu.

— Ouais ! éructa un énorme type qui tétait un cigare à cinquante dollars. Cet enfant de pute a eu son compte.

Il fit un geste obscène avec sa main. Castellano se tourna vers le *capo* de Philadelphie et le moucha d'un ton cinglant :

— Ne parle pas comme ça, Nick. On n'insulte pas un mort. Crachez tous sur ce qu'il a été, mais laissez le mort en paix.

Un *capi* de Floride eut un ricanement étouffé au fond de la salle.

— Il en fait un peu trop, non ? susurra-t-il à un autre mafioso important qui grimaçait à côté de lui.

— Ouais. Quand tu penses qu'il a l'intention de faire descendre Bernie et Samuel...

— Qui t'a dit ça ?

— Je le sais, comme ça.

Nick l'obèse s'approcha de la table supportant la combinaison déchiquetée et envoya un jet de salive dessus.

— Ça te va comme ça, Ange ?

— C'est bien comme ça que je vois les choses, Nick. Je ne peux que vous y encourager tous. Crachez sur l'ennemi impitoyable qu'il a été pour nous.

Un *sotto-capo* de l'Est mit sa main devant sa bouche pour déclarer à un comparse :

— Il veut parler de lui.

L'autre grogna et un murmure se fit entendre tandis que plusieurs mafiosi, prenant exemple sur le gros Nick, défilaient devant la table pour cracher à leur tour sur la dépouille mortelle. Après un geste onctueux de la main, Castellano se recula pour s'approcher de Jake Sanguini qu'il poussa à l'écart.

— Je me demande pourquoi ces types sont encore là, Jake, fit-il sèchement en jetant un coup d'œil oblique vers les *capi* de l'Ouest regroupés de l'autre côté de la salle. Il était prévu que je ne devais pas les trouver en arrivant.

— C'est une question de temps, rétorqua Jake. Bolan ne nous a pas laissé de répit et il a fallu...

— Oui, je vois. Et il faudra aussi faire quelque chose à leur sujet. Je veux que toi et Frank vous vous en occupiez personnellement.

Frank, justement s'avavançait jusqu'à la table mortuaire. Son frère criminel le vit rafler d'un geste preste les sous-vêtements ensanglantés qu'il se mit à palper. À un moment, un bref rictus lui tordit la bouche et il s'approcha du big boss.

— Excusez-moi, Ange, mais j'ai trouvé ça dans une pochette du sweat-shirt.

Il montrait un mini porte-cartes en plastique qu'il ouvrit en s'arrangeant pour qu'aucun autre regard ne tombe dessus, le replia aussitôt.

— Et c'est quoi, ça, Frank ? fit Castellano à voix basse.

— Deux cartes de crédit. Le nom inscrit dessus est Dan Carey.

Castellano demeura impassible, mais son regard se figea. Il attrapa le bras de son lieutenant et décréta d'une voix sourde :

— Fais sortir les *capi*, Jake, et dis aux chefs d'équipes d'entrer. Raconte-leur n'importe quoi, mais qu'ils se cassent ! Toi, Frank, montre-moi ça.

Pendant que Jake Sanguini levait les bras pour attirer l'attention, Castellano prit en main le rectangle de plastique, le fixa et le retourna en tous sens, puis il le plaça devant son nez pour le humer et dit d'une voix chuintante :

— Ça pue, Frank. Ça pue salement.

— C'est bien ce que je me suis dit.

Au brouhaha de la sortie des chefs succéda un tumulte qui accompagna l'arrivée de personnages de moindre importance. Ils avaient pourtant chacun la responsabilité d'une équipe, mais leurs regards s'abaissèrent dès que Castellano leur fit face.

— C'est très bien d'avoir ramené le grand fumier à la combinaison, leur déclara-t-il avec un sourire de faune. C'est très bien... Maintenant, je voudrais qu'on me dise qui est Dan Carey.

Un silence succéda à sa question. Enfin, un malabar ventru fit un pas hésitant en avant et annonça :

— Il bosse avec Freddy Moro. Tout le monde l'appelle Digger.

— Et toi, tu t'appelles comment ?

— Micky.

Quelques ricanements étouffés se firent entendre.

— Micky Longjohn.

— Bien, enchaîna le *capo di tutti capi*. Est-ce que Freddy Moro peut répondre ?

— Il est mort, monsieur, fit un autre chef de section. Et je crois bien que Digger est mort aussi. En tout cas, on ne l'a plus revu depuis

l'avalanche.

Jake Sanguini intervint :

— Est-ce que quelqu'un peut également me dire qui est Max ?

Après un nouveau silence, Steve Hooks déclara :

— À ma connaissance, il n'y a pas de Max ici. Je connais tous ces gars.

Jake regarda son frère d'un air tourmenté, baissa la voix pour déclarer hargneusement :

— Un type m'a appelé tout à l'heure à la radio pour m'annoncer que Bolan s'était fait étendre. Il a dit qu'il s'appelait Max.

Se retournant vers Hooks, il décréta :

— Regarde ce macchabée, Steve. Examine-le et dis-moi ce que tu en penses.

Hooks s'exécuta, se mit à soulever les bras et les jambes du mort, fixa son attention sur un poignet, puis il se retourna et grommela :

— Digger a une cicatrice en forme de croix sur le poignet gauche et un tatouage sur l'épaule droite. Une tête de loup.

— Continue, Steve.

Il hocha la tête en direction du corps mutilé.

— C'est lui. C'est Digger.

Frank poussa un grognement et Castellano devint blême. Alors qu'un murmure général montait dans la salle, un homme fit irruption et se dirigea à grandes enjambées vers Hooks.

— On vient d'apercevoir quelque chose de l'autre côté, déclara-t-il.

— Parle plus fort, lui jeta Castellano. Qu'est-ce qu'on a aperçu ?

— Une espèce de camion, ou un gros mobil-home qui roule lentement sur le flanc opposé.

La voix de Jake Sanguini claqua :

— Sois précis ! À quelle distance de nous ?

— Ben... Je sais pas trop. Moins de deux kilomètres, en tout cas. On dirait qu'il y a quelque chose de bizarre sur le toit.

Le big boss attrapa le bras de Frank et l'entraîna vers la sortie, Jake sur leurs talons.

— Trouvez-moi immédiatement le pilote d'un de ces hélicos et dites-lui qu'il soit prêt à décoller. Tout de suite !

Puis il jaillit au-dehors et se hâta vers le gros porteur, tout en observant le versant de la montagne qui lui faisait face, au-delà de la petite vallée. Où était ce salaud qui le narguait, qu'est-ce qu'il était

encore en train de manigancer ? Tout de suite après, il obtint une première réponse sous la forme d'un trait de feu qui gicla dans l'atmosphère.

CHAPITRE XXII

L'Exécuteur s'était approché le plus possible afin d'avoir une vue précise de l'objectif qu'il voulait détruire. Pour cela, il avait choisi le raidillon tortueux qu'il avait emprunté dans la matinée pour venir observer la situation avec le TACOM. Mais cette fois, il s'était engagé beaucoup plus loin sur le flanc hérissé de pics et bordé de ravins qui faisait face à l'ancienne station de skis.

Vitali et Martha Connors étaient assis à côté de lui dans la cabine de conduite et observaient le paysage grandiose d'un air tendu. Bolan avait un instant envisagé de confier le volant de son char de guerre à la taupe fédérale, afin d'être lui-même en mesure de manipuler ses engins de guerre à partir du module opérationnel. Mais il doutait que Frank Vitali soit en mesure de conduire le TACOM surtout avec son bras blessé. Quant à Martha Connors, elle avait fait les preuves de son manque d'assurance en conduite sur la neige. Bolan s'était donc résolu à le piloter jusqu'à proximité de sa cible.

La tourelle lance-missiles était déjà en place au-dessus du toit, prête à fonctionner. La trappe d'un monitor vidéo était relevée sur le tableau de bord et Bolan avait ainsi une vue rapprochée de l'objectif qu'une caméra automatique prenait constamment dans son champ.

L'ordinateur de tir pouvait être commandé depuis la cabine, ainsi que le départ des roquettes, bien que cette fonction soit moins élaborée qu'à partir du module opérationnel. Mais l'Exécuteur n'avait pas le choix, il devait assurer en même temps la conduite du van et la manipulation de ses instruments de combat.

Jetant de brefs et fréquents regards sur l'écran vidéo, il pouvait, en vision très rapprochée, observer un groupe important de mafiosi rassemblés sur la place, devant les chalets. Il y en avait plusieurs qui étaient précisément en train de regarder dans sa direction et l'un d'eux utilisait des jumelles. Quelques instants plus tard, celui-ci se hâta d'entrer dans le restaurant délabré et, bientôt, l'Exécuteur aperçut plusieurs hommes qui en sortaient précipitamment. Deux d'entre eux encadraient un homme qui fit battre le cœur de Bolan un peu plus vite. Ainsi, l'empereur de la racaille toute-puissante était bien au rendez-vous ! Il était venu contempler la dépouille de celui qui l'avait tenu en échec durant des années et se repaissait du spectacle morbide.

Les deux autres qui l'accompagnaient étaient les frères Sanguini.

Frank Vitali fit observer :

— On dirait qu'il est nerveux.

— Oui. Il a compris, dit Bolan en voyant Castellano se diriger rapidement vers un hélicoptère dont les pales commençaient déjà à tourner.

Les Sanguini lui emboîtaient le pas.

La tourelle était programmée pour un premier tir en direction du restaurant. L'Exécuteur ôta la sécurité de la mise à feu et un croisillon apparut sur l'écran. Sans la moindre hésitation, il appuya sur le bouton rouge. Aussitôt, un grondement puissant se fit entendre au-dessus d'eux, suivi immédiatement par une stridulation qui leur vrilla les tympan. Le premier missile fonça à travers le gouffre qui les séparait de la cible, atteignit celle-ci en moins de trois secondes, la transformant aussitôt en un grand soleil. Le toit du bâtiment se souleva à la verticale et des corps démembrés furent un instant visibles, projetés en l'air dans un souffle qui balaya les *soldati* les plus proches.

Le tonnerre de l'explosion parvint sur le versant opposé six secondes plus tard et se répercuta en un écho multiple. Castellano et les jumeaux criminels avaient eux aussi été jetés au sol, à une cinquantaine de mètres de l'épicentre de la déflagration, et un gros hélico avait vacillé sur son train d'atterrissage. Ils se redressèrent apparemment sans mal et se mirent à courir vers l'appareil, s'y engouffrèrent tandis que des *soldati* se précipitaient à leur suite. L'un d'eux qui s'était accroché au portillon d'accès fut repoussé à coups de talons et Bolan vit Castellano sortir une arme et mitrailler d'autres mafiosi fous de panique qui tentaient de rejoindre l'appareil.

— Feu ! cracha-t-il en appuyant de nouveau sur le bouton rouge.

La seconde roquette jaillit dans un hurlement alors que l'hélicoptère commençait à s'élever au-dessus des bâtiments, atteignit un chalet rempli de tueurs et le disloqua en une fraction de seconde. Puis deux autres oiseaux de feu s'élancèrent, traçant un rapide sillon blanc dans l'atmosphère glacée, et percutèrent les deux appareils encore au sol. S'ajoutant aux dégâts provoqués par les charges des missiles, les réservoirs de kérosène explosèrent en un fantastique moutonnement de feu. Une fumée extraordinairement dense se développa, noyant les installations et obscurcissant la montagne.

— Gaffe ! cria Martha Connors en pointant la main vers le ciel.

Bolan avait vu. Le Sykorsky dans lequel Castellano et les Sanguini s'étaient engouffrés se découpait à travers le pare-brise comme un point qui grossissait de plus en plus vite. C'était tout à fait inattendu.

Au lieu de prendre la fuite, l'ignoble cannibale passait à l'attaque.

L'Exécuteur commanda le réapprovisionnement de la tourelle. Il fallait compter huit secondes avant qu'elle soit de nouveau opérationnelle.

— Scanner ! dit-il froidement en actionnant la trappe de l'appareil de détection. Pousse le bouton vert, Frank !

Vitali s'exécuta. De minuscules voyants rouges se mirent à palpiter et l'image sur l'écran bascula pour englober la partie du ciel qui constituait un danger. Presque tout de suite, l'hélicoptère apparut en plan moyen puis en gros plan. Le visage du pilote était parfaitement visible et, à côté de lui, celui d'Ange Castellano apparaissait, crispé par un sentiment d'indicible haine. Sur le côté de la carlingue, le portillon était resté ouvert et un type que Bolan reconnut comme étant Frank Sanguini commençait à tirer dans la direction du van avec un fusil d'assaut. Quelques impacts provoquèrent de bruyants bruits d'acier martyrisé et une petite portion de l'épaisse vitre du pare-brise s'opacifia.

Un gros voyant lumineux signala que la tourelle était de nouveau prête à cracher ses oiseaux de feu. Sans attendre, Bolan déclencha la première roquette dont la trajectoire se matérialisa sur l'écran par un trait rouge. Le missile avait presque atteint sa cible quand le Sykorsky se cabra brutalement pour effectuer une vertigineuse chandelle, échappant à l'engin de mort.

Le pilote de l'hélicoptère était un as, sans aucun doute, et l'Exécuteur eut une pensée fugitive pour son ami Jack Grimaldi qui avait été lui aussi, par le passé, un pilote de la mafia.

— On ne le voit plus, fit l'agent fédéral. Castellano est devenu complètement dément !

— Les mégalomanes sont forcément des déments, Frank, lui répondit Bolan sans quitter l'écran des yeux.

D'un coup, le Sykorsky réapparut. Il avait dû longer le versant de la montagne pour être moins repérable, mais à présent il revenait à toute vitesse dans un piqué vertigineux. Cette fois, deux tireurs étaient accrochés dans l'ouverture du portillon et tiraillaient à tout-va. De petites flammes rageuses jaillissaient, des projectiles claquaient contre la carrosserie du char de guerre, d'autres firent voler la neige tout autour.

— Bon voyage en enfer ! cracha l'Exécuteur en commandant simultanément le tir de deux roquettes.

La première rata son objectif de quelques mètres, se perdit ensuite dans le ciel. La seconde était programmée pour une trajectoire un peu plus haute. Elle percuta l'appareil alors que son pilote tentait une

nouvelle ressource et une boule de feu titanesque se développa dans le ciel en quelques millièmes de seconde. Sortant ensuite de la fumée, la carcasse démantelée de l'appareil continua sur sa lancée, tournoyant sur elle-même avant de percuter la montagne. Puis une multitude de débris métalliques dégringolèrent sur la paroi oblique, s'entassèrent partiellement sur la route, à moins de deux cents mètres derrière le TACOM.

Faisant pivoter ses caméras, Bolan voulut avoir une vue réactualisée de la station de skis. Celle-ci n'existait plus que sous la forme d'un monceau de ruines et de gravats qui fumaient encore. Là-bas, à un peu moins de deux kilomètres, quelques hommes s'escrimaient à mettre en marche de rares voitures encore intactes, d'autres s'arrachaient misérablement des décombres, et il y en avait aussi qui s'éloignaient à pied en jetant de fréquents regards derrière eux.

L'Exécuteur eut une courte hésitation, la main suspendue sur le bouton de tir. Puis il reverrouilla la sécurité et abaissa la manette qui commandait la tourelle lance-missiles. Celle-ci s'escamota doucement dans un ronronnement métallique.

— La route est bloquée derrière nous, commenta-t-il d'un ton las, pour rompre le silence angoissant On va devoir faire le tour.

Vitali eut un soupir nerveux, grimaça un sourire.

— Moi, je voudrais surtout aller faire un tour dans un coin un peu moins froid. On se les caille, ici.

— Et moins sauvage, enchérit Martha Connors.

— D'accord, répliqua l'Exécuteur en leur rendant leur sourire. Il n'y a plus grand-chose à faire par ici.

Il embraya pour relancer prudemment le char de guerre sur la chaussée tortueuse, eut une nouvelle pensée pour ce type inconnu, aux commandes du Sykorsky, qui n'avait sans doute été qu'un pilote honnête avant de rencontrer la mafia. Mais c'était la guerre. Une guerre dans laquelle il ne pouvait y avoir de place pour les sentiments. Tuer ou être tué.

C'était regrettable, évidemment, mais Bolan n'y pouvait rien. Les mafiosi constituaient une espèce dont la prolifération ne pouvait qu'apporter la destruction de la société à brève échéance.

« Il y a tant et tant de choses à voir dans l'univers, lui avait dit l'agent fédéral, que je me demande pourquoi nous passons notre temps sur terre à nous bouffer la gueule comme des abrutis. » Et Bolan lui avait répondu : « Il y a tant et tant de choses à faire sur terre que je suis loin d'avoir fini. »

Pourtant, il en avait bel et bien terminé avec le monstre de

mégalomanie qui avait cru possible de recréer un empire criminel et d'assouvir son inextinguible soif de pouvoir. Ange Castellano s'était transformé en énergie libre au-dessus des rochers du Great Bear Wildemess. Mais Bolan savait bien qu'il y aurait d'autres Castellano, d'autres individus ignobles qui tenteraient un jour de reprendre le flambeau infernal pour répandre une lueur sinistre sur l'humanité. La tâche était loin d'être finie.